



LA DIALECTIQUE DE L'AMOUR CHEZ JANE AUSTEN

PAR SABRINA VEILLETTE LAPRISE

Mémoire présenté à l'Université du Québec à Chicoutimi en vue de l'obtention du grade de maître ès art (M.A.) en lettres, en vertu d'un protocole d'entente avec l'Université du Québec à Rimouski et l'Université du Québec à Trois-Rivières

Québec, Canada

© SABRINA VEILLETTE LAPRISE, 2021

RESUME

Ce mémoire de maîtrise utilise l'approche philosophique et cherche à montrer que l'amour chez Jane Austen est plus complexe que ce que la critique a longtemps proposé. Nous souhaitons montrer que ses ouvrages ne font pas l'apologie de la raison. Nous mettons en évidence la tension entre l'amour passionnel et l'amour amical qui persiste à la fin de *Le Cœur et la Raison* et d'*Orgueil et préjugés*. Ce conflit ne se résoudra qu'en toute fin de piste, avec l'apparition de l'amour romantique dans *Persuasion*.

Le premier et le deuxième chapitres s'appuient sur deux visions de l'amour, soit l'amour passionnel, tel que décrit dans *Le Banquet* de Platon, et la *philia* d'Aristote. Le premier chapitre se concentre sur la trajectoire amoureuse des sœurs Dashwood dans *Le Cœur et la Raison*. Marianne, d'abord passionnément éprise de Willoughby, finira par épouser le colonel Brandon, une union sous le signe de l'amour amical. Le véritable mariage d'amour du roman, c'est sa sœur Elinor qui le conclura avec Edward Ferrars. Dans le deuxième chapitre consacré à *Orgueil et préjugés*, nous voyons comment, lorsqu'Elizabeth tombe sous le charme de Wickham, il s'agit d'un amour passionnel. À la fin du roman, elle s'unira plutôt à Darcy. L'amour qui l'unit à Darcy est l'amour amical. Cette relation permettra aux deux partenaires de cheminer ensemble vers la vertu en corrigeant chacun leurs travers. Et leur union a toutes les chances d'être couronnée de succès, puisqu'ils partagent tous les deux la même conception d'une vie bonne. Jane, pour sa part, épousera Bingley. Ils tombent amoureux dès leur première rencontre, et leur relation s'apparente à l'amour passionnel. Encore une fois, le roman s'achève sans que le conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical ne soit résolu.

Le troisième chapitre propose une solution à la tension entre les deux types d'amour précédemment illustrés. L'amour romantique lie le beau sentiment à la liberté et à l'épanouissement de soi. Dans *Persuasion*, Anne trouve auprès de Wentworth un partenaire qui valorise ses qualités et l'encourage à développer ses aptitudes. Auprès de ce dernier, la jeune fille peut devenir ce dont elle a envie. À l'opposé des autres héroïnes austeniennes dont la destinée est assez prévisible à la fin du roman, le mariage qu'elle conclut avec Wentworth engage Anne sur un chemin pavé d'inconnu. Nous avons utilisé les recherches de Robert C. Solomon pour montrer comment l'amour peut aider à construire une identité : la relation de couple est l'occasion pour Anne d'esquisser son identité grâce au reflet d'elle-même que son partenaire lui renvoie. Son rôle d'amoureuse lui permet d'exploiter des facettes d'elle-même qui n'étaient pas valorisées par sa famille. Cette solution, qui lie amour, liberté et identité, est audacieuse. Elle permet à Anne de se définir par elle-même aux côtés de son partenaire et lui laisse l'opportunité de choisir un futur différent de celui des autres héroïnes austeniennes. Ce futur que l'auteur a voulu laisser ouvert et difficile à prédire pour le lecteur montre le changement qui s'est opéré depuis le premier roman : désormais, la famille et l'ordre établi cèdent le pas à l'indépendance et à l'épanouissement de soi.

TABLE DES MATIERES

RESUME.....	II
TABLE DES MATIERES.....	III
DEDICACE.....	V
REMERCIEMENTS.....	VI
INTRODUCTION.....	1
LA DIALECTIQUE DE L'AMOUR.....	4
TROIS PHILOSOPHIES DE L'AMOUR.....	5
AMOUR PASSIONNEL.....	5
AMOUR AMICAL.....	6
AMOUR ROMANTIQUE.....	7
PAYSAGE LITTERAIRE ET CULTUREL A L'EPOQUE DE JANE AUSTEN.....	8
CHAPITRE 1 LE CŒUR ET LA RAISON.....	13
1.1 TRAJECTOIRE AMOUREUSE DE MARIANNE.....	13
1.1.1 MARIANNE ET WILLOUGHBY : UN AMOUR REBELLE.....	13
1.1.2 MARIANNE ET WILLOUGHBY : DEUX MOITIES RETROUVEES.....	17
1.1.3 LA MALADIE DE MARIANNE.....	23
1.1.4 MARIANNE ET BRANDON.....	25
1.2 L'AMITIE ENTRE LES SŒURS : UN MODELE POUR LE MARIAGE?.....	30
1.3 TRAJECTOIRE AMOUREUSE D'ELINOR.....	32
1.3.1 UN MARIAGE D'AMOUR.....	32
CHAPITRE 2 ORGUEIL ET PREJUGES.....	35
2.1 TRAJECTOIRE AMOUREUSE D'ELIZABETH.....	35
2.1.1 ELIZABETH REFUSE M. COLLINS.....	35
2.1.2 ELIZABETH VERSUS CHARLOTTE.....	38
2.1.3 ELIZABETH ET WICKHAM.....	40
2.1.3.1 La modification du caractère d'Elizabeth.....	42
2.1.3.2 Wickham satisfait la curiosité d'Elizabeth.....	44
2.1.3.3 Une joueuse de trop.....	47
2.1.4 ELIZABETH ET DARCY.....	50
2.1.4.1 D'un amour à l'autre.....	50
2.1.4.2 Le temps qu'il faut.....	54
2.1.4.3 Première vision qu'a Elizabeth de Darcy et évolution de leur relation.....	55
2.1.4.4 La première lettre : modification de l'opinion.....	56
2.1.4.5 L'amour amical: quatre caractéristiques.....	59
2.2 ELIZABETH ET JANE.....	62
2.3 TRAJECTOIRE AMOUREUSE DE JANE.....	64

2.4	CONCLUSION.....	67
CHAPITRE 3 PERSUASION		69
3.1	HISTOIRE D'ANNE ET DE FREDERICK.....	69
3.2	ÉTÉ 1814 : UN NOUVEAU JOUEUR.....	72
3.3	L'ATTRAIT DE M. WILLIAM ELLIOT (L'ERREUR DE LADY ELLIOT).....	75
3.4	AMOUR ROMANTIQUE : LES CHOIX DE JULIE ET D'ANNE	77
3.5	RENOUVEAU D'ANNE ELLIOT	78
3.6	L'EPANOUISSEMENT AUPRES DE WENTWORTH	80
3.7	UN FUTUR LAISSE OUVERT	82
3.8	UN AMOUR SENSUEL	83
3.9	IDENTITE ET AMOUR.....	87
3.10	ANNE DANS LE REGARD DE WENTWORTH.....	89
3.11	LE NOUVEAU MONDE D'ANNE ET DE WENTWORTH	91
CONCLUSION.....		96
MÉDIAGRAPHIE.....		101

DEDICACE

Ce mémoire est dédié à Charlotte Mailly-Veillette, conçue et portée en cours de rédaction. Tu n'as encore jamais lu un seul mot, une seule histoire, un seul roman : j'envie les grands bonheurs qui t'attendent.

REMERCIEMENTS

Je remercie la FNEEQ-CSN et le Cégep de Saint-Félicien de la libération qui m'a été accordée pour la rédaction de mon mémoire de maîtrise. C'est un magnifique privilège que de pouvoir se concentrer sur ses travaux pendant un an tout en étant rémunérée et déchargée de ses charges de cours. Je tiens aussi à témoigner ma reconnaissance aux personnes suivantes :

Mon directeur de maîtrise, Mustapha Fahmi, pour ses remarques éclairées, sa bienveillance, ainsi que pour son séminaire qui a ravivé mon intérêt pour les liens qui se tissent entre littérature et philosophie;

Madame Cynthia Harvey et monsieur Luc Vaillancourt qui ont accepté d'agir comme membres du jury ;

Mes professeurs qui, tout au long de mon parcours académique, ont stimulé ma curiosité et m'ont donné le goût de la recherche;

Ma mère, qui m'a soutenue et encouragée tout au long de mon parcours universitaire;

Mes collègues, tout particulièrement Johanne, qui a toujours cru en mes capacités, et Gino, qui m'a patiemment écoutée et motivée;

Mes collègues de la maîtrise et du groupe d'étude, avec qui j'ai pu partager mes succès et mes inquiétudes;

Mes amis et mon conjoint qui ont accepté que je sois moins disponible pour eux lorsque j'étais plongée dans l'univers austrien et happée par le tourbillon des études supérieures.

INTRODUCTION

Jane Austen voit le jour en 1775 dans un petit village du Hampshire. Elle grandit à l'intérieur d'un cercle fermé dont sa famille est le centre. Son père est recteur de la paroisse de Steventon en plus d'être le précepteur de quelques garçons qui partagent le presbytère qu'occupe la famille Austen, composée de huit enfants. L'isolement de la famille de Jane Austen a préservé la romancière de l'influence de la Révolution industrielle du nord de l'Angleterre ainsi que des événements politiques et littéraires qui ont cours à Londres à cette époque. Pour cette raison, il est tout à fait plausible de croire qu'Austen est demeurée plus près du 18^e que du 19^e siècle. Parmi les influences de l'autrice, on range d'ailleurs Samuel Richardson et Richard Brinsley Sheridan, des dramaturges du dix-huitième.

L'éclat de l'œuvre de Jane Austen retentit encore aujourd'hui. Ses romans ont été traduits dans toutes les langues vivantes. Chacun des ouvrages a été adapté à la télévision et au cinéma plusieurs fois. En 2019, *Emma* a de nouveau été porté à l'écran, tout comme *Sanditon*, un roman inachevé de Jane Austen. En 2020, c'est au tour de *Persuasion* de revenir au cinéma.

D'abord, l'amour – et plus précisément le mariage – est souvent vu comme une nécessité pour les jeunes femmes du XIX^e siècle. L'*entail*¹ (ou la substitution héréditaire du patrimoine familial) plaçait dans une bien mauvaise position les jeunes filles de la *gentry*² qui n'avaient pas de frère ou

¹ L'*entail* est un ancien mode de partage successoral. Les propriétés immobilières devaient obligatoirement passer au prochain mâle dans la succession. Ainsi, si le défunt n'avait que des filles, celles-ci ne pouvaient hériter d'immeubles ou de terres. L'*entail* est souvent au cœur des intrigues austeniennes : dans *Le Cœur et la Raison*, les filles Dashwood sont chassées de Norland puisque la demeure doit passer aux mains de leur demi-frère, dans *Orgueil et Préjugés*, Longbourn appartiendra à M.Collins au décès de M.Bennet, qui est le père de cinq filles.

² La *gentry* est une classe sociale anglaise de l'époque georgienne. C'est une noblesse sans titres, principalement composée de propriétaires terriens. Les écarts de fortune entre les membres de la *gentry* sont considérables. Le *gentleman* remplace le titre de *franklin* utilisé au Moyen-Âge. Être propriétaire terrien ne suffisait pas pour être considéré comme faisant partie de la *gentry*. Les *gentlemen* se soumettaient également à un code de conduite se résumant aux trois R : retenue, raffinement et religion.

celles issues d'une fratrie nombreuse. Être née dans une famille bien nantie n'était donc garant de rien pour l'avenir puisque le système successoral de l'époque restreignait grandement l'accès des femmes au pouvoir financier. Pour se mettre à l'abri sur le plan matériel et pour conserver sa place sur l'échiquier social, un mariage judicieux pouvait faire toute la différence. La mère Bennet amuse le lecteur par son ridicule, mais son obsession envers le mariage futur de ses filles n'est pas si superficielle qu'on pourrait le croire de prime abord : elle a raison d'y voir une question de survie. Bien sûr, Jane Austen signe des romans d'amour, mais on ne nous laisse jamais oublier l'aspect pragmatique d'une union. Dans *Orgueil et Préjugés*, Charlotte et Elizabeth en sont tout à fait conscientes. Charlotte, pour sa part, n'hésite pas à voir les avantages que lui procurerait un mariage sans amour avec M. Collins. Elizabeth juge peut-être son amie pour le choix pragmatique qu'elle fait, mais l'héroïne est bien au fait des réalités de son temps et, lorsque son prétendant la délaissera pour une jeune fille plus fortunée, elle comprendra les motivations qui poussent Willoughby à épouser Mlle Grey.

L'amour s'avère aussi une manière qu'utilise l'héroïne pour approfondir la connaissance qu'elle a d'elle-même. La trajectoire amoureuse des personnages principaux dans les trois romans que j'étudie leur permet de modifier leurs croyances sur elles-mêmes ou leur comportement. Dans notre corpus, Marianne et Elinor Dashwood voient leur personnalité gagner en nuance lorsque le beau sentiment les fait passer par toutes sortes de situations : par le biais d'un chagrin d'amour, d'une attente et d'une incertitude interminables ou encore d'un succès inespéré, leur caractère s'affine et l'héroïne découvre des aspects d'elle-même qu'elle ignorait jusque-là. C'est également le cas dans *Orgueil et préjugés*, où Elizabeth Bennet et Fitzwilliam Darcy apprendront à voir au-delà de leurs préconceptions et de leur orgueil et des défauts qui ont brouillé leur lecture des autres personnages. Enfin, le pouvoir transformateur de l'amour dans les romans de Jane Austen n'est pas négligeable lorsqu'on observe le personnage d'Anne Elliot : auprès de Wentworth, l'héroïne sera en mesure de développer des qualités qui n'étaient ni reconnues ni valorisées par sa famille et le couple qu'elle formera avec Wentworth lui offrira le tremplin nécessaire pour s'éloigner d'un cercle familial

qui la condamnait à une vie dans laquelle elle n'aurait pas pu faire briller ses talents à leur juste mesure.

La critique traditionnelle voit chez l'autrice une écriture qui reflète le décorum, la rectitude et la grâce du style néo-classique, ce qui l'a emmenée à approcher l'amour chez Jane Austen à partir de ce point de vue. En 1970, Judith Anderson³ sépare les critiques conservatrices de Jane Austen en trois groupes. D'abord, certains commentateurs (Helm, Kaye et Smith, entre autres) estiment que Marianne Dashwood dans *Le Cœur et la Raison* est la seule héroïne réellement passionnée de Jane Austen. Pour eux, si passion il y a, les autres personnages féminins qui peuplent ses romans font toujours passer le bon sens avant l'affection : la raison doit automatiquement prendre le pas sur le sentiment. Cette vision n'admet aucune combinaison: raison et passion sont mutuellement exclusives et un mariage comportant à la fois un aspect passionnel et une dimension raisonnable n'est pas envisageable. La critique traditionnelle qui compose le deuxième groupe (Brontë, Woolf, Bald) estime pour sa part que la passion est absente de ses romans. Enfin, des critiques tels que Walter Scott, Mudrick et H.W. Garrod voient plutôt l'amour austenien comme l'occasion d'une transaction économique ou comme une opportunité d'avancement ou de maintien du rang social. Ce que ces critiques ont en commun, c'est qu'ils voient tous le triomphe de la raison à la fin des romans de Jane Austen.

Aujourd'hui, des voix dissidentes se font entendre. De plus en plus, on tend à poser un regard tout à fait différent sur son œuvre. On y remarque désormais la passion qui anime certaines héroïnes ainsi que le commentaire politique que renferment plusieurs de ses romans. Ce mémoire a grandement bénéficié des travaux d'Helena Kelly, de Claire Tomalin ainsi que de ceux d'autres chercheurs qui n'hésitent pas à voir bien davantage que de simples romans d'amour qui finissent bien dans les ouvrages de Jane Austen. Ce mémoire aimerait suggérer que les ouvrages à l'étude

³ Judith ANDERSON, *The concept and presentation of love in Jane Austen*, Mémoire de maîtrise (littérature), Vancouver, Université de la Colombie-Britannique, 1970, p.1, <https://open.library.ubc.ca/clRcle/collections/ubctheses/831/items/1.0102096> (page consultée le 7 juillet 2021)

sont plus complexes que ce que la critique traditionnelle y voit : sous le couvert de fins heureuses, les romans se terminent en réalité d'une manière beaucoup plus compliquée qu'il n'y paraît de prime abord.

LA DIALECTIQUE DE L'AMOUR

Jane Austen est encore rarement reconnue pour ce qu'elle est : une écrivaine à la plume critique, voire même subversive. Plusieurs préfèrent toujours voir en elle une autrice géniale, certes, mais une autrice de romans d'amour qui finissent bien et où la raison l'emporte toujours sur les sentiments. La manière dont l'amour évolue dans son œuvre est pourtant des plus intéressantes. L'amour dans *Le Cœur et la Raison* n'est pas le même que celui qu'on aperçoit dans *Orgueil et Préjugés*, et celui qu'on retrouve dans *Persuasion* est encore considérablement différent. Nous sommes donc d'avis qu'il est erroné de dire que ses romans finissent tous de la même façon, soit par le triomphe de la raison. Nous croyons qu'une lecture chronologique et globale des romans de Jane Austen montre une tension claire entre l'amour passionnel et l'amour amical. Cet affrontement se maintient jusqu'en toute fin de course : il ne se résout qu'en 1813 avec l'apparition d'un nouveau type d'amour dans *Persuasion* : l'amour romantique. Dans les deux premiers romans étudiés, *Le Cœur et la Raison* et *Orgueil et préjugés*, il n'est pas exact de dire que l'amour amical vainc l'amour passionnel. Malgré les mariages raisonnables de Marianne et d'Elizabeth, il serait faux de considérer que ces deux romans font l'apologie de la raison. On y retrouve aussi un mariage où les héroïnes épousent l'homme sur lequel elles avaient jeté leur dévolu. C'est le cas d'Elinor, qui épouse Edward par amour dans *Le Cœur et la Raison*, et de Jane, qui s'unit à Bingley dans *Orgueil et préjugés*. Ce n'est que dans *Persuasion* que les choses se présentent différemment : l'héroïne, Anne Elliot, fait de l'amour romantique une sorte d'affirmation de son identité.

En estimant que l'œuvre de Jane Austen se réduit à des romans d'amour qui finissent bien, on oublie le rôle essentiel de la fratrie ainsi que son influence sur la manière dont les héroïnes conçoivent leurs relations. Je proposerai donc une lecture différente en m'intéressant au concept

aristotélien de l'amour amical. Dans *Le Cœur et la Raison*, Marianne et Elinor sont différentes sur tant d'aspects qu'elles semblent se compléter. Dans *Orgueil et Préjugés*, la complicité entre Jane et Elizabeth Bennet est incontestable. Peut-on envisager que leur idée de l'amour vient de leur relation avec leur sœur, une relation qu'elles cherchent à reproduire au sein de leur couple ? Toutefois, plus nous avançons dans notre corpus, plus nous constatons que les sœurs semblent perdre de l'importance. Il est permis de croire que cette absence de relations fraternelles épanouissantes dans *Persuasion* se rattache à la nouvelle vision de l'amour qui s'y révèle, un amour qui se définit en dehors de toute considération filiale.

TROIS PHILOSOPHIES DE L'AMOUR

Notre approche sera philosophique. Je tenterai d'établir un dialogue entre les romans de Jane Austen et des concepts philosophiques de Platon, d'Aristote et de Rousseau. Cette approche souhaite donner un sens au développement de l'amour chez Jane Austen. Trois philosophies de l'amour seront abordées : l'amour passionnel, l'amour amical et l'amour romantique.

AMOUR PASSIONNEL

Dans son livre *Le Banquet*, Platon raconte un mythe qui suggère que le corps humain était autrefois formé de deux êtres rassemblés en un seul, ce qui donnait une forme ronde comme celle d'une boule, munie de quatre jambes, de quatre bras et de deux visages. Ainsi formés, ces êtres ne ressentaient pas le besoin de chercher l'amour puisqu'ils étaient déjà unis à leur moitié. Ils défièrent un jour les dieux et, pour les punir, Zeus les scinda en deux, d'où résultèrent les êtres humains sous la forme qu'on leur connaît aujourd'hui. Cette punition laissa chacun en deuil de sa moitié perdue. Depuis, les gens cherchent la personne qui leur permettra de se sentir unis à nouveau.

De ce désir de fusion naît l'amour passionnel. C'est un amour fusionnel où l'éloignement est insupportable. Il s'agit de montrer comment cette vision de l'amour passionnel est présente chez

Marianne Dashwood lorsqu'elle rencontre Willoughby, tout comme elle l'est chez Elizabeth Bennet lorsqu'elle fait la connaissance de Wickham. Après avoir connu la passion dévorante décrite par Platon, Marianne et Elizabeth changeront de trajectoire et uniront leurs destinées avec le colonel Brandon et avec Darcy. Ces mariages seront sous le signe d'un autre type d'amour : l'amour amical.

AMOUR AMICAL

Dans *Éthique à Nicomaque*, Aristote désigne trois formes d'amitié : l'amitié utile, l'amitié plaisante et l'amitié vertueuse. L'amitié utile est fondée sur les motivations des partenaires, qui peuvent s'apporter des avantages l'un à l'autre. Cette amitié est vouée à disparaître lorsque le bénéfice qu'on en retirait ne nous est plus nécessaire. L'amitié plaisante se base sur des loisirs communs : passagère elle aussi, elle s'affaiblit lorsqu'on ne partage plus les mêmes plaisirs que notre ami. Quant à l'amitié vertueuse, elle est, selon Aristote, la plus parfaite et la plus souhaitable. Parmi les ingrédients nécessaires pour qu'un tel amour amical⁴ s'épanouisse, Aristote retient l'amabilité et la bienveillance. Ainsi, chacun aime ce qui lui apparaît bon, ou ce qui lui semble bon pour lui-même. De même, les deux membres doivent s'unir sous une bienveillance réciproque et se souhaiter du bien l'un à l'autre. Pour Aristote, l'amour amical est une question d'actes : les deux amis doivent passer du temps ensemble et se réjouir des mêmes choses. Ce type d'amour est nécessaire à la vie bonne et elle doit permettre à ses membres un progrès moral. Forts de ces relations, ils s'encouragent par mimétisme à agir de la meilleure façon possible. Ces caractéristiques soutiennent bien l'hypothèse voulant que les relations fraternelles chez Jane Austen sont souvent plus riches que les relations amoureuses.

⁴ Le concept de *philia* est généralement traduit en français par amitié, mais il est, chez Aristote, beaucoup plus large. En plus de l'amitié telle qu'on la décrit aujourd'hui, il inclut différentes formes de relations, telles que les relations entre parents et enfants et les relations entre époux ou encore entre concitoyens ou partenaires d'affaires.

AMOUR ROMANTIQUE

L'amour romantique tel qu'on le conçoit de nos jours ne nous a pas été légué par l'époque romantique : il tire plutôt ses origines du roman médiéval. Dans *L'Amour et l'Occident*, Denis de Rougemont retrouve la trace du beau sentiment au douzième siècle. Il remarque que l'amour tel qu'on l'imagine aujourd'hui est en fait l'héritage des poètes troubadours andalousiens et orientaux, datant ainsi l'invention de l'amour au XII^e siècle. L'amour romantique succède à deux types d'amour plus impersonnels, soit *eros* (la recherche de complétude motivée par le manque) et *agapè*, un amour religieux, inspiré par les enseignements chrétiens, qui incite à se tourner vers son prochain. Mustapha Fahmi distingue ainsi l'amour romantique des deux autres :

L'amour que célèbrent les troubadours dans leurs poèmes et leurs chansons est une expérience purement personnelle qui naît d'un contact entre deux regards. C'est une affirmation de la liberté des amoureux et un triomphe de leur bien-être personnel sur toutes les autres considérations : familiales, sociales ou religieuses. Autrement dit, on n'aime pas pour assouvir un manque ou pour obéir à des commandements divins ; on n'aime pas non plus pour perpétuer l'espèce humaine ou pour maintenir la paix sur terre ; on aime parce que cela fait du bien.⁵

Cette vision, qui donne au beau sentiment la clef de l'épanouissement de soi et de la liberté individuelle, se retrouve dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, au 18^e siècle. Ce roman connaît un succès si fracassant qu'il influence la manière de voir l'amour. Plusieurs artistes s'inspirent librement de Rousseau et les œuvres qu'ils créent instaurent une véritable humeur romantique. Dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, l'amour est une forme d'affirmation de la liberté de l'individu amoureux par rapport aux institutions qui l'entourent. Nous verrons, au troisième chapitre, comment cette forme d'amour se retrouve entre Anne et Wentworth : de toutes les unions présentées dans notre corpus, seulement celle entre ces deux personnages laisse le lecteur incertain quant à l'avenir qui attend le couple. Marianne, Elinor, Elizabeth et Jane, pour leur part, ont des destinées assez prévisibles assurées par la fortune ou par le statut social de leur moitié. Le futur d'Anne Elliot, en revanche, reste

⁵ Mustapha FAHMI, *La promesse de Juliette*, Saguenay, La Peuplade, 2021, p.62.

ouvert. C'est que désormais, l'essentiel n'est pas de se garantir une sécurité financière et matérielle pour l'avenir, ni d'exaucer les souhaits de sa famille en épousant un partenaire qui lui convient, ni de se plier aux institutions de l'époque : c'est plutôt faire de la liberté, de l'épanouissement individuel et de l'affirmation de soi sa priorité à travers le choix du partenaire juste, celui qui pourra nous guider sur ce chemin parce que des convictions semblables l'animent lui aussi.

L'amour romantique selon le philosophe Robert C.Solomon est fortement lié à l'identité. Celle-ci, pour se construire, requiert un rapport avec les autres. Le soi serait donc une création dépendant non seulement de nos actions et de nos pensées, mais aussi de l'opinion que les autres ont de nous, tout particulièrement celle de notre entourage amical et amoureux. Étant donné qu'ils nous aident à créer notre identité, nous rechercherions la compagnie de gens qui nous font nous sentir bien. L'amour permettrait d'exister : c'est dans le cocon privé des relations amoureuses que nous taillons notre identité et notre place dans le monde. L'estime que nous porte l'être aimé comptera alors davantage que l'opinion des autres. Le couple qu'elle formera avec Wentworth permettra à Anne de se définir et de développer des vertus qui lui appartiennent, qualités qui n'étaient ni reconnues ni valorisées par sa famille.

PAYSAGE LITTERAIRE ET CULTUREL A L'EPOQUE DE JANE AUSTEN

Jane Austen planche sur son premier roman, *Le Coeur et la Raison*, de 1795 à 1811, année où l'ouvrage sera publié. Elle commence *Orgueil et préjugés* en 1796 et le roman sera publié rapidement après la sortie de son premier opus. Lorsque les manuscrits sont sur sa table de travail, le romantisme britannique est en pleine ébullition. La poésie se fait désormais plus lyrique et plus intime avec Cowper, dont les vers abordent des sujets jusque-là jugés futiles. Son travail traduit l'émotion sincère qu'il ressent devant le portrait d'un être cher ou lors d'une balade en nature. Un peu plus tard, l'oeuvre de Byron participe également à la transformation du paysage poétique. De son côté, le roman gagne aussi en importance. Par sa forme, il permet d'exposer la psychologie de personnages à l'écoute des moindres mouvements de leur âme. Samuel Richardson et Laurence

Sterne, deux romanciers lus par Jane Austen dans sa jeunesse, sont parmi les plus illustres représentants du roman sentimental anglais, tout comme Oliver Goodsmith dont le *Vicaire de Wakefield* est mentionné par Jane Austen dans *Emma* en 1815. Un coup d'œil au comportement des personnages des romans de Richardson, de Sterne et de Goodsmith suffit pour s'apercevoir qu'ils semblent atteints de ce que Cheyne appelait la « maladie anglaise ». Au mieux, ils sont enthousiastes, exaltés, expansifs. Au pire, ils sont aux prises avec le spleen et la mélancolie. Devant un événement surprenant ou une mauvaise nouvelle, ils sont sujets aux convulsions, aux faiblesses, aux évanouissements soudains. Ils sont attentifs aux multiples soubresauts de leur vie intérieure et chérissent toutes les passions subtiles qui les habitent. Ils sont sensibles au beau qui les entoure, qu'ils le trouvent dans l'art ou dans la nature autour d'eux, une nature qu'ils préfèrent sauvage, à l'image de la fougue qui les anime.

L'Angleterre littéraire s'interroge sur cet élan de sensibilité qui fait contrepied à la tradition néoclassique qui avait cours auparavant. En 1796 paraît d'ailleurs l'article *Question: Ought sensibility to be cherished or repressed ?*⁶Le culte de la sensibilité se développe à la suite de la parution de *l'Essai sur l'entendement humain* de John Locke. Une sensibilité exacerbée était alors signe d'une connexion profonde avec ses émotions. Cette sensibilité concorde avec les symptômes de la « maladie anglaise » que George Cheyne observe pour la première fois en 1733. Les manifestations d'ordre nerveux que le médecin anglais décrit chez ses patients londoniens se rapprochaient alors de celles que la psychiatrie moderne associerait à la dépression et aux personnalités névrosées. Cheyne rapporte chez ses patients une sensibilité plus élevée que chez la moyenne des gens. Chez les femmes, cette affection prenait la forme d'une hystérie et, chez les hommes, d'une dépression ou d'une hypocondrie. Cheyne croit que ce mal découle d'un surmenage nerveux. Il avance que le progrès de la société moderne décuple les exigences et les stimulations. Cheyne encourage son lectorat à mener une vie saine et mesurée. Selon lui, la maladie pouvait être provoquée par les excès

⁶ "Question: Ought Sensibility to be Cherished or Repressed?" *The Monthly Magazine* 2 (October 1796): 706 cité par Ashly BENNETT, « *Shame and Sensibility: Jane Austen's Humiliated Heroines* », *Studies in Romanticism*, vol. 54, n° 3 (automne 2015), p.377, <https://www.jstor.org/stable/43973910> (Page consultée le 9 décembre 2021).

en tout genre. La parution de son ouvrage eut toutefois l'effet contraire. La maladie nerveuse gagne en élégance et va parfois de pair avec le génie :

Alors que Cheyne souligne les dangers qui accompagnent la maladie anglaise, son ouvrage aura pourtant comme effet de changer le regard porté sur la mélancolie et sur les maladies nerveuses lesquelles auront tendance à être interprétées comme un signe de distinction sociale. Pour certains, cet état pathologique peut être considéré comme un moyen permettant à certains hommes de se distinguer des autres par l'originalité de leurs créations ou par la profondeur de leur pensée. Cheyne l'admet d'ailleurs lui-même dans son traité : les penseurs les plus profonds sont généralement les personnes qui sont le plus exposées aux désordres nerveux.⁷

La sensibilité devient alors synonyme d'une lecture plus précise, plus originale du monde. Les tempéraments sensibles seraient plus réceptifs à la beauté et aux questions morales. Ainsi, en dépit des risques soulignés par Cheyne, on ne souhaite retenir que la sagacité, la perspicacité et l'imagination de ces êtres qui s'érigeront bientôt en modèles. La sensibilité devient une vertu qu'on souhaite cultiver.

Plusieurs croient que Jane Austen a été préservée de ces influences puisque sa famille vivait isolée dans le Hampshire, ce qui aurait maintenu l'autrice plus près du 18^e que du 19^e siècle. Pourtant, la bibliothèque paternelle était particulièrement bien garnie et Jane Austen pouvait y lire tout ce qu'elle voulait. Sa correspondance et les témoignages de ses proches laissent croire que ses lectures puissent avoir été aussi près du romantisme que du mouvement néoclassique. Malgré l'admiration que l'écrivaine portait à des romanciers comme James Thompson, Henry Austen révèle que sa sœur s'intéressait aussi au travail de romantiques tels que William Cowper et Walter Scott. Contemporaines de Jane Austen, Ann Radcliffe, Fanny Burney et Maria Edgeworth figuraient aussi parmi ses lectures de jeunesse. Leurs œuvres s'inscrivent dans le roman gothique et dans le roman

⁷ CRIGNON-DE OLIVEIRA, Claire. « The English Malady » : une maladie du superflu ? La mélancolie entre folie et génialité In : Le superflu : Chose très nécessaire [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004 (généré le 12 août 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pur/29725>>. ISBN : 9782753545984. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.29725>.

sentimental. *Northanger Abbey* de Jane Austen sera d'ailleurs lu par plusieurs critiques comme une parodie du roman gothique.

Le mouvement romantique et son culte de la sensibilité seront également largement critiqués et moqués. C'est ce que fait Maria Edgeworth avec le personnage d'Olivia dans *Leonora*, en 1806. Cinq ans plus tard, nombreux sont ceux qui voient dans *Le Cœur et la Raison* une critique de cette sensibilité exacerbée. Pourtant, lorsqu'on observe les parcours amoureux des héroïnes de ce roman, il est difficile d'être aussi catégorique. Ce qu'on remarque plutôt, c'est qu'une tension entre l'amour passionnel et l'amour amical s'étend tout au long du roman et que ce conflit n'est toujours pas résolu à la fin de ce premier opus de Jane Austen. En fait, cette dialectique se retrouve encore dans *Orgueil et préjugés* et ne trouvera de solution qu'en toute fin de course, avec *Persuasion*, par l'émergence d'un nouveau modèle amoureux : celui de l'amour romantique tel que conçu entre autres par Rousseau.

Un contre-pied à l'argument de Janet Todd⁸ – qui envisage *Le Cœur et la Raison* comme une critique acérée de la sensibilité en vogue à l'époque – serait de considérer cette maladie anglaise comme une humeur.

Dans *La Promesse de Juliette*, Mustapha Fahmi s'inspire d'Heidegger pour définir l'humeur comme « une disposition, une manière de s'impliquer dans la vie telle qu'elle s'ouvre et s'organise autour de nous. Transcendant toute forme de dualité, l'humeur n'est ni interne ni externe, mais l'interaction entre les deux.⁹ » Il précise que l'humeur :

n'est pas un état d'âme que nous projetons sur le monde extérieur, mais une sorte d'ambiance sociale qui déteint sur nous et nous connecte à ce qui nous entoure. Chaque communauté, chaque culture, chaque époque se distingue par

⁸ Janet Todd, *Sensibility : An Introduction*, Londres, Routledge, 1986, 120 p.

⁹ Mustapha FAHMI, *op.cit.*, p.41.

une humeur prédominante qui colore ses arts, ses idées et ses politiques, et qui rend certains aspects de la vie plus importants et plus visibles que d'autres.¹⁰

Cette lecture suggère donc que le romantisme anglais serait bien davantage qu'une mode, qu'un courant littéraire ou qu'une maladie tel que suggéré par Cheyne.

Mon intention dans ce mémoire est de lire *Le Cœur et la Raison* et *Orgueil et préjugés* à la lumière de Platon et d'Aristote, soit en utilisant les concepts de l'amour passionnel et de l'amour amical. Publiés respectivement en 1811 et en 1813, chacun de ces romans renferme à la fois un mariage d'amour basé sur l'amour passionnel et une union raisonnable marquée par l'amour amical. Chaque fois, ces deux types d'amour se retrouvent face à face à la fin du récit : aucun n'en ressort triomphant. Il faudra attendre 1818, avec *Persuasion*, pour voir enfin le conflit entre raison et passion résolu. Cette tension se résorbe par l'apparition d'une nouvelle philosophie amoureuse, soit celle de l'amour romantique tel que le décrit Rousseau. Une lecture de *Persuasion* à partir de l'amour romantique montre que l'hypothèse selon laquelle les romans austeniens font l'apologie de la raison n'est pas exacte.

¹⁰ *Ibid*, p.43.

CHAPITRE 1

LE CŒUR ET LA RAISON

1.1 TRAJECTOIRE AMOUREUSE DE MARIANNE

1.1.1 MARIANNE ET WILLOUGHBY : UN AMOUR REBELLE

Vive et impétueuse, Marianne Dashwood est le personnage le plus sensible de tout le roman. Exubérante, rêveuse, elle rappelle les héroïnes de la littérature romantique anglaise. Ses lectures ont forgé sa personnalité et son regard sur le monde. Nous proposons ici que le romantisme anglais est une sorte d'humeur, dans le sens heideggerien du terme, tel qu'interprété par Mustapha Fahmi dans son dernier livre *La promesse de Juliette*¹¹. C'est-à-dire que le romantisme est plus qu'une mode, plus qu'un courant littéraire. Cet air du temps façonne tout à la fois son caractère, ses opinions et sa manière de voir les événements et le monde autour d'elle.

Marianne aime la poésie, la musique et les longues promenades extérieures qui lui permettent d'admirer la nature et d'aiguiser son goût pour le pittoresque. Sur le plan amoureux, ses opinions sont nettement influencées par l'ambiance romantique de son époque. Bien que peu originaux et dictés par l'humeur romantique, les préceptes qu'elle adopte et la ligne de conduite qu'elle a choisi de suivre en matière de sentiments sont catégoriques : Marianne n'envisage pas qu'on puisse aimer deux fois¹². Dans l'adaptation que fait Ang Lee du roman, la scénariste Emma

¹¹ Mustapha FAHMI, *La promesse de Juliette*, Saguenay, La Peuplade, 2021, 192 p.

¹² Brandon, qui a été épris d'une autre jeune fille dans sa jeunesse avant de tomber sous le charme de Marianne, s'inquiète que la jeune fille puisse partager cette opinion communément émise contre le remariage. Il fait part de ses craintes à Elinor qui lui répond qu'elle «ne l'[a] encore jamais entendue accepter qu'on pût pardonner à quelqu'un de s'attacher deux fois dans sa vie.» (p.101)

Thompson semble bien saisir l'esprit qui anime Marianne lorsqu'elle place la réplique suivante dans la bouche du personnage: « Aimer, c'est s'enflammer. Comme Juliette, Guenièvre, Héroïse ¹³. »

À seize ans, la jeune fille est persuadée que son sort est déjà scellé et qu'elle ne connaîtra jamais l'amour, un avis tranché qui cadre bien avec le caractère sans demi-mesure du romantisme. C'est que Marianne a une idée précise de ce qu'elle recherche et n'entend pas se contenter de moins. Ses lectures ont esquissé le candidat idéal et ses attentes sont élevées : « Je ne pourrais être heureuse avec un homme dont les goûts ne coïncideraient pas en tout point avec les miens. Il lui faudra entrer dans tous mes sentiments. Les mêmes livres, la même musique devront nous charmer tous les deux¹⁴. » Marianne fait pourtant la rencontre d'une telle personne lors d'une promenade avec sa sœur cadette. Le temps se couvre, l'orage éclate. Marianne se foule la cheville dans la boue et se retrouve incapable de rentrer à la maison. Heureusement, Willoughby passe par là et la secourt. Pour Marianne, les dés sont jetés, elle est sous le charme :

Son air et sa personne répondaient à tout ce que son imagination avait conçu pour les traits du héros de son roman préféré, et la porter à l'intérieur de la maison en s'embarrassant au préalable d'aussi peu de cérémonie dénotait une rapidité dans la pensée qui ajoutait particulièrement au mérite de sa conduite¹⁵.

Marianne s'éprend de Willoughby parce qu'il est spontané : il ne s'empêtre pas dans ses réflexions, il agit rapidement et obéit à son cœur, à ses envies. Il est, véritablement, tiré tout droit de ses lectures. Dès les premiers chapitres, Austen pose Marianne en lectrice friande des romantiques anglais. Le dix-septième chapitre du premier volume confirme d'ailleurs que Thompson, Cowper et Walter Scott sont ses auteurs de prédilection. Robert W. Uphaus¹⁶ est d'avis que Marianne Dashwood incarne précisément la lectrice à qui la sensibilité romantique des romans a tourné la tête

¹³ Ang LEE (réalisateur), *Raison et sentiments*, Royaume-Uni et États-Unis, Columbia Pictures, 1995, 135 minutes, coul., DVD.

¹⁴ Jane AUSTEN, *Le Cœur et la Raison*, Paris, Gallimard, 2009, p.58.

¹⁵ *Ibid*, p.86.

¹⁶ Robert W. UPHAUS, « Jane Austen and Female Reading », *Studies in the Novel*, vol. 19, n° 3 (automne 1987), 334-345, <https://www.jstor.org/stable/29532512> : « Marianne Dashwood represents precisely the kind of female reader of sensibility whose romantic turn in mind [...] does indeed produce "great Errors in Judgment". »

et qui, pour cette raison, est amenée à commettre des erreurs de jugement. Uphaus rappelle qu'à l'issue d'un examen de la production littéraire de son époque, Mary Wollstonecraft a remarqué que la sensibilité qu'on retrouvait dans les romans pouvait conduire les lectrices à distordre la réalité, à poser sur leur monde un regard tronqué :

[Plusieurs romans] offrent une vision erronée des passions humaines et des accidents de la vie et ces ouvrages ne devraient pas être lus avant que le jugement ne soit formé ou, à tout le moins, avant qu'on ait commencé à l'exercer. Ces lectures nuisent aux jeunes femmes. La sensibilité y est décrite et vantée, et ses effets sont représentés d'une manière si peu naturelle que quiconque chercherait à imiter cette sensibilité se couvrirait de ridicule. Le goût que les jeunes filles forgent au contact de ces ouvrages est douteux et la lecture de livres de bon ton leur apparaît par la suite insipide, ce qui les empêche de développer pleinement leur esprit. La galanterie est posée comme seul sujet d'intérêt par le romancier ; la lecture, par conséquent, contribuera à faire paraître inintéressants d'honnêtes soupirants qui pourraient se présenter aux demoiselles ¹⁷.

Marianne semble, en effet, avoir été fortement impressionnée par ses lectures. La déception que Wollstonecraft prédit à la lectrice à force de fréquenter de tels romans se remarque dans le jugement que Marianne porte sur Edward, le prétendant de sa sœur. Il est vrai qu'Edward apparaît bien fade en comparaison de celui qu'elle rencontrera bientôt, alors qu'elle semblait s'être résignée à ne jamais trouver chaussure à son pied. Willoughby, on l'a vu, fait une entrée remarquée dans le quotidien de Marianne. Leur premier entretien est loin de correspondre au décorum de l'époque. C'est une rencontre très romanesque qui, par son éclat, a toutes les chances de produire un grand effet sur la jeune femme. Cet après-midi-là, Willoughby se pose en sauveur de Marianne, qui s'est blessée en tombant dans une colline boueuse. Le jeune homme arrive juste à point : tant pour ménager la cheville foulée de Marianne que pour égayer l'existence ennuyeuse qu'elle coulait depuis son arrivée à Barton. Là-bas, les soeurs n'ont pour voisinage que leur cousin John Middleton et sa

¹⁷ Robert W. UPHAUS, « Jane Austen and Female Reading », *Studies in the Novel*, vol. 19, n° 3 (automne 1987), p.337, qui cite M.WOLLSTONECRAFT, « Thoughts on the Education of Daughters », Londres, Joseph Johnson, 1787 : « [Many novels] give a wrong account of the human passions, and the various accidents of life, ought not to be read before the judgment is formed, or at least exercised. Such accounts are one great cause of the affectation of young women. Sensibility is described and praised, and the effects of it represented in a way so different from nature, that those who imitate it must make themselves very ridiculous. A false taste is acquired, and sensible books appear dull and insipid after those superficial performances, which obtain their full end if they can keep the mind in a continual ferment. Gallantry is made the only interesting subject with the novelist; reading, therefore, will often co-operate to make his fair admirers insignificant. » Toutes les traductions de l'anglais vers le français sont de moi.

belle-mère, Mme Jennings, une compagnie que les jeunes filles trouvent lassante et vulgaire, en plus du colonel Brandon, un homme de trente-cinq ans qu'elles jugent bien morne.

La convalescence de Marianne sera pour Willoughby l'occasion de visiter souvent la chaumière. Ils se découvrent alors des intérêts communs et passent beaucoup de temps ensemble. En plus d'être beau et charismatique, le jeune homme répond à toutes les exigences de la sensibilité. Il est fougueux, il aime la danse et les arts et lit des poèmes avec une émotion qui impressionne Marianne :

Willoughby était un jeune homme nanti de bonnes aptitudes intellectuelles, d'une vive imagination, d'entrain et de manières ouvertes et chaleureuses. Il avait précisément les qualités requises pour bien disposer le cœur de Marianne, car à tous ces mérites il joignait non seulement la séduction de la personne mais aussi une exaltation naturelle qui était mise en éveil et stimulée par l'exemple que donnait la jeune fille et qui le recommandait à son affection plus que tout le reste¹⁸.

Cette exaltation naturelle, cette imagination vive, ces manières chaleureuses séduisent peut-être Marianne parce qu'elle s'y reconnaît. La présence de Willoughby illumine le quotidien de la famille Dashwood. Toutes les passions qu'il partage avec Marianne et ses manières agréables achèvent de convaincre la jeune fille qu'elle s'est peut-être trompée lorsqu'elle confiait à sa mère, quelques chapitres plus tôt, qu'elle craignait de ne jamais trouver l'amour puisqu'elle « lui demanderait tant » en exigeant une trop grande similitude dans les caractères¹⁹ et les goûts. Willoughby semble exactement ce que les lectures de Marianne l'ont conditionnée à rechercher et c'est ce même mirage, cette même illusion créée par les romans sentimentaux que Maria Edgeworth condamne :

Les auteurs de romans sentimentaux qui peignent de couleurs enchanteresses la grâce et la vertu d'une union heureuse nous enseignent que cette union entre grâce et vertu va de pair et est indissoluble. Forcément, nous

¹⁸ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.92.

¹⁹ La similitude dans les caractères de Marianne et de Willoughby est confirmée par Elinor au chapitre X, et par Marianne, qui se ravit d'entendre John Middleton décrire Willoughby comme un jeune homme fougueux attiré par les arts. (p.88)

nous attendons ensuite à les rencontrer ensemble et lorsque nous tombons sur la vertu sans cette autre moitié, nous sommes désappointés, presque dégoûtés²⁰.

Pour l'instant, Marianne, particulièrement sous l'influence de l'humeur romantique, ne peut voir autre chose en Willoughby que celui qui lui est destiné. Grande lectrice, elle ne perçoit que tout le brillant de Willoughby, tout l'éclat de son charme qui, selon elle, promet alors tout à la fois belles manières et vertu. L'humeur romantique pousse Marianne à ignorer les faits : sa connaissance de Willoughby est encore toute récente. Lorsque confrontée à la nouveauté de leur relation par sa sœur, plus terre-à-terre, Marianne rétorque que «[s]ept ans ne suffiraient pas à certains pour parvenir à se connaître, alors que sept jours sont pour d'autres plus qu'il n'en faut²¹». Cette affirmation est tout à fait logique pour Marianne. En Willoughby, elle a l'impression d'être tombée sur sa moitié, au sens platonicien du terme, la moitié qu'elle attendait et qu'elle cherchait.

1.1.2 MARIANNE ET WILLOUGHBY : DEUX MOITIÉS RETROUVÉES

Le récit d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon éclaire le sens de l'expression « coup de foudre ». Quand les deux moitiés séparées par la punition divine se retrouvent, l'unité qu'elles avaient perdue est enfin restaurée : « Quand donc un homme, qu'il soit porté pour les garçons ou pour les femmes, rencontre celui-là même qui est sa moitié, c'est un prodige que les transports de tendresse, de confiance et d'amour dont ils sont saisis : ils ne voudraient plus se séparer, ne fût-ce qu'un instant²². » De ce désir de fusion naît l'amour passion, l'amour fusionnel, un amour où l'autre est vital, et où l'éloignement est douloureux, voire insupportable. Cet amour passionnel est présent chez Marianne Dashwood lorsqu'elle rencontre John Willoughby, tout comme il l'est, à un moindre degré,

²⁰ Robert W. UPHAUS, « Jane Austen and Female Reading », *Studies in the Novel*, vol. 19, n° 3 (automne 1987), p.337, qui cite M.EDGEWORTH, « Practical Education », Londres, Joseph Johnson, 1798 : « Sentimental authors who paint with enchanting colours all the grace and all the virtues in happy union, teach us that this union should be indissoluble. Afterwards, from the natural influence of association, we expect in real life to meet with virtue when we see grace and we are disappointed, almost disgusted, when we find virtue unadorned. »

²¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.103.

²² Catherine MERRIEN, *Petite philosophie de l'amour de Platon à Comte-Sponville*, Paris, Éditions Eyrolles, 2010, p.19.

chez Elizabeth Bennet lorsqu'elle fait la connaissance de George Wickham, ce que nous verrons au deuxième chapitre.

Lorsqu'elle rencontre Willoughby, Marianne semble se retrouver devant son double. Ils partagent les mêmes intérêts et les mêmes convictions les habitent. Les jeunes gens n'en sont qu'à leur deuxième rencontre lorsqu'ils constatent les similitudes qui les unissent :

Ils eurent tôt fait de découvrir qu'ils étaient également charmés par la musique et la danse et que cela provenait d'un jugement dans l'ensemble concordant sur tout ce qui se rapportait à l'une et à l'autre. Leur goût était étonnamment le même. Les mêmes livres, les mêmes passages faisaient l'objet du même culte²³.

La répétition de l'adverbe « même » fait état de la ressemblance hors du commun entre les deux jeunes gens. Ces intérêts artistiques confirment qu'ils sont tous les deux sous l'emprise de la sensibilité en vogue à l'époque. Cette sensibilité qu'ils érigent en maître leur laisse croire que cette similitude entre eux ne peut être un simple hasard. Ils préfèrent la lire comme un signe qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Évidemment, ces ressemblances rappellent le mythe de Platon: ils ont tant en commun qu'ils auront bientôt l'impression de sortir du même moule, de s'être toujours connus : « [b]ien avant la fin de la visite, leur conversation était devenue aussi familière que s'ils s'étaient connus de longue date.²⁴ » Marianne avance d'ailleurs que Willoughby est, pour elle, loin d'être un inconnu :

Vous vous trompez, Elinor, dit Marianne, avec vivacité, en supposant que je sais très peu de chose de Willoughby. Il y a, c'est vrai, peu de temps que nous nous sommes rencontrés, mais je le connais bien davantage que toute autre personne au monde en dehors de vous et de maman. Ce ne sont ni le temps imparti, ni la faveur des circonstances qui peuvent déterminer l'intimité d'une relation. C'est uniquement une question de caractère. Sept ans ne suffiraient pas à certains pour parvenir à se connaître, alors que sept jours sont pour d'autres plus qu'il n'en faut²⁵.

²³ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.90.

²⁴ *Ibid*, p.91.

²⁵ *Ibid*, p.102.

Cette déclaration de Marianne renforce l'idée qu'elle et Willoughby sont, à l'instar du mythe de Platon, deux moitiés qui se sont retrouvées. La jeune fille mentionne que tout repose sur « une question de caractère ». Connaître Willoughby ne requiert donc pas beaucoup de temps puisqu'ils sont si semblables. Marianne omet d'ailleurs de mentionner dans sa réplique Margaret, sa jeune sœur de treize ans. Cet oubli insiste sur l'intimité qui s'est rapidement établie entre Marianne et Willoughby.

Le mythe d'Aristophane explique aussi la conduite des amoureux, qui va à l'encontre des convenances de l'époque. Lors d'occasions mondaines, Marianne et Willoughby s'isolent dans leur propre monde en n'adressant la parole à personne. Lorsqu'ils sont contraints de se mêler aux autres, ils ne dansent qu'ensemble, ou bien Willoughby triche aux cartes pour avantager Marianne. Ce désir de fusion est contraire aux mœurs et perçu comme impoli, voire scandaleux. La vie sociale à l'époque de Jane Austen est codifiée par un ensemble de coutumes strictes. Un des aspects les plus réglementés est certainement la cour que se livrent les jeunes gens, dont le bal est un élément central. Ces rassemblements sont plutôt stricts et il n'est pas de bon ton de danser avec le même partenaire plus de deux fois de suite. La discrétion dans la conduite des amoureux est suggérée. En se comportant de la sorte, Marianne et Willoughby choisissent de faire fi des convenances et d'exprimer leur amour comme bon leur semble. Ce choix s'explique aisément. D'abord, Marianne et Willoughby sont portés par l'enthousiasme de s'être trouvés, par le désir de fusion qui les habite. Pour eux, rien d'autre ne compte. Ensuite, les deux jeunes gens partagent le même esprit rebelle caractéristique du romantisme. Les seules règles auxquelles ils obéissent sont celles de leur cœur et de leurs envies, qui leur dictent la bonne manière d'agir. Elinor ne manque pas de souligner cette similitude dans leurs principes :

[Elinor] ne trouvait rien à reprendre en [Willoughby] qu'une propension à – par ce côté, il ressemblait beaucoup à sa sœur [...] – à trop dire ce qu'il pensait en toute occasion, sans égard aux personnes ou aux circonstances. Son opinion sur les gens était vite formée et vite communiquée. Il faisait bon marché de la politesse due à chacun pour le plaisir de réserver son attention sans partage à

l'objet de son affection. Il dédaignait trop facilement les règles que dictent les convenances dans la société²⁶.

En somme, par leur désir de fusion qui les pousse à enfreindre les règles de la bienséance, Marianne et Willoughby forment un couple rebelle représentant très bien le culte romantique de la sensibilité. Pas étonnant qu'ils détonnent, dans la société stricte qui est la leur, et que leurs ardeurs soient condamnées par leur entourage. Cette fougue risque toutefois d'être plus dommageable pour Marianne que pour Willoughby, en raison de son sexe. En effet, Marianne a beaucoup plus à perdre : elle risque de voir sa réputation ruinée, ce qui anéantirait ses chances de mariage, tout comme celles de ses deux sœurs.

Un moment en particulier de leur idylle va contre les convenances et choque Mme Jennings. Au treizième chapitre du premier volume, Willoughby et Marianne partent seuls en cabriolet. Ils se rendent à Allenham, la propriété dont Willoughby héritera. Le soir, Marianne s'attire les remontrances de sa sœur et de madame Jennings. Si l'usage permet à deux jeunes gens d'apprendre à se connaître lors d'une balade en voiture, il est hors de question que cette sortie se fasse sans la présence d'un chaperon. Il apparaît donc tout à fait inconvenant que l'adolescente soit partie avec Willoughby sans l'accompagnement d'une tierce personne et qu'ils aient passé la journée ensemble. Elinor n'arrive pas à croire que sa sœur ait manqué à ce point de décorum. Les réponses que Marianne lui offre explicitent le principe qui guide sa conduite :

— Je crains, répliqua Elinor, que l'agrément d'une occupation ne signifie pas nécessairement qu'elle soit convenable.

— Au contraire, rien ne saurait mieux le démontrer car, s'il y avait eu quelque chose dans ce que je faisais qui fût réellement contraire à la décence, j'en aurais pris conscience à ce moment-là. Nous savons toujours quand nous agissons mal et, convaincue de mal faire, je n'aurais pu éprouver aucun plaisir²⁷.

²⁶ *Ibid*, p.92.

²⁷ *Ibid*, p.115.

Marianne base ses décisions sur ce qu'elle ressent. Elle croit que l'être humain est habité par un instinct moral qui suffit à le guider dans la bonne direction. Popularisée par Shaftesbury au XVIII^e siècle, cette notion d'instinct moral s'oppose à l'idée d'une conscience qu'il faudrait éduquer. Marianne choisit donc la sensibilité et le cœur comme guides plutôt que la réflexion. Dans cette optique, il est peu étonnant que Marianne ait choisi de contrevenir aux exigences de l'étiquette en passant la journée seule avec Willoughby. Elle avait envie de voir la maison et rien à l'intérieur d'elle ne lui indiquait qu'il aurait été préférable d'agir autrement. L'agrément qu'elle en a tiré et l'absence de remords est, pour elle, le gage d'avoir bien agi.

Marianne et Willoughby n'en sont qu'aux tout débuts de leur histoire. Selon André Comte-Sponville, si le mythe de l'Androgyne exerce une si vive impression sur l'imagination, c'est parce qu'il parle habilement de ces premiers balbutiements d'une relation amoureuse, un commencement souvent marqué par un irrépensible besoin d'être avec l'autre²⁸. Marianne, en effet, n'entrevoit pas d'être séparée de Willoughby et elle s'attend à ce qu'il la demande en mariage sous peu. Au quinzième chapitre du premier volume, en lieu et place de la grande demande tant attendue, Willoughby annonce à la jeune fille qu'il doit quitter le Sussex sur le champ, sans s'expliquer davantage. Pantoise, Marianne se met alors à lui écrire très fréquemment et à le presser de questions, des lettres auxquelles le jeune homme ne répondra pas. Pendant de longues semaines, toute la famille Dashwood est plongée dans l'incompréhension. La jeune fille souffrira beaucoup de l'absence de Willoughby. Si Marianne a reconnu en lui sa moitié tel que le laisse entendre le récit d'Aristophane évoqué plus tôt, sa souffrance est compréhensible :

J'étais un humain complet, d'une seule pièce comme dit Platon ; et force m'est d'avouer que je ne suis plus qu'une moitié d'humain, qu'un humain incomplet, inachevé, mutilé, voué toujours à souffrir, comme d'un membre fantôme, de cette moitié qu'on m'a ôtée, qui me manque et me hante, et que je cherche, que je cherche, que je cherche²⁹...

²⁸ André COMTE-SPONVILLE, *Le Sexe ni la mort*, Paris, Albin Michel, 2012, p.69.

²⁹ *Ibid*, p.46.

La souffrance de Marianne devant l'absence de Willoughby est si grande qu'elle s'étendra sur deux mois³⁰. Marianne pleure, perd l'appétit, arpente les endroits qu'elle a fréquentés avec le jeune homme pour ressasser ses souvenirs et sombre dans la mélancolie jusqu'au soir où elle revoit Willoughby lors d'une réception. L'allégresse de Marianne sera toutefois de très courte durée : Willoughby ne les saluera que froidement et esquivera les questions de Marianne avant de s'enfuir. Marianne, encore plus perplexe que devant son départ précipité quelques mois auparavant, replonge à nouveau dans le chagrin. Sa peine est telle que Mme Jennings s'étonne de l'emprise qu'ont les émotions sur sa jeune protégée : « Ma foi, je n'ai jamais vu de ma vie une jeune fille aussi éperdument amoureuse. [...] Mlle Marianne, elle, n'est plus la même du tout. [...] Dites-moi, quand doivent-ils se marier³¹ ? »

Si madame Jennings est persuadée que Marianne et Willoughby sont fiancés, c'est qu'elle a de bonnes raisons de le croire. Plusieurs personnes de leur entourage en sont également convaincues. Pourtant, Marianne n'a jamais confirmé la chose, ni à sa mère, ni à sa sœur. C'est dans le comportement des amoureux qu'il faut chercher les indices qui ont laissé croire à une telle promesse entre les jeunes gens. Il n'est pas étonnant que la relation entre Marianne et Willoughby alimente les rumeurs et affole les personnes de leur entourage, les laissant croire que leur relation en est à un stade plus avancé qu'elle ne l'est réellement. C'est la proximité entre Marianne et Willoughby qui l'a laissé sous-entendre, puisqu'il n'est pas coutume, à l'époque géorgienne, de passer autant de temps ensemble sans être fiancés. Les convenances de l'époque voient également dans la correspondance régulière entre un homme et une femme le signe d'un mariage prochain. L'entourage de Marianne n'est pas sans ignorer les nombreux billets qu'elle fait parvenir à Willoughby et l'anxiété avec laquelle elle guette chaque jour l'arrivée d'une réponse qui ne vient jamais. Enfin, la plus jeune des sœurs Dashwood a vu Marianne remettre une mèche de ses cheveux à Willoughby.

³⁰ Ellen MOODY, « A calendar for *Sense and Sensibility* », *The Philological Quarterly*, vol. 79, n° 3 (automne 2000), pp.233-266, <http://mars.gmu.edu/bitstream/handle/1920/999/sns.calendar.html> (Page consultée le 20 décembre 2020).

³¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.234.

C'est la preuve presque assurée qu'un projet de fiançailles a vu le jour ou, à tout le moins, que des serments d'amour ont été échangés³². Or, un tel pacte n'a jamais été scellé. Le soir du bal, Marianne apprend l'union prochaine de Willoughby avec Sophia Grey. Ce mariage avec une jeune fille fortunée n'est rien de plus qu'une échappatoire pour Willoughby, qui s'est retrouvé complètement fauché : il a en effet été renié par la tante dont il devait hériter, lorsqu'elle a découvert que la frasque³³ dans laquelle son neveu a été impliqué a eu des conséquences dramatiques pour Mlle Eliza Williams.

1.1.3 LA MALADIE DE MARIANNE

Après avoir appris les fiançailles de Willoughby avec Miss Grey, Marianne ne choisit pas d'entreprendre un travail de guérison pour se remettre de sa rupture. Sa décision est autre et, en plus de rappeler le mythe platonicien, par la douleur qui résulte d'une séparation des deux moitiés, elle pose Marianne comme exemple de sensibilité romantique. Brisée, la jeune fille se sent presque le devoir de prolonger la souffrance qui l'afflige. Elle réagit comme lorsque Willoughby a quitté Barton l'automne précédent : pleurs, réclusion, abattement, mélancolie, migraine. En s'appuyant sur les travaux de Wiltshire, Schmidt arrive à énoncer que Marianne chérit sa souffrance, l'entretient et s'y complaît. Pour Marianne, la maladie serait un pouvoir, un levier de vengeance :

Austen utilise l'image de la maladie causée par un trop-plein d'émotion pour donner à l'héroïne le pouvoir de négocier sa position à l'intérieur des conventions culturelles de l'amour. Ainsi, l'autodestruction est pour elle une manière de laver son honneur de l'offense dont elle a été victime. Marianne utilise la maladie comme arme, c'est la seule forme d'autorité dont elle dispose³⁴.

³² Les gages d'amour tels que les portraits miniatures et les mèches de cheveux étaient alors synonyme d'engagement sérieux (*love tokens*).

³³ Willoughby a eu une amourette de laquelle est née une enfant. Il a abandonné la mère et l'enfant, sans jamais laisser d'adresse.

³⁴ Jane SHMIDT, « "Had I Died, It Would Have Been Self-Destruction" : Indulged Sensibility and Retaliatory Illness in Austen's *Sense and Sensibility* », *English Studies*, vol. 100, n° 4 (2019), <https://doi.org/10.1080/0013838X.2019.1595899>, (Page consultée le 19 octobre 2021).: « *Austen deploys the trope of illness caused by overpowering feeling to enable the heroine to negotiate her position within the cultural conventions of love and to appropriate the code of honour that allows her to redeem the offense through self-harm. Marianne exploits the affliction as her weapon, her sole source of authority.* »

Le personnage choisirait donc délibérément la maladie comme manière de se venger de Willoughby. Le fantasme du suicide est un motif fréquent chez les héroïnes meurtries par l'amour³⁵. Certaines passent à l'acte par vengeance, en laissant une lettre destinée à l'être qui leur est cher, alors que d'autres discutent de leurs sombres plans dans la correspondance avec leur partenaire. Elles espèrent que la menace qui pèse sur leur vie sera le coup de fouet nécessaire pour que l'amoureux s'aperçoive de son erreur, et qu'après avoir passé près de la perdre à jamais, il s'avoue les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Puisque Marianne semble se laisser sombrer volontairement dans la maladie, Shmidt voit la même mécanique à l'œuvre dans la fièvre de la jeune fille. Elle appuie son hypothèse sur les déclarations de Marianne une fois qu'elle est rétablie : « Si j'étais morte, ç'aurait été un suicide³⁶. » Le stratagème de Marianne fonctionne, puisque Willoughby rentre de Londres précipitamment lorsqu'il apprend sa maladie. Dans la confession qu'il fait à Elinor le soir de son retour, il s'exclame « Pour l'amour du ciel, dites-moi : est-elle hors de danger ou non ^{37?} », en plus de confesser que, même s'il s'amusait au départ à faire le joli cœur, il s'est laissé prendre au jeu, a réellement aimé Marianne, et que c'est à regret qu'il a dû conclure un mariage avantageux sur le plan financier. Marianne affirme être satisfaite des paroles de Willoughby, qu'Elinor lui rapporte, même si ces déclarations ne lui ramèneront pas son prétendant.

Ruiné, Willoughby choisit en effet d'épouser Mlle Grey, ce qui va dans le sens de l'hypothèse qu'Helena Kelly explore : « De tous les romans de Jane, c'est celui-ci, le premier à avoir été publié, qui accorde la plus grande attention à "la base économique de la société" et à "l'argent"³⁸. » Willoughby confirme d'ailleurs à Elinor que n'eut été l'état de ses affaires, il aurait demandé Marianne en mariage beaucoup plus tôt. Willoughby sait qu'il est en mauvaise posture financière et que

³⁵ Shmidt cite en exemple les *Héroïdes* d'Ovide, les *Lettres portugaises* de Gabriel de Guillerages ainsi que *Love-Letters Between a Nobleman and His Sister* d'Aphra Behn, dans lequel on remarque l'idéation suicidaire chez un personnage féminin qui décide ainsi de punir un soupirant.

³⁶ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.420.

³⁷ *Ibid*, p.387.

³⁸ Helena KELLY, *Jane Austen : the Secret Radical*, New York, Vintage Books, 2016, p.85 : « Of all Jane's novels it's this one, the first to be published, that pays the most sustained attention to "the economic basic of society" and to "brass". »

Marianne, pour sa part, ne dispose pas des moyens nécessaires pour subvenir convenablement à leurs besoins à elle seule. De plus, même si Marianne affirme que l'argent n'est pas un ingrédient nécessaire pour son bonheur, la jeune fille chiffre tout de même le revenu annuel nécessaire pour vivre à mille huit cents ou deux mille livres par an, une somme qu'elle estime tout juste suffisante pour payer l'essentiel d'une maisonnée modeste, soit au moins une voiture, quelques domestiques et quelques chevaux pour la chasse. Évidemment, Willoughby ne touche pas de telles sommes. Pour sa part, l'autre prétendant de Marianne, Brandon, dispose justement de deux milles livres par an, en plus d'être propriétaire de la riche propriété de Barton. Toutefois, avant de vivre dans l'aisance avec Brandon, Marianne doit faire le deuil de sa relation avec Willoughby, un deuil qui passera par sa longue maladie.

1.1.4 MARIANNE ET BRANDON

Pour certains critiques austeniens, la maladie de Marianne est un passage obligé de la sensibilité³⁹ vers la raison, un chemin qui la conduira tout naturellement vers son mariage avec le colonel Brandon. Pour d'autres⁴⁰, la maladie et la convalescence ne sont pas l'occasion pour la jeune fille de développer des sentiments pour lui. Un examen attentif du quatorzième chapitre du volume III révèle que Marianne est presque offerte en récompense à Brandon : « [Madame Dashwood, Elinor et Edward] étaient tous sensibles aux peines du colonel et bien conscients de ce qu'il avait fait pour eux. La main de Marianne, dans l'esprit de tous, devait assurer une contrepartie à tout cela.⁴¹ » L'union de Marianne et de Brandon va de l'avant et la narration révèle que Marianne ne peut pas grand-chose «face à la coalition⁴² » formée par sa mère, sa sœur et Edward. Lorsqu'elle se marie,

³⁹ Les critiques austeniens s'accordent généralement pour voir à travers le personnage de Marianne dans *Le Cœur et la Raison* l'occasion pour Jane Austen d'ironiser sur l'héroïne typée issue des romans sentimentaux de l'époque.

⁴⁰ Tanner, Small et Todd (*op.cit*) voient le rétablissement de Marianne d'un autre œil. Pour Tanner, la part sensible et libre de Marianne meurt pour faire place à une nouvelle Marianne raisonnable et modérée.

⁴¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.457.

⁴² Loc.cit.

c'est donc « sans éprouver [pour Brandon] davantage qu'une grande estime et un fort sentiment d'amitié⁴³ ».

Si Marianne reconnaît la noblesse du colonel, il n'en demeure pas moins que la jeune fille n'éprouve envers lui aucune inclination particulière. Nous sommes donc très éloignés de ce que Marianne ressentait pour Willoughby. Même la mesurée Elinor le reconnaît et se surprend un instant à rêver à ce qui se produirait si Willoughby se retrouvait veuf. Le narrateur revient sur le mariage de Marianne et de Brandon en ces termes :

Mais c'est ainsi que les choses se passèrent. [C'est nous qui utilisons l'italique.] [...] Elle se retrouva, à dix-neuf ans, acceptant de nouveaux attachements, faisant face à de nouvelles obligations, vivant dans un nouveau foyer, avec les devoirs d'une épouse, d'une maîtresse de maison et d'une protectrice des pauvres dans un village⁴⁴.

La courte phrase, tout comme la conjonction « mais », insistent sur le caractère définitif du projet marital et suggèrent qu'il est impossible que les choses se présentent autrement pour Marianne. Son impuissance est soulignée par le verbe pronominal « se retrouver », qui montre le peu de contrôle que la jeune fille a sur la situation. Tomalin est d'avis que le mariage de Marianne risque fort d'être fade : « Lorsqu'elle se retrouve unie au Colonel Brandon, un mariage dans lequel le lecteur sait que Marianne ne trouvera pas la passion, nous avons l'impression qu'elle mérite mieux⁴⁵. »

Que la chimie entre Brandon et Marianne soit moins palpable que celle qui s'était installée entre Willoughby et la jeune fille, nous sommes prêts à le concéder. Toutefois, rien n'indique que Marianne sera malheureuse avec Brandon. Rien n'indique non plus qu'un mariage entre Willoughby et Marianne ait été plus heureux à long terme. Le propre de la passion, c'est qu'elle ne dure pas. Mettre le mariage de Brandon et de Marianne en face de l'idylle flamboyante de Willoughby et de

⁴³ Loc.cit.

⁴⁴ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.458.

⁴⁵ Claire TOMALIN, *Jane Austen : A life*, New York, Vintage Books : 1999, p.162 : « When she sinks into marriage with Colonel Brandon, one in which the reader knows there will be no passion for her, we feel she deserve better. »

Marianne, qui était sous le signe de l'amour passionnel, serait faire un rapprochement forcé. Ces relations sont basées sur deux types d'amour différents.

Le mariage de Marianne avec Brandon trouve son sens dans le concept aristotélicien de l'amour amical. La bienveillance du colonel Brandon envers la famille Dashwood, et tout particulièrement envers Marianne lors de sa maladie, est constamment mise de l'avant. Brandon n'hésite pas à se rendre utile et, s'il lui manque le charisme et la fougue que Marianne trouve chez Willoughby, son caractère vertueux se remarque aisément. Elinor ne tarit pas d'éloges sur l'éducation du colonel, sur son caractère mesuré de même que sur son bon cœur. Elle décrit Brandon en ces termes :

Il a une grande expérience du monde. Il est allé à l'étranger. Il a beaucoup lu, et il réfléchit par lui-même. Je l'ai trouvé capable de me fournir de nombreux renseignements sur des sujets divers, et il a toujours répondu à mes questions avec un empressement qui marquait la bonne éducation et une bienveillance naturelle⁴⁶.

Bien sûr, le portrait qu'elle brosse du colonel est loin de correspondre à l'idée que Marianne se fait de l'homme idéal. Puisqu'Elinor est le personnage le plus posé de la famille Dashwood, on pourrait croire que c'est en raison d'une similitude de caractères que celle-ci estime tant Brandon. Toutefois, Mme Dashwood est également convaincue de la noblesse du caractère du colonel, qu'elle considère comme un homme exemplaire. Bien qu'au départ Marianne ne voyait en Brandon qu'un vieillard criblé de rhumatismes⁴⁷, elle commence à l'apprécier peu à peu à partir du moment où elle apprend les déboires amoureux auquel il a été confronté. Ses peines de cœur l'anoblissent à ses yeux, car l'amour est une valeur importante pour la jeune fille : la souffrance amoureuse trouve grâce aux yeux de Marianne, personnage représentant la sensibilité romantique de l'époque. Au sortir de sa maladie, Marianne confie ressentir « une grande estime et un fort sentiment d'amitié⁴⁸ » pour

⁴⁶ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.95.

⁴⁷ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.81: « Il a parlé de gilets de flanelle, dit Marianne, et pour moi un gilet de flanelle fait tout de suite penser à des douleurs, des crampes, des rhumatismes et à tous les maux dont peuvent souffrir des personnes âgées et débiles. »

⁴⁸ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.458.

Brandon. Le narrateur rapporte également que « son cœur, avec le temps, fut aussi entièrement acquis à son mari qu'il avait pu l'être autrefois à Willoughby⁴⁹. » Le complément « avec le temps » marque la différence entre la relation que Marianne construit avec Brandon et l'amour instantané qu'elle a ressenti envers Willoughby. Ce dernier sentiment était de l'ordre de l'amour passionnel, tel que présenté par le personnage d'Aristophane dans *Le Banquet*. Cet amour s'installe soudainement, puisqu'il s'agit des retrouvailles de deux moitiés perdues. Son penchant pour Willoughby avait été immédiat, à l'instar des moitiés qui se retrouvent dans le mythe platonicien. À l'inverse, l'amour amical croît lentement : « un souhait d'amitié naît en effet rapidement, mais pas une amitié⁵⁰. » C'est le cas de la relation entre Marianne et Brandon, qui fleurit lentement. Le narrateur nous rassure sur le bonheur tranquille de Marianne : « Marianne était incapable d'aimer à demi. Son cœur, avec le temps, fut aussi entièrement acquis à son mari qu'il avait pu l'être autrefois à Willoughby⁵¹. » Une partie du bonheur de Marianne est donc imputable à son caractère : entière, la jeune fille ne fait jamais dans la demi-mesure et c'est ce qui lui permettra de devenir aussi attachée à Brandon qu'elle l'était à Willoughby. L'affection qu'elle ressent pour le colonel se développe lentement et exige de la patience. L'amour amical qui croît entre Marianne et son époux se nourrit des moments partagés ensemble et la jeune mariée semble s'épanouir dans son nouveau quotidien à Delaford, qui diffère autant que possible de l'existence qu'elle menait à Barton. Après avoir épousé Brandon, Marianne « se retrouv[e], à dix-neuf ans, acceptant de nouveaux attachements, faisant face à de nouvelles obligations, vivant dans un nouveau foyer, avec les devoirs d'une épouse, d'une maîtresse de maison et d'une protectrice des pauvres dans un village⁵². » La répétition de l'adjectif « nouveau » met l'accent sur la direction que prend le quotidien de Marianne une fois mariée. Ces activités semblent orienter sa vie conformément aux souhaits qu'elle avait formulés au sortir de sa maladie :

J'ai dressé mes plans et, si je suis capable de m'y tenir, je gouvernerai mes sentiments et j'amenderai mon caractère. [...] Je ne vivrai plus désormais que pour les miens. Vous, ma mère, Margaret, de ce jour représenterez pour moi le

⁴⁹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p. 459.

⁵⁰ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004, p.417.

⁵¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.459.

⁵² *Ibid.*, p.458.

monde entier. Vous vous partagerez mon affection. De vous, de ma maison, rien jamais plus ne m'engagera à me séparer⁵³.

À cette liste s'ajoute maintenant Brandon. Les occupations domestiques et conjugales semblent désormais meubler le plus clair du temps de Marianne et son nouveau rôle d'épouse participe à sa transformation. De jeune fille centrée sur elle-même, Marianne devient tournée vers autrui. Elle se dévoue au bonheur de Brandon :

Le colonel Brandon fut désormais aussi heureux que tous ceux qui l'aimaient le plus pensaient qu'il méritait de l'être. Marianne le consola de tous ses chagrins passés. Son affection et sa compagnie mirent de nouveau de l'animation dans ses pensées et de la gaieté dans son cœur. Marianne trouva son bonheur à faire le sien, chacun de leurs amis capable d'observer en fut tout aussi persuadé que ravi⁵⁴.

Au contact l'un de l'autre, Marianne et Brandon se sont transformés, comme le promet l'amour amical: « on peut retirer quelque entraînement à la vertu de la vie en compagnie des hommes de bien⁵⁵ » car « les personnes honnêtes paraissent même s'améliorer au gré de leurs activités, grâce aux corrections qu'ils s'apportent mutuellement, car ils se modèlent les uns sur les autres⁵⁶. » À vivre ensemble, Marianne apprend le dévouement et la tranquillité. Brandon, qui était plus replié sur lui-même, goûte à une joie de vivre renouvelée.

Enfin, un autre élément concourt au bonheur de Marianne une fois qu'elle a accepté un mariage basé sur l'amour amical plutôt que sur le grand amour qui la faisait rêver au départ. Il s'agit de la proximité immédiate avec sa sœur Elinor. La dernière phrase du roman nous apprend que lorsque qu'Elinor épouse Ferrars, les jeunes filles deviennent voisines. *Le Cœur et la Raison* se clôt donc en faisant remarquer la relation d'intimité que partagent toujours les deux sœurs, malgré leurs

⁵³ *Ibid.*, p.422.

⁵⁴ *Ibid.*, p.458.

⁵⁵ ARISTOTE, *op.cit.*, p.484.

⁵⁶ *Ibid.*, p.495.

mariages respectifs, preuve, s'il en est une, de l'importance de l'amour amical qui unit les sœurs dans ce roman.

1.2 L'AMITIÉ ENTRE LES SŒURS : UN MODÈLE POUR LE MARIAGE?

Au-delà du lien familial, Marianne et Elinor semblent avoir noué une amitié vertueuse telle que la décrit Aristote. L'amabilité et la bienveillance, qui en sont les qualités essentielles, interviennent souvent dans la relation entre les deux sœurs.

L'affection mutuelle entre Marianne et Elinor se remarque à plusieurs endroits du roman. Elles se montrent toujours préoccupées par l'autre, allant même jusqu'à faire passer le bonheur de leur sœur avant le leur. Si Marianne est d'abord anéantie lorsque Willoughby quitte brusquement le Devon sans lui donner d'explications, elle se réjouira de voir surgir Edward à cheval, même si elle espérait plutôt qu'il s'agisse de son ancien prétendant. Le bonheur qu'elle suppose qu'Elinor ressentira à la vue d'Edward suffit à Marianne pour sortir d'une mélancolie qui l'affligeait depuis plusieurs jours. Dans le même esprit, Elinor affirme elle aussi ne pas pouvoir être heureuse si Marianne ne l'est pas. À Londres, les occasions de se divertir se multiplient, mais Elinor ne peut s'amuser en sachant sa sœur bouleversée.

Pour Aristote, l'amitié est avant tout une question d'actes. Elinor comme Marianne agissent constamment avec bienveillance, dans ce qu'elles croient être le meilleur intérêt de leur sœur. Bien sûr, Elinor soigne Marianne lors de sa longue maladie. Elle conseille également sa jeune sœur à plusieurs reprises sur la conduite à tenir, bien que celle-ci choisisse plus souvent qu'autrement de faire fi du décorum. Plus important encore, elles se servent mutuellement de bouclier lorsqu'un autre personnage leur adresse une moquerie ou une question indiscreète. Lors d'une soirée au Parc, Mme Jennings veut connaître le nom du prétendant qu'Elinor a laissé dans le Sussex. Margaret, la plus jeune des sœurs Dashwood, dévoile accidentellement un peu trop d'informations et Elinor est terrifiée

à l'idée que l'identité du jeune homme en question soit révélée, mais Marianne fait taire Margaret au plus vite.

Ces amitiés parfaites incluent toutes les autres formes d'amitiés imparfaites car « les amis liés d'une amitié parfaite sont utiles l'un à l'autre, se donnent mutuellement du plaisir et s'aident à progresser. L'amitié parfaite est à la fois utile, agréable et bonne⁵⁷ ». Au contact l'une de l'autre, Elinor et Marianne s'améliorent sur le plan moral. Les faiblesses qu'elles s'amènent à travailler l'une l'autre sont d'ailleurs l'objet d'un conflit qui donne son titre au roman. Elinor veut que Marianne s'amende et devienne plus soucieuse des convenances et Marianne désire que sa sœur se branche davantage sur son cœur.

Marianne, à la suite de sa maladie, réfléchit à sa conduite et aux actes qu'elle a posés par le passé. La convalescente prend conscience des erreurs qu'elle a commises parce qu'elle laissait la passion la dominer. Elle estime que sa conduite aurait gagné à se calquer davantage sur celle de sa sœur : « Je la compare à ce qu'elle aurait dû être. Je la compare à la vôtre⁵⁸. » La répétition du verbe « se comparer » insiste sur l'imitation que permet la relation étroite des deux sœurs.

Mais la fièvre infectieuse au cœur du roman ne sert pas qu'à faire comprendre à Marianne qu'on ne peut pas toujours suivre son cœur, et qu'il vaut parfois mieux écouter la raison et se conduire avec sagesse. Elle sert aussi à amender la conduite d'Elinor, cette sœur si réfléchie, si en contrôle de ses moyens. Lorsque Marianne est souffrante, Elinor, pour la première fois, se retrouve en territoire inconnu. Lorsque sa sœur est au plus mal, Elinor est aux prises avec des craintes que le médecin n'arrive pas à apaiser.

⁵⁷ Cyrille BEGORRE-BRET, *L'amitié de Platon à Debray*, Paris, Éditions Eyerolles, 2012, p.46.

⁵⁸ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p. 419.

C'est grâce à Marianne qu'Elinor laisse davantage libre cours à ses émotions dans la dernière partie du roman. C'est grâce à Elinor que Marianne maîtrise sa fougue. En tempérant ses idéaux romantiques, en prenant exemple sur son aînée, Marianne consent à épouser Brandon.

Le philosophe britannique Alasdair McIntyre croit que « les héroïnes de Jane Austen cherchent le bien en cherchant leur bien dans le mariage⁵⁹ ». Elinor et Marianne, en prenant modèle l'une sur l'autre, s'entraident, se perfectionnent et, par le fait même, se rapprochent d'un mariage qui, en plus de leur assurer une sécurité économique, leur permet d'habiter à un jet de pierres l'une de l'autre. Les adolescentes du roman de Jane Austen ont besoin l'une de l'autre pour affiner leur personnalité et corriger des défauts qui pourraient les empêcher d'être heureuses. Elles invoquent ainsi Aristote : « L'amitié est absolument indispensable à la vie : sans ami, nul ne voudrait vivre⁶⁰. » Il est possible de croire que c'est à travers cette relation d'amitié épanouissante que Marianne et Elinor ont trouvé un modèle heureux qu'elles ont cherché à reproduire à l'intérieur de leur mariage : Marianne avec Brandon, avec qui elle partagera un amour amical, Elinor avec Edward, avec qui elle s'unira dans un mariage d'amour.

1.3 TRAJECTOIRE AMOUREUSE D'ELINOR

1.3.1 UN MARIAGE D'AMOUR

Le sort d'Elinor ne se scelle qu'à la toute fin du roman, alors qu'elle apprend qu'elle pourra épouser Edward Ferrars, après une intrigue avec Lucy Steele. On assiste alors à l'une des seules effusions de la part d'Elinor : « Elinor n'y tint plus. Elle quitta la pièce presque en courant et, sitôt la porte fermée, fondit en larmes, des larmes de joie, dont elle pensa d'abord qu'elles ne finiraient

⁵⁹ Alasdair MACINTYRE, *Après la vertu : Étude de théorie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p.232.

⁶⁰ ARISTOTE, *op.cit.*, p.407.

jamais⁶¹. » L'union entre Elinor et Edward sera le seul mariage d'amour du roman. Edward est radicalement différent de Willoughby. Là où ce dernier est charismatique et séduit avec ses manières franches, Edward est timide et ne charme pas au premier abord. On lui trouve du charme et de la beauté à mesure qu'on apprend à le connaître.

C'est au fil d'entretiens qu'Elinor se rapproche d'Edward. Elle en vient à remarquer que son jugement est bien formé, que ses goûts sont délicats et qu'il affectionne, comme elle, la lecture. Avant le déménagement des filles Dashwood et de leur mère dans le Devon, Elinor a eu l'occasion de se lier d'amitié avec Edward pendant six mois. Ce dernier passait beaucoup de temps à Norland, désormais propriété de sa sœur et de son mari, et on peut croire que les deux jeunes gens sont unis par la similitude de leurs caractères. Si la réserve d'Edward, son bon jugement et sa modestie n'ont rien pour séduire Marianne, ces qualités ont tout pour plaire à la sage Elinor. Ils aspirent tous les deux à une existence paisible et confortable : « Tous ses souhaits n'allaient pas au-delà du confort domestique et de la tranquillité du simple particulier⁶². » Elinor situe le revenu dont elle aimerait disposer à 1000 livres, soit la moitié du revenu dont disposait habituellement la *gentry*. Lorsque leur mariage devient possible grâce à l'union nouvelle de Lucy Steele avec Robert Ferrars, Elinor et Edward demeurent terre-à-terre. Le narrateur précise que les deux tourtereaux ne sont pas sans ignorer que leurs revenus – 350 livres par an – constituent une bien maigre pitance. Cette somme est celle que leur rapportera les grandes dîmes de la cure qu'Edward vient de recevoir de Brandon. Pourtant, Edward affirme être réjoui de la tournure prise par les événements. Une fine connaissance de l'autre semble être garante du succès de leur union : « Ils étaient réunis par une affection mutuelle. De la part de ceux qui étaient véritablement leurs amis, ils recueillaient une approbation des plus chaleureuses. Ils avaient l'un de l'autre une connaissance si sûre que leur bonheur paraissait chose acquise⁶³. » Leurs soucis financiers s'apaisent lorsque Mme Ferrars est finalement contrainte de

⁶¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p. 460.

⁶² *Ibid.*, p.56.

⁶³ *Ibid.*, p.446.

donner son approbation au mariage de son fils : Elinor et Edward disposent alors d'un revenu pouvant subvenir à leur train de vie.

Si le couple d'Elinor et d'Edward est moins flamboyant que celui formé par Marianne et Willoughby, c'est probablement imputable aux caractères notablement différents de ceux qui les composent. Il n'en demeure pas moins que le mariage d'Elinor et d'Edward sera le seul mariage d'amour du roman. Madame Jennings ira même jusqu'à estimer qu'il s'agit d'« un des couples les plus heureux qu'il y eût au monde⁶⁴. » Le dernier chapitre montre qu'Edward et Elinor semblent destinés à couler de jours heureux au presbytère :

[S]'il fallait juger d'Edward par son empressement à s'acquitter de ses fonctions jusque dans les moindres aspects, par son attachement toujours plus grand à son épouse et à son foyer et d'après la bonne humeur constante, on pouvait le supposer non moins satisfait de son sort et n'ayant pas davantage envie d'en faire l'échange⁶⁵.

La maison occupée par Edward et Elinor est voisine de celle du colonel Brandon et tout près de la chaumière occupée par Mme Dashwood, ce qui permettra à Marianne et à Elinor de continuer à être en contact étroit après leurs mariages respectifs, faisant du *Cœur et de la Raison* le roman austenien dans lequel la famille est la plus unie.

Tout compte fait, le conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical n'est pas résolu à la fin du *Cœur et de la Raison*. De prime abord, on pourrait croire que la trajectoire amoureuse de Marianne fait pencher la balance en faveur de l'amour amical, mais la fin du roman montre bien que la tension entre l'amour amical et l'amour passionnel est toujours bien vive. En effet, le personnage de Marianne, qui a accepté un mariage basé sur l'amitié avec Brandon, se retrouve face à face avec sa sœur Elinor qui, pour sa part, s'est mariée véritablement par amour.

⁶⁴ *Ibid.*, p.453.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 457.

CHAPITRE 2

ORGUEIL ET PREJUGES

Comme dans *Le Cœur et la Raison*, deux visions s'affrontent également dans *Orgueil et préjugés*. La tension entre l'amour passionnel et l'amour amical reste bien vive, puisque ni l'un ni l'autre de ces modèles amoureux ne triomphe lorsque le roman s'achève. Amour passionnel, mariage d'amour : Jane épouse Bingley. Les deux jeunes gens se sont plu dès leur première rencontre. Leur union n'a été retardée que par un quiproquo causé par la personnalité discrète de Jane. Amour amical : Elizabeth Bennet se lie à Darcy. Quel que soit le portrait idyllique qu'en peignent les adaptations cinématographiques, une lecture attentive d'*Orgueil et préjugés* montre la romance d'Elizabeth et de Darcy sous un autre jour. Nous sommes peut-être à des lieues du mariage de raison conclu par Marianne lorsqu'elle *consent* à épouser Brandon, mais devant l'analyse de la trajectoire amoureuse d'Elizabeth Bennet, force est d'admettre que son union avec Darcy relève d'un amour amical se développant lentement au fil du temps.

2.1 TRAJECTOIRE AMOUREUSE D'ELIZABETH

2.1.1 ELIZABETH REFUSE M. COLLINS

Lorsque Mme Bennet apprend que sa fille a refusé d'accorder sa main à M. Collins, elle entre dans une colère noire et dit d'Elizabeth qu'elle est « une enfant des plus têtues et des plus sottes [et qu'] [e]lle ne sait pas où est son intérêt⁶⁶ ». Même si le lecteur est rarement amené à accorder du crédit aux paroles de Mme Bennet, tant celle-ci est souvent tournée en ridicule, la mère de famille touche là un point sensible. Si on ne considère que l'aspect matériel des choses, M. Collins aurait, en effet, été un parti intéressant pour Elizabeth. Si elles ne se marient pas, l'avenir financier des filles

⁶⁶ Jane AUSTEN, *Orgueil et préjugés*, Paris, Gallimard, 2007 [1813], p.150.

Bennet s'annonce sombre : elles ne se retrouveront qu'avec une quarantaine de livres chacune à la mort de leur père.

M. Collins est recteur à Hunsford. Le presbytère qu'il habite est confortable et il est situé sur les terres de Rosings Park, demeure de Lady Catherine de Bourgh. Servile, M. Collins tire beaucoup de fierté des relations de bon voisinage qu'il entretient avec sa patronne. Un tel mariage aurait certainement placé Elizabeth à l'abri des soucis financiers. Plus encore, c'est M. Collins qui héritera de Longbourn à la mort de M. Bennet, puisque le domaine est substitué.

C'est d'ailleurs dans l'espoir d'atténuer l'injustice que cette loi fait subir aux filles Bennet que M. Collins se rend à Meryton afin d'épouser l'une de ses cousines. Il s'intéresse d'abord à Jane, mais se tourne vers Elizabeth lorsque Mme Bennet lui indique que l'aînée de ses filles sera bientôt fiancée. Tout comme son père, Elizabeth perce immédiatement à jour le caractère de M. Collins. Lorsque celui-ci est reçu pour la première fois chez les Bennet, quelques jours suffisent à confirmer l'intuition qu'ont eu Elizabeth et son père: leur cousin est ridicule. Sa politesse excessive, sa flatterie à l'endroit de sa protectrice, Lady Catherine de Bourgh, ainsi que son assurance prétentieuse amusent Elizabeth tout autant qu'elles l'excèdent. Lorsqu'il lui demande sa main, elle refuse de l'épouser, invoquant une absence de sentiments mais aussi de compatibilité entre eux. Elle considère cette union dépareillée et peu prometteuse : « Vous ne pourriez pas me rendre heureuse, et je suis convaincue d'être la femme au monde la moins apte à contribuer à votre félicité⁶⁷. » Pourtant, Elizabeth n'ignore pas qu'une union avec M. Collins la placerait dans une situation avantageuse.

Son refus explicite ses vues sur le mariage : elle en attend davantage qu'un simple secours matériel. Sa mère la met en garde contre le sort qu'elle pourrait connaître si elle persiste dans cette voie : « [S]i vous vous mettez en tête de refuser comme cela toutes les offres de mariage, jamais vous n'aurez de mari — et je ne sais assurément pas qui subviendra à vos besoins quand votre père

⁶⁷ *Ibid*, p.148.

ne sera plus là⁶⁸. » Le mariage était alors la seule option pour les jeunes filles de la *gentry*, surtout lorsque celles-ci étaient désavantagées par la substitution du patrimoine familial comme c'est le cas dans *Orgueil et préjugés*.

À vingt-sept ans, soit dix ans de plus qu'Elizabeth, Charlotte Lucas semble incarner la jeune femme qui doit se marier pour subvenir à ses besoins. L'âge avancé de Charlotte et son physique moins avantageux que celui de ses semblables laisse croire à ses frères qu'elle risque de demeurer vieille fille. MacIntyre souligne les craintes de Charlotte en évoquant la vie qui l'attend si elle ne se marie pas : « en anglais, une célibataire est appelée *spinster*, littéralement "fileuse"⁶⁹ ». Au XVIII^e siècle, la *spinster* était d'une aide précieuse pour sa famille. Elle aidait aux travaux manuels, à la tenue de la maison et au soin des enfants. Toutefois, si Charlotte endosse le rôle de *spinster*, elle demeure à la charge de ses frères durant toute sa vie. MacIntyre souligne le caractère péjoratif que revêt le terme *spinster* à l'époque et précise que « la femme non mariée redoute l'expulsion vers les corvées qui sont son lot⁷⁰ ». Rédigé entre 1796 et 1797, révisé en 1811 puis publié en 1813, *Orgueil et préjugés* montre un personnage qui craint de rester sur le carreau. Les impératifs économiques et sociaux qui poussent une femme à voir le mariage comme une voie de sortie privilégiée, Charlotte Lucas ne les connaît que trop bien. Pragmatique, elle voit l'arrivée de M. Collins dans le voisinage comme une possibilité inespérée. Consciente qu'il s'agit peut-être de sa dernière chance, elle saisit l'occasion de se l'attacher dès que ce dernier est rejeté par Elizabeth :

[E]lle s'était toujours fixé pour but le mariage. C'était la seule ressource honorable laissée aux jeunes femmes de bonne éducation et de maigre fortune et, malgré l'incertitude du bonheur qu'il offrait, nul moyen plus attrayant n'existait pour elles de se préserver du besoin. Cette garantie, elle la possédait maintenant⁷¹[.]

⁶⁸ *Ibid*, p.153.

⁶⁹ Alasdair MACINTYRE, *op.cit.*, p.231.

⁷⁰ *Loc.cit.*

⁷¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.163.

Le narrateur rapporte d'ailleurs les fiançailles des deux jeunes gens en en soulignant l'aspect transactionnel : « En aussi peu de temps que l'autorisaient les longues tirades de M. Collins, tout fut arrangé entre eux à la satisfaction de l'un et de l'autre⁷². » La famille Lucas accueille la nouvelle avec apaisement, principalement les frères qui sont libérés de l'obligation financière qui leur aurait incombé si Charlotte était restée célibataire.

Un mariage purement raisonnable, sans amour, n'alarme pas cette dernière. Il s'agit pour elle d'un projet mûrement réfléchi. Au sujet de son fiancé, elle se range derrière l'opinion de la majorité: « M. Collins assurément n'avait ni jugement ni charme; sa compagnie déplaisait, et son attachement devait être imaginaire. Il n'en restait pas moins son mari⁷³. » Cette dernière phrase suffit à dresser le portrait du caractère rationnel de Charlotte, pour qui un mariage peut très bien n'être qu'un arrangement commode entre les deux partenaires.

2.1.2 ELIZABETH VERSUS CHARLOTTE

Une fois son destin scellé, Charlotte redoute le moment où elle devra annoncer ses fiançailles à Elizabeth, dont elle craint la désapprobation. En apprenant la nouvelle, cette dernière n'arrive pas à y croire. Elle sait bien que leurs vues sur le mariage sont différentes, mais « elle n'aurait jamais cru possible que [Charlotte] aurait sacrifié tout respect d'elle-même à des intérêts matériels⁷⁴ ». Toutefois, lorsqu'elle visite son amie dans son nouveau chez-elle à Hunsford, elle doit avouer que celle-ci ne semble pas particulièrement malheureuse. Charlotte semble avoir bien cerné ce que M. Collins était en mesure de lui apporter. En racontant ses fiançailles à Elizabeth, elle avoue que tout ce qu'elle exige d'un mariage, c'est « une maison confortable et [que] compte tenu des mérites de M. Collins, de ses relations, de sa position, [elle est] convaincue d'avoir autant de chances d'être

⁷² Loc.cit.

⁷³ Loc.cit.

⁷⁴ Loc.cit.

heureuse que peuvent en faire valoir la plupart des gens commençant une vie conjugale⁷⁵ ». La conception du mariage de Charlotte s'inscrit donc dans une optique plus terre-à-terre que la vision qu'en a Elizabeth. La sécurité matérielle que Charlotte convoitait, elle l'obtient. Lors de son séjour, Elizabeth s'aperçoit rapidement que son amie, bien au courant des défauts de caractère de M. Collins, en a pris son parti et s'y est adaptée. Devant des remarques dont Elizabeth aurait eu honte si elles avaient été prononcées par son propre mari, « Charlotte sagement n'entendait rien⁷⁶ ». L'adverbe suggère que la jeune femme a mis au point des stratégies qui lui permettent de vivre le plus paisiblement possible aux côtés de M. Collins. En plus de l'écoute sélective, Charlotte mène son quotidien et sa maison de manière à être seule aussi souvent qu'elle le peut. Ainsi, elle confie à Elizabeth l'une de ses ruses pour échapper à la compagnie de M. Collins. Elle encourage ce dernier à jardiner « le plus souvent possible⁷⁷ », puisqu'il s'agit de « l'un de ses passe-temps les plus respectables⁷⁸ ». De la même manière, Charlotte habite son logis de manière peu conventionnelle : elle passe la majorité de son temps dans une pièce à l'arrière de la maison, un endroit moins confortable que les autres espaces de la demeure, mais qui lui permet de se ménager un peu de temps isolée, M. Collins préférant son cabinet de travail au lieu judicieusement sélectionné par Charlotte⁷⁹.

Lorsque l'heure est venue pour Elizabeth de rentrer chez elle après son séjour à Hunsford, elle est peinée de laisser son amie en « pareille compagnie⁸⁰ », même si elle considère que Charlotte a « choisi son sort en connaissance de cause⁸¹ ». Ici, le discours indirect libre éclaire les réflexions

⁷⁵ *Loc.cit.*

⁷⁶ *Ibid.*, p.197.

⁷⁷ *Ibid.*, p.198.

⁷⁸ *Loc.cit.*

⁷⁹ *Ibid.*, p.209.

⁸⁰ *Ibid.*, p.258.

⁸¹ *Loc.cit.*

d'Elizabeth et laisse entrevoir le genre de compagnon qu'elle recherche pour elle-même, un homme qui sera, on le devine, aux antipodes de son cousin.

2.1.3 ELIZABETH ET WICKHAM

Si on prend le mot « amour » dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, alors le véritable amour d'Elizabeth est Wickham et non Darcy, avec qui elle est unie davantage par un amour amical. Les sentiments qu'éprouve Elizabeth envers Wickham relèvent plutôt de l'amour passionnel, cet amour auquel s'intéresse le personnage d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon. C'est une attirance qui s'installe rapidement, une recherche de complétude motivée par un manque, et Elaine Bander ne manquera pas de souligner la tension sexuelle entre les deux jeunes gens. En effet, lorsqu'Elizabeth rencontre Wickham pour la première fois, son attirance envers lui est immédiate. La jeune fille et ses sœurs font sa connaissance lors d'une promenade à Meryton. Les officiers qui y sont stationnés ne manquent jamais d'attirer l'attention de Kitty et de Lydia, mais ils laissent généralement les aînées de la famille indifférentes. Les choses changent lorsqu'elles rencontrent Wickham. L'élégance et la stature du soldat nouvellement arrivé font tourner les têtes. Il a du charme, de l'éclat et se démarque rapidement des autres officiers du régiment. L'apparence physique de Wickham « répondait à la plupart des canons de la beauté, son visage plaisait, sa silhouette était pleine de charme et son abord des plus gracieux⁸² ». Partout où il passe, Wickham séduit et, pour les jeunes filles du village, les autres militaires sont rapidement éclipsés par le nouveau venu.

Elizabeth admire elle aussi Wickham. Le lendemain de leur première rencontre avec lui, les filles Bennet se rendent à une soirée chez leur tante Phillips, où certains officiers sont également conviés. Lorsqu'il fait son entrée, « Elizabeth [a] le sentiment de ne jamais l'avoir observé jusque-là et de n'avoir jamais pensé à lui depuis leur rencontre avec une admiration qui [soit] un tant soit peu

⁸² *Ibid*, p.109.

déraisonnable⁸³. » Elizabeth aurait-elle donc rêvassé au nouveau venu durant les quelques heures qui ont séparé leur rencontre initiale et cet événement chez leur tante Phillips? Dès cette première soirée, on sent qu'Elizabeth est envoûtée par la beauté physique de Wickham. Elle est envoûtée par sa beauté physique, mais aussi par son charisme et par ses manières charmeuses. Bref, dès qu'elle fait la rencontre du jeune officier, Elizabeth est grisée. Ces sentiments qui la submergent rapidement pourraient se rattacher à la description qu'André Comte-Sponville fait de l'amour platonicien :

Eros, ce n'est pas le sexe, c'est l'amour, ou plutôt un certain type d'amour, très particulier. Lequel? L'amour-passion : l'amour que l'on ressent lorsqu'on est amoureux, mais au sens le plus fort et le plus vrai du terme, quand on tombe « raide-dingue amoureux », comme on dit aujourd'hui⁸⁴.

Il ne suffira que d'une soirée passée en compagnie de Wickham pour que la jeune fille manifeste les symptômes habituels de l'amour. Au terme de cette petite réunion chez sa tante Phillips, l'héroïne est déjà bien éprise : « Elizabeth ne pens[ait] qu'à lui. Rien ne comptait plus que M.Wickham, elle ne se souvint que de ses paroles pendant tout le trajet du retour⁸⁵. »

La critique Elaine Bander⁸⁶ parle d'une relation charnelle. Ses travaux de 2012 avancent qu'Elizabeth est attirée sexuellement par Wickham dès qu'elle le rencontre dans la rue et soutiennent que la dimension physique occupe une place centrale dans la relation qu'elle développe avec le jeune homme. Bander croit que ce n'est qu'avec l'introduction du personnage de Wickham, et pas avant, que le narrateur nous montre enfin que l'héroïne est prête à tomber amoureuse⁸⁷. D'ailleurs, lorsqu'on annonce qu'un bal sera tenu à Netherfield, la jeune fille exulte à l'idée de le revoir et de danser toute

⁸³ *Ibid*, p.112.

⁸⁴ André COMTE-SPONVILLE, *op.cit.*, p.40.

⁸⁵ Jane AUSTEN. *op.cit.*, p.123.

⁸⁶ Elaine BANDER, «Neither Sex, Money, nor Power: Why Elizabeth Finally Says "Yes!"», *Persuasions*, n°34 (2012), p.26, <https://jasna.org/assets/Persuasions/No-34/6b111ac9dd/bander.pdf> (Page consultée le 19 octobre 2021).

⁸⁷ *Ibid.*, p.32: «For the first time in the novel, Austen portrays Elizabeth as a woman who is ready to fall in love.»

la soirée avec lui. Elle s'habille et se coiffe avec une attention redoublée et, le soir venu, elle se déclare fin prête à faire la conquête de Wickham.

En temps normal, Elizabeth aime débusquer le ridicule dans les situations quotidiennes. N'aurait-elle pas été amusée de la conversation de Wickham, qui ne l'entretient alors que des conditions météorologiques ? Cette fois, Elizabeth se montre plutôt clémente envers son interlocuteur, estimant plutôt que « le sujet le plus banal, le plus plat, le plus rebattu, p[eut] être rendu intéressant par le talent de celui qui le trait[e].⁸⁸ » Pour Bainer, Elizabeth est aussi ensorcelée par Wickham que Darcy l'est par elle⁸⁹. Cet envoûtement n'est pas sans rappeler encore le mythe de Platon, selon lequel les deux moitiés perdues sont inséparables dès le moment où elles se retrouvent, en proie à une admiration et une affection extrêmes devant l'être aimé. De la même manière, il est impossible pour Elizabeth, qui croit avoir trouvé sa moitié en Wickham, de relever le moindre défaut chez son interlocuteur. La conversation de ce dernier, qui est, en réalité, banale, est plutôt pleine d'éclat aux yeux de l'héroïne.

2.1.3.1 La modification du caractère d'Elizabeth

L'adjectif « extraordinaire » fait bien état de l'attitude d'Elizabeth lorsqu'elle se retrouve devant Wickham, un comportement qui contraste avec la personnalité qu'on lui connaît depuis le début du roman. L'apparition très soudaine de ce sentiment cadre également avec le coup de foudre proposé par le mythe de l'Androgyne. Dans *Le Cœur et la Raison*, Marianne et Willoughby sont à l'image des amants inséparables du mythe. Contrairement à ces derniers, l'héroïne d'*Orgueil et préjugés* et son prétendant ne frisent jamais l'inconvenance, même lorsque Wickham devient un habitué de Longbourn. Dans *Le Cœur et la Raison*, Marianne et Willoughby partagent tant de points communs qu'ils semblent taillés du même bois. Cette similitude dans les caractères est également

⁸⁸ Jane AUSTEN. *op.cit.*, p.113.

⁸⁹ Elaine BANDER, *op.cit.*, p.32 : « Elizabeth is as bewitched by Wickham as Darcy is by her. »

présente dans *Orgueil et préjugés*, bien qu'à plus petite échelle. La liberté avec laquelle Wickham s'exprime n'est pas sans rappeler l'éloquence d'Elizabeth, qui se distingue par sa répartie et par ses traits d'esprit. Le talent d'orateur de Wickham fait forte impression sur Elizabeth, qui est « tout émue⁹⁰ » de l'entendre détailler le conflit qui a mené aux relations tendues qu'il entretient avec Darcy. Elaine Bander croit que la verve de Wickham, amplifiée par son charisme, amène Elizabeth à croire d'emblée la version des faits qu'il présente de ses relations avec la famille Darcy. Pour elle, il n'est pas surprenant qu'Elizabeth accepte le récit du jeune homme aussi facilement. Le charme et la sensualité que dégage Wickham troublent le jugement d'Elizabeth : elle peine à réfléchir clairement aux questions l'entourant et a de la difficulté à remettre sa parole en doute⁹¹. L'attraction qu'elle ressent est typique de l'aveuglement qui frappe les moitiés du mythe platonicien. C'est l'amour des débuts d'une histoire, celui qui gomme les imperfections de l'autre. Dans le cas présent, la différence avec le lien qu'elle établira avec Darcy plus tard est bien sentie. Sa relation avec ce dernier ne pourrait commencer plus mal : elle remarque aisément ses défauts et peine à trouver des qualités à cet homme qui, elle le croit, ne gagnera jamais son estime. Avec Wickham, on assiste à l'inverse : elle l'encense tout d'abord, le tient pour parfait, et ce n'est que plus tard que son opinion à son sujet bascule.

Ensorcelée par le charme de Wickham, Elizabeth voit son caractère se modifier ; et c'est là l'une des preuves qu'elle a bel et bien été amoureuse de lui. Dans *Jane Austen : A Life*, Claire Tomalin note que l'autrice « a doté son héroïne de quatre qualités admirables : elle est énergique, vive d'esprit, confiante et réfléchit par elle-même⁹² ». Elizabeth est également douée pour se faire un avis sur les gens, ce qui pousse Tomalin à croire que Lizzie est le centre moral du roman et que « ses avis sur les autres personnages sont justes dans presque tous les cas ». Elizabeth ne se

⁹⁰ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.115.

⁹¹ Elaine BANDER, *op.cit.*, p.32.

⁹² Claire TOMALIN, *op.cit.*, p.162 : « Austen endowed her heroine with four admirable qualities, energy, wit, self-confidence and the ability to think for herself ».

trompe que dans deux cas, soit au sujet de Darcy et au sujet de Wickham, ce qui donne lieu à la plus grande péripétie du récit.

L'éloquence de Wickham se double d'une facilité à arranger les faits afin que ceux-ci le mettent en valeur, quitte à dénaturer l'histoire. Wickham se présente comme ayant été lésé par Darcy fils, mais refuse de dénoncer ce dernier, pour ne pas salir la mémoire de M. Darcy père. Bien qu'elle n'ait entendu qu'une seule version des faits, celle de Wickham, Elizabeth trouve de la noblesse dans la manière dont il laisse le conflit en suspens, en honneur du défunt, elle l'en félicite et ne le trouve que plus attirant pour avoir choisi de maintenir la paix. Il n'est pas dans la nature d'Elizabeth de se laisser ainsi bernier et de croire sur parole un homme qu'elle vient tout juste de rencontrer: sa clairvoyance habituelle semble obscurcie par son attirance pour Wickham. Elizabeth se vante elle-même d'aimer l'étude des caractères, mais, devant ce récit, « le visage [de Wickham] garantit à lui seul l'amabilité⁹³ » du nouvel officier. Bref, Elizabeth est tellement sous l'emprise de l'amour passionnel que son caractère se transforme au point où son jugement est affecté.

2.1.3.2 Wickham satisfait la curiosité d'Elizabeth

De plus, pour séduire Elizabeth, Wickham bénéficie d'un avantage redoutable : il satisfait la curiosité de l'héroïne avec son récit. Dès qu'elle voit les deux messieurs ensemble, Lizzie flaire une irrégularité dans la relation entre les deux anciens amis:

Son regard [celui de Darcy] se figea à la vue de l'étranger [Wickham]. Le hasard fit que la jeune fille put juger de la physionomie de l'un et de l'autre quand ils s'aperçurent. Elle fut stupéfaite de l'effet produit. Ils changèrent tous les deux de couleur, l'un devint blême, l'autre pourpre. [...] Que cela pouvait-il signifier? Il était impossible de le deviner, impossible aussi de ne pas brûler d'envie de le savoir⁹⁴.

⁹³ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.118.

⁹⁴ *Ibid*, p.109.

Le parallélisme de la dernière phrase souligne la curiosité impérieuse d'Elizabeth. Lors de la soirée chez sa tante Philips, la jeune fille est ravie d'être assise à côté de Wickham, et seule la politesse la retient de lui poser la question qui lui brûle les lèvres, soit l'historique de ses relations avec Darcy. Wickham évoquera lui-même le sujet. Tout au long de cette discussion, l'« intérêt d'Elizabeth allait croissant⁹⁵ ». Helena Kelly est d'avis que le béguin qu'Elizabeth a pour Wickham est grandement différent de l'admiration que Lydia et sa mère ont envers les hommes de la milice. Quelle que soit la vérité sur leur passé commun, Wickham prend plaisir à réduire la réputation de Darcy en miettes et il se réjouit de nourrir la curiosité d'Elizabeth à propos de ce dernier. C'est en grande partie pour cette raison que la jeune fille est, au départ, si éprise de l'officier. Contrairement à sa mère et à ses sœurs, Elizabeth n'est pas influencée par l'uniforme rouge dans son attirance envers lui⁹⁶. L'exposé qu'il fait à propos de son passé et de ses accointances avec Darcy lui permet également de gagner sa sympathie puisque le portrait qu'il brosse de lui-même le place dans une position de victime. Son récit fait ressortir des qualités qu'Elizabeth jugent nobles, tout en renforçant l'antipathie que la jeune femme nourrit à l'égard de Darcy.

Elizabeth n'est pas la seule à être aveuglée par le charismatique Wickham. Ce dernier est doté de telles aptitudes sociales qu'il devient rapidement une des coqueluches de Meryton. Même Darcy admet qu'il s'agit là de l'une des forces de Wickham, mais que les amitiés qu'il noue sont superficielles et ne perdurent jamais dans le temps. Darcy ne se laisse pas bernier par le magnétisme de Wickham. Il connaît sa vraie nature et c'est justement pour éviter de se retrouver face à face avec son ancien compagnon de jeu que Wickham s'absente du bal de Netherfield. Elizabeth attendait avec fébrilité cette occasion de revoir le nouveau venu. Caroline Bingley profite de son absence pour mettre l'héroïne en garde contre le jeune homme, un avertissement auquel Elizabeth riposte. La même opposition se dessine lorsque Jane rapporte à sa sœur les conclusions de l'enquête qu'elle a menée à propos de Wickham auprès de son favori. Selon Bingley, Wickham ne serait pas un jeune

⁹⁵ *Ibid*, p.115.

⁹⁶ Helena KELLY, *op.cit*, p.122.

homme respectable. Elizabeth préfère ignorer l'avis du prétendant de sa soeur, invalidant son opinion puisque ce dernier ne connaît pas personnellement Wickham. Elizabeth estime donc que l'avis du jeune homme n'est rien de plus que « de simples assurances⁹⁷ » et que « sa version des faits en conséquence est celle que M. Darcy lui a donnée⁹⁸ ». Ce bal s'annonce bien mal pour Elizabeth. Bander examine cette soirée en s'appuyant sur les travaux de Deborah Kaplan⁹⁹ pour montrer que l'antipathie que ressent Elizabeth envers Darcy est décuplée puisqu'elle le voit à partir de ce moment comme un obstacle entre elle et Wickham. L'absence de celui qu'elle attendait au bal de Netherfield, elle en rejette le blâme sur Darcy. C'est la faute de ce dernier si elle ne peut ni danser avec Wickham, ni l'épouser. Lorsqu'Elizabeth est contrainte de prendre Darcy comme cavalier, elle n'a que l'absence de Wickham en tête et n'écoute son partenaire que d'une oreille. Darcy, puisqu'il se dresse entre elle et Wickham, n'en devient que plus insupportable pour Elizabeth.

Le lendemain du bal, Wickham explique à Elizabeth les raisons qui l'ont poussé à s'absenter de cette soirée. Cet après-midi-là, Wickham et Elizabeth se rapprochent plus que jamais :

Ils eurent tout le loisir de traiter pleinement le sujet, ainsi que d'échanger de gracieux compliments car Wickham [...] les raccompagna à Longbourn et, durant la promenade, lui accorda une attention toute particulière. Qu'il les suivît jusqu'à leur demeure offrait un double avantage : Elizabeth fut sensible à l'hommage qui lui était rendu, et cela fut l'occasion de le présenter à son père et à sa mère¹⁰⁰.

Wickham est ainsi introduit dans le cercle d'intimes de la famille Bennet et les visites fréquentes qu'il leur fait laissent planer l'espérance d'une éventuelle union entre eux. Peu de temps est nécessaire à Mme Gardiner, lorsqu'elle visite sa belle-sœur et ses nièces à Longbourn, pour s'apercevoir de leur idylle. Un dénouement autre que celui qu'on lui prévoit attend toutefois Elizabeth.

⁹⁷ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.135.

⁹⁸ *Ibid*, p.134.

⁹⁹ Deborah KAPLAN, *Jane Austen among Women*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992, 258 pages, <https://muse.jhu.edu/book/68486> (Page consultée le 10 août 2021).

¹⁰⁰ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.156.

Mme Gardiner, qui craignait qu'Elizabeth ne s'engage imprudemment auprès de Wickham, apprend bientôt que ce danger est désormais écarté.

2.1.3.3 Une joueuse de trop

Lorsqu'Elizabeth part à Hunsford avec les Lucas pour rendre visite à Charlotte, Wickham vient de se fiancer à Mlle King, une jeune fille qui vient d'hériter d'une importante somme d'argent. Sachant Wickham sans le sou, Elizabeth comprend les raisons pécuniaires qui motivent ce mariage et cède sa place auprès de Wickham sans en paraître trop atterrée. Elle chérit tout de même le souvenir du jeune homme, qu'elle considère exemplaire et qui, selon elle, demeurera toujours à ses yeux un exemple de charme.

Dans *Le Banquet* de Platon, Aristophane insiste sur la notion d'exclusivité. Pour lui, on ne peut aimer avec passion qu'une seule personne à la fois. Mustapha Fahmi nuance cette idée dans *La promesse de Juliette*. Il y parle notamment du droit à l'erreur et au recommencement : tomber amoureux au sens platonicien « ne veut pas dire que chaque personne aimée est une moitié retrouvée : il nous arrive de nous tromper, mais cela n'est pas grave, car nous pouvons reprendre notre recherche jusqu'à ce que nous tombions sur notre vraie moitié, celle avec qui nous pouvons former un seul être¹⁰¹. » Elizabeth a donc pu se tromper, bernée par l'image que Wickham projetait. Une fois les illusions envolées, la jeune fille peut poursuivre sa route et espérer trouver un partenaire qui lui conviendra davantage.

Rebondissement : Wickham séduit Lydia et la persuade de s'enfuir avec lui. Lorsqu'ils reviennent à Longbourn, ils sont mariés. C'est un véritable coup de massue pour Elizabeth. Si elle

¹⁰¹ Mustapha FAHMI, *op.cit*, p.52.

avait accueilli avec une certaine sérénité l'idylle de Wickham avec Mlle King, puisqu'elle en comprenait l'intérêt financier sous-jacent, il en est tout autrement ici.

Lizzie était certaine que ce n'était pas de gaieté de cœur que Wickham s'était tourné vers Mlle King. L'héroïne semblait se voir comme seconde en lice. Si ce n'avait pas été à Mlle King de faire la paire avec Wickham, ça aurait dû être elle : « sa vanité se satisfaisait de croire qu'elle aurait été l'objet de son choix si l'argent l'avait permis¹⁰². » L'insertion de Lydia comme troisième terme de l'équation a de quoi surprendre Elizabeth, puisqu'un mariage avec Lydia n'offre pas à Wickham plus d'avantages financiers que s'il l'avait épousée, elle.

Ajoutons à cela que l'idylle entre Lydia et Wickham s'est jouée plutôt secrètement, tant et si bien que l'héroïne ne peut se rappeler d'un moment de complicité, d'affection entre sa sœur et l'officier. Pour Lizzie, cette dernière devient une joueuse de trop dans toute cette histoire. Elizabeth a beau avoir écrit à sa tante Gardiner qu'elle est « persuadée [...] de ne jamais avoir été très amoureuse, car, si [elle] avai[t] véritablement connu cette passion si pure et si exaltante, à présent [elle] exécrerai[t] jusqu'à son nom [celui de Wickham] et lui souhaiterai[t] toutes sortes de maux¹⁰³. », il est difficile de ne pas voir que l'antipathie qu'elle se défend de ressentir à l'endroit de Wickham s'est plutôt dirigée vers Lydia.

Claire Tomalin ne croit pas ce que l'héroïne affirme dans la lettre qu'elle fait parvenir à sa tante. Elizabeth est bel et bien éprise de Wickham et la confirmation de ce sentiment tient justement dans la manière dont la jeune fille réagit au mariage de sa sœur. La jalousie serait derrière l'irritabilité qu'Elizabeth ressent envers elle. Si l'on en croit les dires de Tomalin, la conquête de Wickham est spécialement intéressante. Lydia est souvent présentée comme une mauvaise fille. Elle est gâtée par sa mère, qui se reconnaît beaucoup dans cette enfant. On la dépeint comme égoïste et stupide,

¹⁰² Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.191.

¹⁰³ *Loc.cit.*

mais son énergie flamboyante, qui frise parfois le scandale, lui permet d'obtenir ce qu'Elizabeth désirait également, soit Wickham. Elizabeth ne semble pas avoir pardonné à Lydia son succès. Ici, il n'est pas simplement question de la supériorité morale d'une des sœurs Bennet sur l'autre, on décèle également un sentiment d'envie qui rend Elizabeth maussade et impatiente avec sa sœur, dont la vivacité insouciante et l'indifférence aux règles de la société lui auront permis de s'emparer de celui qu'Elizabeth convoitait.

Il est vrai que la lecture des chapitres V et IX du troisième volume permettent de déceler l'irritation que ressent Elizabeth envers le succès de Lydia auprès de Wickham. Elizabeth commente les lettres qui apportent des nouvelles de sa jeune sœur après sa fugue avec Wickham en haussant la voix. Les dialogues qui rapportent ses échanges avec Jane lors de cette période sont rythmés par des points d'exclamation, ce qui suggère l'énervement d'Elizabeth. Cette ponctuation expressive tranche nettement avec le calme de Jane, dont toutes les remarques se terminent alors par des points. Devant la désinvolture qui se dégage de la lettre que Lydia adresse à son amie Harriet alors qu'elle est sur le point de s'enfuir avec Wickham, Elizabeth va même jusqu'à qualifier sa sœur cadette d'« écervelée¹⁰⁴ ».

Le mariage de Lydia est une bonne nouvelle, puisqu'il a permis de sauver sa réputation et celle de ses sœurs. Le pire étant évité, une grande partie de la famille se réjouit d'une telle issue, même si certains doutent des chances de bonheur du couple. Elizabeth, toutefois, considère la chose comme une sottise et se retire dans sa chambre. L'isolement d'Elizabeth se poursuit lorsque les époux Wickham, nouvellement mariés, reviennent à Longbourn le temps d'une visite. Bien qu'elle n'ait jamais entretenu de relations particulièrement étroites avec Lydia, Elizabeth ne fait montre d'aucun enthousiasme lorsqu'elle la revoit. Quand cette dernière lui propose de lui raconter son mariage, l'héroïne refuse d'en entendre le récit et lui répond que « moins on en parlera, mieux cela

¹⁰⁴ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.335.

vaudra¹⁰⁵ ». Ces indices laissent croire qu'Elizabeth ne peut supporter que sa jeune sœur ait mis le grappin sur Wickham, un homme qui, bien qu'elle reconnaisse que sa conduite ait été déplorable par moments et l'est encore parfois, demeure malgré tout son premier amour.

2.1.4 ELIZABETH ET DARCY

Pour plusieurs, Darcy est le véritable amour d'Elizabeth. Le roman est construit de manière à garder cette dernière dans l'ignorance de ses sentiments pour le jeune homme. Elle ne prend connaissance des souhaits de son cœur qu'aux deux tiers du roman, fournissant un revirement de situation inattendu, un des passages de la haine à l'amour les plus célèbres de la littérature anglaise. Toutefois, malgré tout l'engouement que les nombreuses adaptations cinématographiques ont bâti autour de Darcy, nous proposons que ce n'est pas avec ce dernier qu'Elizabeth connaît l'amour tel que nous l'entendons habituellement. Ne nous y méprenons pas : aux côtés de Darcy, Elizabeth sera très heureuse, mais les matériaux nécessaires à ce bonheur ne trouvent pas leur explication chez Platon, mais chez Aristote. Nous ne prétendons pas qu'Elizabeth n'aime pas Darcy. Nous cherchons à démontrer que Darcy et Elizabeth sont unis par l'amour amical, cet amour sur lequel Aristote s'attarde dans *Éthique à Nicomaque*.

2.1.4.1 D'un amour à l'autre

Au quatrième chapitre du troisième volume, le narrateur met face à face la différence entre l'amour passionnel et l'amour amical, soulignant qu'Elizabeth les expérimente tous les deux dans *Orgueil et préjugés* et passe de l'un à l'autre :

Si la gratitude et l'estime constituent pour l'affection un fondement solide, on ne trouvera dans ce changement intervenu dans le cœur d'Elizabeth ni un manque de vraisemblance ni un regrettable défaut. Mais s'il en va autrement, si la tendresse venue de telles sources n'est ni raisonnable ni naturelle, en comparaison de ce qui est si souvent donné comme le fruit d'une première

¹⁰⁵ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.362.

entrevue, et même avant que deux mots aient été échangés, on ne pourra rien avancer pour la défendre, sinon qu'elle avait expérimenté quelque peu la seconde méthode en s'attachant à Wickham et pouvait peut-être, en raison du piètre résultat, être pardonnée de chercher la vérité du côté de l'autre et moins séduisante façon de s'éprendre¹⁰⁶.

Ces lignes apparaissent au moment où Elizabeth apprend que sa jeune sœur Lydia s'est enfuie avec Wickham. À ce moment, Elizabeth a déjà visité Pemberley avec sa tante et son oncle, elle s'est déjà imaginée maîtresse de Pemberley, un titre qui aurait pu être le sien si elle avait accepté la première demande de Darcy :

Dire que de cette maison, pensa-t-elle, j'aurais pu être la maîtresse! Toutes ces pièces aujourd'hui auraient pu m'être devenues familières! Au lieu de les regarder en étrangère, j'aurais pu avoir la joie de les considérer comme m'appartenant et accueillir en visiteurs mon oncle et ma tante¹⁰⁷.

Dans son introduction à *Orgueil et préjugés*, Vivien Jones explore la signification sociale du mariage d'Elizabeth à Darcy. Pour elle, cette décision n'est pas basée seulement sur la cupidité : il lui apparaît certain qu'Elizabeth et Darcy sont compatibles et que la jeune fille entrevoit un avenir lumineux à ses côtés. Toutefois, Mlle Bennet demeure attirée par le pouvoir de Darcy, un pouvoir qu'elle pourra exercer par extension, en tant que maîtresse de Pemberley :

Le jugement d'Elizabeth est influencé par la perspective d'un pouvoir qu'elle pourrait exercer. L'indignation que l'héroïne a ressentie à l'endroit de Darcy s'évanouit complètement lorsqu'elle réalise qu'un mariage avec lui la placerait dans une position qui lui permettrait d'influencer les chances de bonheur et de succès de ses proches¹⁰⁸.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.321.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.287.

¹⁰⁸ Jane AUSTEN, *Pride and Prejudice*, préfacé par Vivien Jones, Londres, Penguin Classics, 2003, p.55 : « Elizabeth's rational judgement is modified by the prospect of effective power; she is seduced out of her class-based indignation by the thought that through marriage, she might have shared this position of influence over other's happiness. »

Le pouvoir que Darcy est en mesure d'exercer en tant que frère, en tant que propriétaire terrien et en tant que maître¹⁰⁹ attire tout particulièrement la jeune fille. Vivien Jones souligne que le mariage d'Elizabeth lui assure, comme à sa famille, une certaine sécurité financière et leur permet de grimper dans l'échelle sociale. Toutefois, les avantages sociaux et matériels que propose cette union ne sont pas au cœur du choix que fait Elizabeth lorsqu'elle décide de s'unir à Darcy. Elizabeth est fermement convaincue que Darcy est celui « qui, par ses qualités et ses talents, avait le plus de chances de lui convenir vraiment¹¹⁰. » Là où Charlotte voyait le mariage comme un moyen de se préserver du besoin, Elizabeth l'envisage plutôt comme une union entre deux personnes partageant les mêmes valeurs et surtout la même notion d'une vie heureuse. Une brève analyse de la trajectoire amoureuse du couple permet de voir pourquoi Darcy s'avère le meilleur candidat.

Lorsque Bingley met le pied dans le Hertfordshire accompagné de son meilleur ami, on ne peut pas dire que ce dernier fasse forte impression sur Elizabeth. Après avoir fait sa rencontre au bal, elle est résolue à le détester. Son sentiment d'antipathie envers lui se renforce durant les semaines suivantes. Toutefois, l'avis qu'elle a de Darcy s'est construit sur les informations incomplètes ou carrément erronées qu'elle a reçues à son sujet. Lorsqu'elle découvre le vrai caractère de Darcy, lorsqu'elle fait enfin la lumière sur les événements qui se sont passés entre Wickham et lui, son opinion bascule. Elle commence à l'apprécier et à voir les similitudes entre elle et lui, des ressemblances qui lui suggèrent qu'elle pourrait être heureuse à ses côtés. Pour Elizabeth, l'amour est une union entre deux personnes qui partagent les mêmes valeurs et, tout particulièrement, la même notion d'une vie bonne.

Ce désir d'actualisation de soi est la pierre de touche de l'amour amical, l'amour qui unit Darcy et Elizabeth. Cyrille Bégorre-Bret résume ainsi la philosophie de l'amitié chez Aristote :

¹⁰⁹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.291 : « As a brother, a landlord, a master, she considered how many people's happiness were in his guardianship! – How much pleasure or pain it was in his power to bestow! – How much good or evil must be done by him! »

¹¹⁰ *Ibid.*, p.355.

La vie heureuse, c'est la vie accomplie, la vie excellente, autrement dit la vie vertueuse. Ces termes sont identiques pour Aristote. Et c'est précisément parce qu'elle développe en nous la vertu que l'amitié concourt à notre bonheur. [...] Le principal titre de l'amitié, c'est qu'elle favorise et développe la vertu dans chacun des amis¹¹¹.

Elizabeth et Darcy gagnent tous les deux à apprendre l'un de l'autre. Après d'Elizabeth, Darcy est forcé de réfléchir à son comportement envers autrui, et tout particulièrement envers les classes sociales qui lui sont inférieures, forcé à tempérer son orgueil : « Vous m'avez donné une leçon, difficile certes à d'abord accepter, mais d'un immense profit. Vous avez été pour moi l'occasion d'une humiliation salutaire¹¹². »

D'ailleurs, Darcy avait été touché au vif lorsqu'Elizabeth lui avait reproché de ne pas se conduire en gentleman. Estimant avoir été attaqué sur un pilier fondamental de son identité, il n'hésite pas à s'amender. C'est ce qui produit le changement d'attitude qu'a pu constater Elizabeth lorsqu'elle a visité Pemberley avec sa tante et son oncle, parents qu'il accueille avec diligence alors qu'il avait autrefois estimé que ces mêmes Gardiner pourraient nuire à l'établissement des jeunes filles Bennet dans la bonne société, puisqu'il considérait qu'il n'y avait rien d'élégant à avoir de la famille dans le commerce. Quelque fructueuses que puissent être les affaires de M. Gardiner, leur résidence dans Gracechurch Street fera toujours tache d'huile. Pourtant, l'excipit du roman insiste sur la place qu'occuperont les Gardiner dans le quotidien du couple marié : « Avec les Gardiner, ils maintinrent toujours les relations les plus étroites. Darcy avait pour eux une affection aussi sincère qu'Elizabeth. Tous deux gardèrent la plus vive reconnaissance à des personnes qui, en amenant leur nièce dans le Derbyshire, avaient permis leur mariage.¹¹³. »

Peu de gens composent le cercle d'intimes du couple : M. et Mme Gardiner, Jane et Bingley, Georgiana Darcy, M. Bennet et Caroline Bingley. Vivien Jones, comme Burke, voient une métaphore

¹¹¹ Cyrille BEGORRE-BRET, *op.cit.*, p. 50.

¹¹² Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.416.

¹¹³ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.437.

de la nation dans ce petit groupe. La chercheuse croit que Pemberley, après l'union de Darcy et d'Elizabeth, n'est ouvert qu'à une poignée d'intimes triés sur le volet. Sélectionnés avec une grande attention par les époux, ces gens de leur entourage représentent la responsabilité et l'ordre national. Jones y voit une alliance conclue entre l'ancienne élite dirigeante et le nouvel ordre qui s'installe peu à peu, un pacte dont Elizabeth est la pierre angulaire¹¹⁴.

Cette alliance et ce nouvel ordre symbolisé par le couple ne se sont pas établis du jour au lendemain. Le couple Darcy et Elizabeth s'est formé lentement mais sûrement, puisque l'amour amical exige un certain temps pour s'épanouir.

2.1.4.2 Le temps qu'il faut

L'amour amical, contrairement à l'amour passionnel, exige de la lenteur : « la volonté de contracter une amitié est prompte, l'amitié ne l'est pas¹¹⁵. » L'amour passionnel relève davantage de l'instantanéité. Pour Austen, c'est « le fruit d'une première entrevue, et même avant que deux mots aient été échangés¹¹⁶ ». C'est, par exemple, Wickham et Elizabeth. L'affection entre Darcy et Elizabeth, elle, n'a rien d'immédiat. En rien leur première entrevue ne laisse envisager à Elizabeth une histoire d'amour avec cet homme qu'elle est plutôt « résolue à détester¹¹⁷ ». Dans une des scènes les plus célèbres de la littérature anglaise, l'attitude de Darcy au bal lui fait perdre toute l'estime que sa fortune et sa belle apparence lui avait gagné auprès des habitants du village. Darcy pique Elizabeth lorsqu'il lui dit qu'elle n'est pas assez jolie pour qu'il ait envie de danser avec elle.

¹¹⁴ Edmund BURKE cité par Vivien JONES, *op.cit.*, p.28 : Reflections on the Revolution in France (1790), édité par Conor Cruise O'Brien (Harmondsworth : Penguin Books, 1996) : "At its most intimate level, then, this ideal community effects an alliance between the traditional ruling élite and a new order : between Darcy, a member of the landowning aristocracy, and the Gardiners, important figures in *Pride and Prejudice*, and representative of that growing commercial and professional class whose 'excursive flights of ambition' Wollstonecraft so admired. The alliance is mediated and secured by Elizabeth."

¹¹⁵ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Éditions Flammarion, 2004, p.417.

¹¹⁶ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.297.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.128.

Dès lors, la réputation de Darcy est faite à Meryton : « C'est quelqu'un de très désagréable, d'abominable, qui ne mérite aucunement qu'on cherche à lui plaire¹¹⁸. »

2.1.4.3 Première vision qu'a Elizabeth de Darcy et évolution de leur relation

Après le bal, Elizabeth séjourne à Netherfield pour être au chevet de sa sœur enrhumée. La convalescence de Jane lui donne l'occasion de mieux connaître Darcy, et la poussera à confier à Wickham, quelques jours plus tard, qu'elle a trouvé Darcy fort antipathique. Le récit que le jeune homme lui exposera tout juste après contribuera à solidifier ces premières impressions négatives. La vision qu'a Elizabeth de Darcy dans la première partie du roman est entachée par les anecdotes tronquées que Wickham lui présente. Il s'y met si bien en valeur et se présente si habilement en victime de l'ingratitude de Darcy qu'Elizabeth, déjà sous le charme de son interlocuteur, pose immédiatement ce dernier en monstre dans son esprit :

Je n'aurais jamais imaginé autant de mal de M. Darcy. Je ne l'ai jamais aimé, mais je ne l'aurais pas mis aussi bas. Je lui prêtais du mépris pour la plupart des hommes, sans le soupçonner de s'abaisser à une vengeance aussi méchante, à tant d'injustice, tant d'inhumanité¹¹⁹.

Durant tout le premier volume, la haine qu'elle ressent envers Darcy ne fait que croître. D'abord, Elizabeth le déteste pour le tort qu'il a fait subir à son nouveau protégé. Ensuite, elle le hait parce qu'il a ruiné ses espoirs de danser avec Wickham au bal, puisque ce dernier ne s'y est pas présenté par crainte de rencontrer son ancien compagnon. L'animosité d'Elizabeth envers Darcy atteint son paroxysme lorsqu'elle apprend le tort qu'il a fait subir à sa sœur, Jane, lorsqu'il s'est immiscé dans les histoires de cœur de son ami Bingley. Au moment où Darcy cherche à obtenir la main d'Elizabeth, il se heurte plutôt au malaise que la jeune femme affirme ressentir envers lui. Elizabeth précise que son ingérence dans les amours de Bingley est loin d'avoir joué en sa faveur. Darcy, par sa conduite, a heurté deux des personnes les plus importantes pour Elizabeth à ce point

¹¹⁸ *Ibid.*, p.46.

¹¹⁹ *Ibid.*, p.117.

du récit : Jane et Wickham. Darcy est donc éconduit : Elizabeth lui fait bien sentir qu'il est « le dernier homme au monde qu'on aurait pu [la] persuader d'épouser¹²⁰ ».

La première déclaration d'amour que Darcy fait à Elizabeth confirme la réputation que celui-ci s'est taillée au premier bal de Meryton. En fait, Darcy exprime ses sentiments dans les termes suivants : il avoue à Elizabeth qu'il « l'aim[e] contre [sa] volonté¹²¹ » et que c'est « vainement qu'il [a] lutté¹²² » contre ce penchant qui le conduirait à se lier « avec des gens [les Bennet] dont la condition [est] si évidemment au-dessous de la [s]ienne.¹²³» Elizabeth y voit la preuve de son mauvais caractère et des défauts qu'elle lui reproche le plus : de cette déclaration, elle retient son orgueil démesuré et son assurance hautaine. À ce moment précis, à mi-parcours du roman, rien ne laisse indiquer la conclusion idyllique donc parle Helena Kelly lorsqu'elle estime qu'*Orgueil et préjugés* se termine à la manière d'un conte de fées.

2.1.4.4 La première lettre : modification de l'opinion

L'opinion d'Elizabeth sur le jeune homme commence à se modifier lorsqu'elle prend connaissance de la version des faits de Darcy. Celle qui était bien résolue à ne rien croire de ce qu'il affirme dans cette missive se retrouve rapidement face à des éléments qui la poussent à remettre en doute tout ce qu'elle croyait vrai jusqu'alors. Ce que son correspondant lui décrit, Elizabeth l'a entendu la veille de la bouche du colonel Fitzwilliam. Darcy suggère d'ailleurs à la jeune fille de se tourner vers ce dernier pour aller chercher la confirmation des dires qu'il vient d'énoncer. L'estime qu'a Elizabeth pour Fitzwilliam, dont elle est assurée de la droiture, la rassure et elle renonce à entreprendre de telles démarches, convaincue que Darcy n'aurait pas engagé son cousin à mentir pour lui. Après la lecture de cette lettre, Elizabeth se met à réfléchir au récit de Wickham à l'aune des

¹²⁰ *Ibid.*, p.235.

¹²¹ *Ibid.*, p.232.

¹²² *Ibid.*, p.230.

¹²³ *Ibid.*, p.234.

informations que vient de lui communiquer Darcy. Ce nouvel éclairage fait ressortir un aspect beaucoup moins reluisant de Wickham mais, également, d'elle-même. En effet, Elizabeth commence à prendre conscience qu'elle a posé un jugement précipité sur Darcy, se trompant ainsi gravement sur la nature profonde de ce dernier.

Dans sa réflexion, Elizabeth choisit de juger Darcy par ses actes. Certes, elle reconnaît que ses manières peuvent paraître prétentieuses, mais son séjour chez Charlotte dans le Kent lui aura permis de les apprivoiser :

Ses manières étaient arrogantes, rebutantes mais, tout le temps qu'ils avaient passé ensemble (et récemment leur relation les avaient beaucoup rapprochés et lui avaient permis de se familiariser en quelque sorte avec son comportement), jamais elle n'avait observé de signe qui révélât un manque de principes ou de l'injustice¹²⁴.

Serait-il possible que Darcy soit un paon sous un déguisement de geai, et que Wickham ne se soit paré de beaux ornements que pour dissimuler sa vraie nature ? C'est la signification qu'on attribue régulièrement à la célèbre illustration du paon qu'Hugh Thomson a réalisée pour l'édition de 1894 d'*Orgueil et préjugés*. Mettant en parallèle les caractères des deux hommes, Elizabeth suppose que «[d]e graves erreurs ont certainement été commises dans l'éducation de ces deux jeunes gens. L'un a toutes les vertus, l'autre seulement l'air de les posséder¹²⁵. » À partir de ce moment, Elizabeth remet en question les préjugés qu'elle avait formulés sur ces personnages et prend conscience de s'être trompée, elle qui croyait son jugement si sûr. Cette erreur, pour Elizabeth, est humiliante : « Elle finit par avoir véritablement honte d'elle-même. Elle ne pouvait songer ni à Darcy ni à Wickham sans éprouver le sentiment qu'elle s'était montrée aveugle, partielle, prévenue, insensée¹²⁶. » Cette accumulation souligne l'une des clefs de voûte de l'œuvre austenienne. Pierre Goubert estime que la connaissance de soi est essentielle dans l'univers de Jane Austen puisqu'«[e]lle permet non

¹²⁴ *Ibid.*, p.249.

¹²⁵ *Ibid.*, p.267.

¹²⁶ *Ibid.*, p.250.

seulement de découvrir sa nature profonde, mais de la dominer¹²⁷». Elizabeth trouve la source de son aveuglement à l'intérieur d'elle-même :

C'est la vanité et non l'amour qui a été la cause de mon extravagance. Flattée de la préférence de l'un, offensée de l'inattention de l'autre, dès le commencement de nos relations j'ai recherché la prévention et l'ignorance et banni la raison de mon attitude à l'égard de chacun. Jusqu'à cet instant j'ai ignoré la vérité sur mon propre compte¹²⁸.

Le syntagme « jusqu'à cet instant » soutient que cette scène représente un tournant majeur pour Elizabeth, un épisode qu'elle qualifie d'ailleurs de « découverte¹²⁹ ». Elle vient tout juste de prendre conscience du rôle que l'orgueil a joué dans son aveuglement. Le parallélisme révèle que sa vanité a influencé la manière dont elle a mené ses relations avec les deux hommes, la conduisant à se laisser aller à des préjugés erronés au sujet de chacun d'eux. *Orgueil et préjugés* n'est pas le seul roman de Jane Austen où l'héroïne connaît une épiphanie. Alasdair MacIntyre souligne d'ailleurs la transformation que subissent les héroïnes dans quatre des six romans de l'autrice, insistant principalement sur les métamorphoses d'Elizabeth Bennet et d'Emma Woodhouse. Ainsi, la connaissance de soi, vertu tant morale qu'intellectuelle, serait centrale dans l'univers austenien¹³⁰.

Bien que ce ne soit pas à cet instant qu'Elizabeth tombe amoureuse de Darcy, cette scène marque tout de même un tournant majeur dans l'intrigue. Au près de Darcy, Elizabeth corrige cette facette de son caractère. Dans une lettre à sa sœur Cassandra, Jane Austen écrit au sujet du personnage d'Elizabeth : « Je dois avouer que je crois qu'il s'agit de la créature la plus délicieuse à être jamais apparue sur papier¹³¹. » Cette admiration pour le personnage d'Elizabeth Bennet est

¹²⁷ *Ibid.*, p.464.

¹²⁸ *Ibid.*, p.250.

¹²⁹ Loc.cit.

¹³⁰ Alasdair MACINTYRE, *op.cit.*, p.233

¹³¹ AUSTEN, Jane. « Jane Austen [née Austen] to Cassandra Elizabeth Austen [née Austen] », dans R. V. MCNAMEE, dir., *Electronic Enlightenment*, <https://doi.org/10.13051/ee:doc/austjaEE0010076a1c> (Page consultée le 21 octobre 2021).

partagée par plusieurs lecteurs et critiques. Mustapha Fahmi explique cette fascination en étudiant le caractère du personnage :

Elizabeth Bennet représente, aux yeux de plusieurs lecteurs et lectrices, la juste mesure qu'il faut viser pour inspirer le respect et l'admiration, et surtout pour s'affirmer dans un monde trop contraignant pour les femmes. Ses qualités physiques et intellectuelles sont si bien équilibrées qu'il est difficile de trouver chez une autre héroïne de Jane Austen une aussi complète, une aussi évidente et une aussi heureuse combinaison de charme et d'intelligence. Elle est à plusieurs égards l'incarnation de l'idée de la vertu dans sa conception antique¹³².

Par antique, Fahmi entend ici un milieu, un point médian entre deux extrêmes. Il cite en exemple la vertu du courage, qui, sur un axe allant de la témérité à la lâcheté, se trouverait à mi-chemin entre ces deux vices.

Darcy, pour sa part, s'est également engagé dans un travail sur lui-même et a corrigé son orgueil, ses fausses croyances et ses manières. Force est également de croire que son caractère taciturne sera tonifié par la vivacité d'Elizabeth, comme le suppose Mme Gardiner : « Il ne lui manque qu'un peu de vivacité et cela s'il se marie avec discernement, sa future femme peut le lui faire acquérir¹³³. » Ensemble, unis par l'amour amical, le couple s'engage sur le chemin de la vie vertueuse, une route qui mène vers le bonheur.

2.1.4.5 L'amour amical: quatre caractéristiques

Le neuvième livre d'*Éthique à Nicomaque* résume ainsi l'amour amical:

On pose en effet qu'un ami est (a) celui qui se souhaite du bien à son partenaire et accomplit ce qui lui est bon ou lui paraît tel dans le souci de ce partenaire (b) ou du moins celui qui souhaite qu'existe et vive / [5] la personne qui lui est chère, par gentillesse pour elle. [...] [U]n ami est (c) celui qui passe son

¹³² Mustapha FAHMI, *op.cit.* p.95.

¹³³ Jane AUSTEN, *op.cit.* p.369.

temps en compagnie de l'être cher et (d) fait les mêmes choix, (e) ou bien celui qui partage les peines et les joies de son ami¹³⁴.

Bien que l'union entre Darcy et Elizabeth présente tous ces traits, attardons-nous plus en détail sur les trois derniers attributs de l'amour amical. D'abord, Darcy et Elizabeth sont probablement le couple qui se connaît le mieux avant de convoler en justes noces. Charlotte n'a vu M. Collins que quelques fois avant d'accepter de l'épouser. Jane, pour sa part, a peut-être eu l'occasion de s'entretenir un peu plus avec Bingley. Toutefois, Elizabeth et Darcy se connaissent depuis plus d'un an au moment de se fiancer et ont eu l'occasion de se fréquenter dans toutes sortes d'occasions, formelles ou non, chaperonnées ou non. D'ailleurs, lorsque Jane s'éprend de Bingley, Elizabeth discute de cet attachement soudain avec Charlotte et en arrive à la conclusion que Jane « l'a vu un matin chez lui, puis elle a dîné en sa compagnie quatre fois. Ce n'est pas tout à fait suffisant pour savoir à qui elle a affaire¹³⁵. » Elizabeth aura amplement le temps de découvrir la personnalité de Darcy. Douze mois s'écouleront entre leur première rencontre et leurs fiançailles. C'est une année complète durant laquelle ils découvriront le caractère, les forces, les faiblesses, les aspirations et les loisirs l'un de l'autre. Helena Kelly compare les débuts amoureux des deux aînées Bennet. Elle propose que la solidité du mariage d'Elizabeth et de Darcy est assurée par cette année où ils ont eu l'occasion d'apprendre à se connaître en se fréquentant régulièrement. À l'inverse, les occasions de rencontre entre Jane et Bingley ont été plus rares et ces rendez-vous se sont déroulés dans des circonstances plus formelles :

Jane Austen nous dit exactement en quoi consiste la relation entre Miss Bennet et Bingley. C'est une relation extrêmement polie et, en réalité, leur relation est bien peu de chose. Les deux se rencontrent juste assez souvent mais ne passent jamais plusieurs heures consécutives ensemble et ils se fréquentent toujours lors d'occasions mondaines, au milieu d'autres gens. Miss Bennet a dansé quatre fois avec Bingley, elle l'a vu un matin chez-lui et a dîné avec lui quatre fois. Elle a également passé cinq jours à Netherfield, mais elle y était en convalescence donc alitée durant la majorité de ce temps. Jane et Bingley se croisent parfois brièvement à Meryton et dansent ensemble lors du bal de Netherfield. C'est à ce moment du récit que Bingley quitte le Hertfordshire et qu'il est persuadé, par l'action combinée de ses sœurs et de Darcy, que Jane n'est pas intéressée par lui et qu'il ferait mieux de se tenir à distance. *Jane ne revoit*

¹³⁴ ARISTOTE, *op.cit.*, p.462.

¹³⁵ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.55.

Bingley que l'automne suivant, et, à ce moment, ils se fiancent presque immédiatement. Leurs maigres interactions ne leur permettent pas d'étudier le caractère de l'autre et de le comprendre; leur relation, si encadrée par le décorum, n'est pas construite sur des bases particulièrement solides¹³⁶. (C'est nous qui soulignons)

Les lignes mises en évidence confirment que Jane et Bingley sont bel et bien unis par un amour passionnel. Attention : il ne faut pas chercher à voir en eux des amoureux enflammés. Par amour passionnel, ce qu'on entend, c'est plutôt l'amour des commencements d'une relation, celui qui n'a pas encore laissé au temps le pouvoir d'estomper la fascination qui l'accompagne. Lorsque Bingley quitte précipitamment le Hertfordshire, Jane et Bingley n'ont pas eu le temps de dépasser ce stade d'émerveillement. Leur relation est figée à cette étape et, lorsqu'ils se retrouvent l'automne suivant, les fiançailles arrivent assez rapidement pour qu'on puisse avancer que les amoureux n'ont pas encore eu le temps de sortir du stade d'admiration des tout premiers débuts d'une liaison.

Helena Kelly compare la relation des deux sœurs et remarque que même si les deux parcours s'étendent sur la même période de temps – Jane et Elizabeth rencontrent leurs prétendants pratiquement au même moment, lorsque Bingley s'installe au Parc de Netherfield – leurs trajectoires sont sensiblement différentes. En un peu moins d'un an, Darcy et Elizabeth ont dîné ensemble plusieurs fois, ont dansé, ont assisté aux mêmes événements mondains. Leur relation s'est colorée de débats, de conflits à propos de leur famille ou de leur personnalité. Ils se sont également confiés l'un à l'autre : Darcy a fait part à Elizabeth du drame que sa propre sœur, Georgiana, a frôlé. C'est à Darcy qu'Elizabeth raconte en premier la fuite de Lydia avec Wickham. D'octobre 1811 à septembre

¹³⁶ Helena KELLY, *op.cit.*, p.146 : « Jane Austen tells us exactly what the relationship between Miss Bennet and Bingley consists of. It's all exceedingly correct, and it doesn't amount to very much. The two "meet tolerably often" but "never for many hours together," and "they always see each other in large mixed parties." Miss Bennet has "danced four dances" with Bingley, "she saw him one morning at his own house, and has since dined with him in company four times." Subsequently, she spends five days at Netherfield, but she's ill in bed for most of that time, and even when she's well again, there are other people around. The pair then bump into each other very briefly in Meryton and dance together at Netherfield ball. At this point, Bingley leaves Hertfordshire and is persuaded, by the combined forces of his sisters and Darcy, to stay away, and that's it. Miss Bennet doesn't see Bingley again until the following autumn, whereupon they almost immediately get engaged. Their interactions are nothing like enough to make them understand each other's character; it's a shaky foundation for married life, for all its decorum. »

1812, pas plus de quatre mois ne séparent leurs rencontres : c'est une année chargée durant laquelle ils apprendront à se connaître et amèneront l'un et l'autre à la fois leur caractère et leur conduite.

Aristote insiste sur le partage des joies et des peines entre amis. Darcy partage assurément le désarroi d'Elizabeth lorsque Lydia s'enfuit avec Wickham, tout spécialement parce que Georgiana a déjà failli connaître un sort semblable auprès de ce même jeune homme. Lorsque Darcy trouve Elizabeth dans tous ses états alors qu'elle vient tout juste d'apprendre la nouvelle, la froideur habituelle du jeune homme s'évanouit. Darcy se montre « plein de douceur et de commisération¹³⁷ » et refuse de quitter Elizabeth. Sans qu'elle ne le sache, il passe immédiatement en mode solutions. Plus tard, alors que Lydia et Wickham réapparaissent à Longbourn nouvellement mariés, toute la famille croit devoir des remerciements à M. et Mme Gardiner pour avoir arrangé le mariage et avancé les fonds nécessaires. Elizabeth apprendra toutefois que Darcy y était également pour beaucoup, découvrant où Wickham et Lydia s'étaient cachés et réglant les dettes encourues par ce dernier. Mme Gardiner expliquera le tout à sa nièce dans une longue lettre où elle fait état des raisons avancées par Darcy pour motiver son implication dans toute l'affaire. Après avoir été informée de la tournure réelle des choses par la lettre de Mme Gardiner, Elizabeth est convaincue que ces motifs dissimulent en réalité une affection toujours vive à son endroit¹³⁸.

2.2 ELIZABETH ET JANE

Une attention particulière portée aux relations fraternelles dans les romans étudiés de Jane Austen suggère que chacune des héroïnes entretient une relation étroite avec l'une de ses sœurs. Il est donc possible de croire que ces personnages trouvent le modèle de l'amour qu'elles cherchent à travers leur relation avec leur sœur. La relation entre Elizabeth et Jane repose sur l'amour amical tel que défini par Aristote, à l'instar de la relation qu'Elinor et Marianne entretenaient dans *Le Cœur et la Raison*. Toutefois, dans les quatre romans publiés du vivant de Jane Austen, on remarque que la

137 Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.318.

138 *Ibid.*, p.370 : « Son cœur lui murmurait qu'il l'avait fait pour elle. »

figure de la sœur perd peu à peu en importance. La publication d'*Orgueil et préjugés* suit immédiatement celle de *Le Cœur et la Raison*. La relation entre les sœurs Bennet est moins fusionnelle que celle qui unit les sœurs Dashwood. Déjà, elles sont plus souvent séparées que ne le sont les sœurs Dashwood, qui voyagent ensemble lorsqu'elles doivent quitter Barton. Dans *Orgueil et préjugés*, Jane et Elizabeth voyagent l'une après l'autre avec leur oncle et leur tante Gardiner. Ces séparations seront l'occasion d'une correspondance serrée dans laquelle les sœurs discutent des plus récentes nouvelles de Longbourn et s'apportent du soutien. Au retour de leurs périples, la première chose qui leur presse de faire est de se confier l'une à l'autre. L'exemple le plus éloquent de leur affection se trouve dans l'adversité, alors qu'Elizabeth rentre à Longbourn à la suite de la fuite de Lydia. Elizabeth s'empresse de courir vers sa sœur et leurs retrouvailles ne se font pas sans émotion.

L'amour amical permet aux deux amis de s'améliorer au contact l'un de l'autre. Cet aspect se retrouve également dans la relation entre les sœurs Bennet. Leurs personnalités sont sensiblement différentes, mais ces distinctions leur permettent d'amender leur personnalité.

Alors qu'Elizabeth peut parfois avoir le jugement trop rapide, Jane, pour sa part, n'arrive pas à croire que les gens puissent être mesquins ou trompeurs. Elizabeth décrit ainsi le caractère de Jane, qui n'arrive pas à croire en la malhonnêteté de Wickham alors qu'il vient de s'enfuir avec Lydia : « De qui Jane a-t-elle jamais eu mauvaise opinion? Quel homme croirait-elle capable de cette entreprise, quelle que soit sa conduite passée ¹³⁹[?] » Après d'Elizabeth, Jane aura l'occasion d'apprendre : elle gardera bien sûr sa douceur, mais elle réservera ses bons sentiments pour ceux qui le méritent réellement et ne pensera le meilleur d'eux qu'après avoir appris à les connaître. Elle confie d'ailleurs à Elizabeth qu'elle se méfiera des sœurs de Bingley, qui ont fait preuve de mesquinerie à son égard. Sa sœur se voit ravie de la leçon qu'elle a retenue. De la même manière, Elizabeth se gardera peut-être d'émettre des jugements hâtifs sur autrui puisqu'elle a appris à ses

¹³⁹ *Ibid.*, p.326.

dépens qu'une telle précipitation peut l'induire gravement en erreur. Peu après s'être aperçu de sa bêtise, Elizabeth avoue d'ailleurs que Darcy mérite d'être connu.

2.3 TRAJECTOIRE AMOUREUSE DE JANE

Tout comme Elinor dans *Le Cœur et la Raison*, Jane devra attendre la toute fin du roman pour voir ses vœux exaucés. Un quiproquo est à l'origine de cette longue attente d'un an. C'est la réserve naturelle de Jane qui a poussé Darcy à croire que cette dernière n'éprouvait pas de sentiments envers Bingley.

Lorsqu'il arrive à Netherfield, Darcy ne s'inquiète pas outre-mesure des confidences que Bingley lui fait concernant son nouveau béguin. Il a déjà vu son ami amoureux. C'est lors du bal qu'il s'aperçoit que les sentiments de son ami ont pris une ampleur plus importante que ses engouements précédents. Lorsqu'il se tourne vers la jeune fille en question, Darcy remarque sa beauté, sa bonne humeur et ses belles manières, mais il ne relève rien dans le comportement de Jane qui puisse suggérer qu'elle ait le béguin pour Bingley. Trompé par la réserve de Jane, il décide d'agir afin d'empêcher son ami de s'engager dans un mariage où la jeune fille ne partagerait pas son affection. Darcy est, à ce moment-là, dans l'erreur quant aux sentiments de Jane, qui est véritablement amoureuse de Bingley. Toutefois, il faut bien connaître la jeune fille pour remarquer qu'elle est éprise. Darcy évoque d'ailleurs la grande pudeur de Jane en matière de sentiments : « je n'hésiterai pas à affirmer que la sincérité qui se découvrait sur le visage et dans l'attitude de votre sœur était de nature à donner à l'observateur le plus pénétrant l'assurance que, aussi conciliant que fût son caractère, son cœur ne pouvait être facilement touché¹⁴⁰. » En tant que confidente et puisqu'elle connaît Jane depuis l'enfance, Elizabeth remarque facilement l'agitation que Bingley provoque chez sa sœur. C'est pour elle une évidence. Toutefois, Elizabeth voit la réserve de sa sœur comme un avantage, car sa discrétion lui permet d'explorer les jeux de la séduction sans faire les frais de la curiosité d'autrui. Un

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.239.

penchant clairement avoué pour un jeune homme aussi convoité que ne l'est Bingley à son arrivée aurait certainement été le principal sujet de conversation des gens des environs. Charlotte Lucas, pour sa part, analyse la situation et calcule que « [n]euf fois sur dix, une femme aura intérêt à montrer plus d'affection qu'elle n'en ressent¹⁴¹ », augmentant ainsi les chances que la relation progresse plus vite. Pour Mlle Lucas, Jane devrait « exploiter chaque demi-heure où Bingley peut lui accorder son attention. Quand elle sera sûre qu'il ne lui échappera pas, alors elle aura tout loisir de tomber amoureuse, et autant qu'il lui plaira¹⁴². » Cette mécanique fonctionnera peut-être pour Charlotte lorsqu'elle voudra s'attacher M. Collins, mais est difficilement envisageable par Jane. C'est ce que lui rappelle Elizabeth en soulignant que sa sœur ne connaît Bingley que depuis peu de temps. Elizabeth suggère qu'une connaissance suffisante de l'être aimé augmente les chances de félicité conjugale, alors que Charlotte estime que la félicité amoureuse n'est qu'une affaire de chance et que si Jane devait épouser Bingley très prochainement, elle lui « accorderai[t] autant de chances d'être heureuse que si elle pouvait étudier sa nature une année de suite¹⁴³ ».

Charlotte ne pouvait pas mieux dire : une année, c'est effectivement le temps qui s'écoulera entre la première rencontre des sœurs Bennet avec leurs prétendants et leurs fiançailles. Bingley, pour sa part, n'a pas besoin d'un an pour se faire un avis sur Jane. Déjà, lors de leur première rencontre, il affirme à son meilleur ami que Jane est « la plus divine créature qu'[il] [ait] jamais vue¹⁴⁴ ». Il outrepassa d'ailleurs les règles de bienséance d'usage des bals pour inviter Jane à danser deux fois, un écart de conduite qu'il ne s'autorisera pour aucune autre jeune fille de la salle.

Jane tombe également sous le charme de Bingley au premier regard. Le soir même, elle se confie à sa sœur : « Il a tout ce qu'on attend d'un jeune homme, du bon sens, de la gaieté, de la vivacité, et je n'ai jamais vu de manières aussi aimables, une grande aisance jointe à une parfaite

¹⁴¹ *Ibid.*, p.54.

¹⁴² *Ibid.*, p.55.

¹⁴³ *Ibid.*, p.56.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.44.

éducation¹⁴⁵. » Ces énumérations montrent bien l'attachement naissant de Jane qui n'a, à ce moment-là, passé que quelques soirées avec Bingley. Jane aura l'occasion de parfaire sa connaissance du jeune homme lors de sa convalescence à Netherfield, où l'attachement de Bingley est sans équivoque. Il entoure la malade de mille et une délicates prévenances. Lors d'un bal subséquent donné à Netherfield, Jane et Bingley semblent bien épris l'un de l'autre. Ils s'isolent dans leur propre monde, semblant ignorer tout des turbulences qui ont cours dans la fête autour d'eux. Au moment où Elizabeth oscille entre colère et humiliation à la suite de ses altercations avec Darcy et avec Mme Hurst, Jane semble aux anges aux côtés de Bingley. Quelle différence avec les autres scènes du roman où l'on voit les sœurs en synchronie, vivant des émotions similaires, ou toutes prêtes à accueillir le ressenti de l'autre! À cet instant, l'euphorie que Jane ressent avec Bingley semble plutôt prendre le dessus.

À la suite de cette soirée, Jane est certaine que Bingley est épris d'elle. C'est donc avec stupéfaction que les sœurs Bennet accueillent la nouvelle du départ de Bingley pour Londres. Il n'est pas question pour lui d'un retour prochain à Netherfield. Les deux jeunes filles, consternées, en sont réduites aux suppositions. Elizabeth tente d'encourager sa sœur à garder confiance. Helena Kelly ne se trompe pas lorsqu'elle dit d'*Orgueil et préjugés* qu'il s'agit d'un conte de fées où personne n'est puni. Bingley revient effectivement à Netherfield un an plus tard, après que son ami Darcy lui a confié que c'est son ingérence en la matière qui l'a amené à croire en l'indifférence de Jane. Une fois certain des sentiments de celle-ci, il ne tarde pas à faire la grande demande. Bingley a « confiance en sa félicité future [qui] s'appu[ie] sur les indéniables qualités d'esprit et l'excellent caractère de Jane, ainsi que sur de grandes ressemblances entre eux en matière de goût et de sensibilité¹⁴⁶. » M. Bennet partage ses certitudes :

Jane [...] je te félicite. Tu seras très heureuse. [...] Il y a de grandes ressemblances entre vos caractères. Vous êtes l'un et l'autre tellement accommodants que vous n'arriverez jamais à prendre une décision, si

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.47.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p.393.

complaisants que tous vos domestiques vous voleront, et si généreux que vous vivrez toujours au-dessus de vos moyens¹⁴⁷.

Ces similitudes dans les caractères se doublent d'une attirance physique, tant du côté de Bingley, qui ne « pouvait rêver [d'une] plus belle créature¹⁴⁸ », que du côté de Jane, qui partagera son quotidien avec un jeune homme « bien fait de sa personne et distingué, avec un visage agréable, des manières simples et franches¹⁴⁹ », en somme un jeune homme que tous les habitants de Longbourn jugent parmi les plus charmants du voisinage.

2.4 CONCLUSION

Ce chapitre nous a permis de nous pencher sur les parcours amoureux des deux aînées de la famille Bennet. L'analyse de leurs trajectoires nous permet de croire que le conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical ne trouve pas de solution à la fin d'*Orgueil et préjugés*. L'amour amical se retrouve nez à nez avec l'amour passionnel, puisque l'une des sœurs, Jane, conclut un mariage d'amour (amour passionnel) et l'autre s'unit à Darcy sous le signe de l'amour amical. En outre, nous avons vu de quelle manière le personnage d'Elizabeth Bennet passe d'un type d'amour à l'autre en s'éprenant d'abord de Wickham, une idylle qui relevait de l'amour passionnel, avant d'épouser Darcy à qui elle sera liée par un amour amical. Ce couple semble prometteur pour Elizabeth, puisque le mariage est pour elle une union entre deux personnes qui partagent les mêmes valeurs et la même notion d'une vie heureuse. De plus, c'est grâce à leur relation que Darcy et Elizabeth apprendront à connaître leur vraie nature et à l'amender, démontrant ainsi que la connaissance de soi est cruciale chez Jane Austen. Enfin, nous avons mis face à face les histoires d'amour des deux sœurs Bennet et avons montré le lent attachement croissant qu'éprouve Elizabeth envers Darcy et l'instantanéité de l'affection entre Jane et Bingley qui, puisqu'ils seront séparés durant plusieurs mois en raison d'un quiproquo, ne dépasseront jamais le stade de la fascination amoureuse, les figeant ainsi dans l'amour

147 *Ibid.*, p.394.

148 *Ibid.*, p.49.

149 *Ibid.*, p.42.

passionnel jusqu'à leurs fiançailles, qui se produisent très peu de temps après leurs retrouvailles. Pendant le même laps de temps, les fluctuations que connaîtra la relation entre Elizabeth et Darcy leur permettront de se fréquenter dans différentes situations et de découvrir la personnalité de l'autre sous de multiples facettes. Ils découvriront qu'ils partagent les mêmes valeurs et la même notion d'une vie heureuse, des fondations solides sur lesquelles ils pourront construire une union prometteuse basée sur l'amour amical. Le roman se termine donc sur une tension toujours bien vive entre les deux types d'amour abordés jusqu'à présent. Il faudra attendre 1818, avec *Persuasion*, pour voir naître du conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical un troisième type d'amour, à savoir l'amour romantique.

CHAPITRE 3

PERSUASION

Notre analyse de *Persuasion* nous montre que le conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical se solde par l'apparition d'une nouvelle vision de l'amour, soit l'amour romantique, rendu populaire entre autres par *Julie ou La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, mais aussi par les poètes romantiques anglais. Cette hypothèse nous éloigne de la vision traditionnelle de Jane Austen : l'autrice est habituellement vue comme un porte-étendard de la raison. Cependant, en ne faisant pas triompher l'amour amical, *Persuasion* montre que l'autrice a préféré inscrire son héroïne dans une quête identitaire dont la réponse ne passera pas par l'appartenance à une famille, mais bien par le choix de son destin amoureux. C'est donc ici que nous trouvons réponse à la question qui nous intéressait dans ce mémoire : la tension entre l'amour passionnel et l'amour amical qu'on retrouvait dans *Le Cœur et la Raison* et dans *Orgueil et Préjugés* se résout par l'apparition de l'amour romantique dans *Persuasion*.

3.1 HISTOIRE D'ANNE ET DE FREDERICK

C'est en 1806 qu'Anne, âgée de dix-neuf ans, rencontre Frederick Wentworth. Alors qu'il réside dans le Somerset pour une demi-année, le jeune capitaine de frégate est sans affectation et tombe sous le charme de la jeune fille. En présentant les événements d'antan, le narrateur décrit Frederick en soulignant non seulement sa beauté, mais aussi la vivacité de son énergie et de son intelligence, et précise qu'Anne, alors au sommet de sa beauté, était reconnue pour sa douceur, sa modestie et l'excellence de ses goûts. Bien que le narrateur dise d'eux que « leur rencontre eut un effet *infaillible*¹⁵⁰ [c'est nous qui soulignons] », leur idylle de 1806 n'apparaît pas aussi instantanée

¹⁵⁰ Jane AUSTEN, *Persuasion*, Paris, Éditions 10/18, 1996, p.34.

que celle de Marianne et de Willoughby. Elle n'apparaît pas non plus réfléchie comme celle d'Elizabeth et de Darcy. Le narrateur dit d'eux qu'ils « firent peu à peu connaissance et, lorsqu'ils se connurent, s'aimèrent rapidement et profondément¹⁵¹ ». Le syntagme « peu à peu¹⁵² » insiste sur les débuts lents de l'amour entre Anne et Frederick, ce qui pourrait nous amener à croire que leur histoire s'inscrit sous le signe de l'amour amical. Toutefois, les adverbes « rapidement » et « profondément » nous aiguillent dans une autre direction. Un examen attentif du couple Anne-Frederick tout au long du roman laisse croire qu'ils sont plutôt unis par un amour romantique, tel que décrit par Rousseau comme une affirmation de liberté.

Si Anne n'épouse pas Frederick dans l'année 1806, c'est en raison de sa famille. Pour les amoureux, le rêve s'achève brusquement. Le père d'Anne, Sir Walter Elliot, un homme bouffi d'orgueil et extrêmement fier d'appartenir à la lignée des Elliot, manifeste son désaccord en décidant de ne pas encourager leur projet de mariage. Pire encore, Anne essuie le même refus de la part de Lady Russell. Pour Anne, l'avis de Lady Russell compte davantage que celui de son propre père :

il lui eût été encore possible de résister à la mauvaise volonté de son père, sans même que l'adouçât un mot ou un regard de sa sœur, mais Lady Russell, en qui elle avait toujours mis son amour et sa confiance, ne pouvait pas, avec une telle constance d'opinion et une telle tendresse de manières, la conseiller sans cesse en vain¹⁵³.

Les réserves émises par Lady Russell à l'endroit du capitaine Wentworth sont plus étayées que celles de Sir Walter, dont le refus se base principalement sur la fierté légendaire des Elliot. Bien sûr, l'orgueil trouve aussi sa place parmi les chefs d'accusation posés par Lady Russell. Pour cette dernière, Anne, descendante de la lignée des Elliot, est bien supérieure à celui auquel la jeune fille projetait de s'unir.

¹⁵¹ Loc.cit.

¹⁵² *Gradually*, dans le texte anglais

¹⁵³ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.35.

L'inégalité sociale que Lady Russell perçoit entre les amoureux n'est toutefois pas son seul argument pour s'objecter à ce mariage. La dame semble allergique à toute forme de risque qui soit, lui préférant la sécurité des fortunes et des traditions bien établies. Bien que son jugement sur la marine soit moins sévère que celui de Sir Walter, Lady Russell estime tout de même qu'il s'agit d'un métier incertain, surtout pour quelqu'un comme Wentworth, qui ne dispose pas de relations pouvant l'aider à grimper les échelons. La fortune qu'elle lui reproche de ne pas avoir, le jeune homme est certain qu'il la possédera bientôt : « il était convaincu qu'il serait bientôt riche ; plein de vie et d'ardeur, il savait qu'il aurait bientôt un bateau et qu'il serait bientôt à un poste qui le mènerait à tout ce qu'il voulait. Il avait toujours eu de la chance ; il savait qu'il en serait encore ainsi.¹⁵⁴ » Loin d'être encouragée par l'enthousiasme et la confiance du jeune homme en ses moyens, Lady Russell y voit plutôt « un jeune homme au caractère dangereux. Il était brillant, il était forte tête. Lady Russell avait peu de goût pour l'esprit¹⁵⁵ et, pour tout ce qui approchait de l'imprudence, de l'horreur. Elle désapprouvait cette union à tous égards¹⁵⁶ ». Wentworth représente à ses yeux un choix risqué, loin du conformisme auquel elle est habituée. Bien qu'elle remarque en lui le charisme qui a pu charmer Anne, elle préférerait pour sa filleule un parti plus conventionnel. Là où certains verraient chez lui de l'audace, de la confiance en ses moyens, Lady Russell voit plutôt de l'insubordination mêlée à une touche d'insolence et, peut-être, un certain goût du risque qui ne manque pas de lui déplaire.

Son influence finit par convaincre Anne que « ces fiançailles étaient une erreur... une chose inconsidérée, déplacée, qui ne risquait pas de réussir¹⁵⁷ ». Si les points de suspension peuvent témoigner d'une parcelle de doute envers la décision qu'elle prend, les adjectifs « inconsidérée » et « déplacée » montrent l'ascendant qu'a eu Lady Russell sur elle. Anne rompt avec Wentworth et ce dernier quitte la province.

¹⁵⁴ *Loc.cit.*

¹⁵⁵ Le texte original nous éclaire ici sur les qualités précises que Lady Russell a en horreur : "He was brilliant, he was headstrong – Lady Russel had little taste for wit ; and of anything approaching to imprudence a horror".

¹⁵⁶ *Loc.cit.*, p.35.

¹⁵⁷ *Loc.cit.*

3.2 ÉTÉ 1814 : UN NOUVEAU JOUEUR

Le premier chapitre de *Persuasion* se déroule à l'été 1814. Plus de sept ans ont donc passé et on pourrait croire que le jeune homme n'est plus qu'un souvenir pour Anne. Mais pas tout à fait. En elle, il reste encore des braises de sentiments pour Wentworth et le temps seul n'a pas suffi à les éteindre. Il faut dire qu'Anne n'a pas connu beaucoup de distractions. Les choses à Kellynch sont à peu près les mêmes : elle habite encore avec son père et sa sœur aînée qui, à vingt-neuf ans, n'est toujours pas mariée. Seule Mary, la cadette, a quitté le foyer familial en épousant Charles Musgrove, union au cours de laquelle elle a, selon son père, « donné tout l'honneur sans en recevoir¹⁵⁸ » puisque les Musgrove, malgré leur fortune, appartiennent à une lignée moins prestigieuse que le clan Elliot. Mary n'était pas le premier choix de Charles Musgrove. Il s'est plutôt intéressé à Anne d'abord, trois ans après que celle-ci ait rompu ses fiançailles avec le capitaine Wentworth. Cette possible alliance avait trouvé grâce aux yeux de Lady Russel mais Anne avait, cette fois, refusé de suivre les conseils de sa marraine.

Au moment où le roman s'ouvre, en 1814, la situation financière des Kellynch s'est significativement détériorée. Sir Walter est face à un dilemme : il doit réduire considérablement son train de vie ou se résigner à louer le château de Kellynch et déménager ailleurs. L'orgueil légendaire des Elliot l'empêche de se décider pour la première solution. Il est donc décidé que la famille Elliot s'établira à Bath où le chef de famille pourra, à moindres frais, « aviser à sa guise et donner le ton en matière de train de vie¹⁵⁹ ». Anne, qui n'aime pas Bath, n'y emménagera pas tout de suite. Elle fera d'abord un long séjour chez sa sœur Mary, à Uppercross, non loin du château de Kellynch. Elle aura alors l'occasion de se joindre, avec sa sœur, à un petit groupe d'amis qui entreprennent de visiter Lyme. Là-bas, elle y retrouve un personnage célèbre de l'arbre généalogique des Elliot : M. William Elliot. Puisque Sir Walter n'a pas de fils, tout son patrimoine reviendra à ce cousin éloigné.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.11, en italique dans le texte.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.19.

Les relations que William Elliot entretient avec son oncle et ses cousines de Kellynch se sont ternies au fil des années. Après son mariage avec une jeune fille fortunée mais de basse extraction, il s'est éloigné de la famille Elliot, la dédaignant et s'en moquant à plusieurs occasions. Désormais veuf, M. Elliot est attiré par les richesses et le statut – il pourrait être titré – que cette ancienne parenté pourrait lui apporter. Les Elliot croyaient l'avoir perdu de vue avec les années, mais Anne et lui se retrouvent à Lyme lors de cette excursion. Une brève rencontre dans l'escalier qui mène à la plage suffit à M. Elliot pour la remarquer. Anne s'aperçoit de l'effet qu'elle a eu sur lui et, sans reconnaître son cousin, elle partage aussi l'envie de revoir cet inconnu qu'elle trouve intrigant, attirant. Plus tard, à l'auberge, ils se croisent brièvement, le temps pour Anne de s'apercevoir que son charme a opéré sur le jeune homme d'une trentaine d'années qui la frappe par l'élégance de ses manières. Lorsque l'identité de cet étranger est révélée au petit groupe de voyageurs, Mary se désole qu'ils n'aient pas pu lui être présentés. Anne, pour sa part, flaire plus rapidement qu'elle la relation ambiguë qu'entretient sa famille avec M. William Elliot et rappelle à sa sœur les rapports tendus que leur père et le jeune homme entretiennent. Pourtant, l'opinion d'Anne sur son cousin semble avoir été modifiée par leurs dernières rencontres furtives. Même si elle avertit Mary de la nature compliquée de leurs relations avec leur cousin, Anne se réjouit de savoir que le futur propriétaire de Kellynch semble avoir tout d'un gentleman.

Lorsqu'elle le revoit plus tard à Bath, la possibilité d'une idylle entre elle et lui se dessine. Lady Russell voit cette alliance d'un bien bon œil. Elle apprécie ses manières posées, son intelligence, son sens de la famille mais, surtout, sa différence avec Wentworth. M. Elliot ne fait pas de vagues, il partage les opinions de la majorité et jamais on ne le verrait agir avec l'audace ou l'impétuosité qu'elle a remarquées chez le capitaine. Le respect que la dame voue aux vieilles lignées est apparent et elle est heureuse de voir que M. Elliot en reconnaît lui aussi la valeur. Lady Russell valorise également le conformisme du jeune homme. Il est « estimable¹⁶⁰ », ses opinions sont

¹⁶⁰ *Ibid*, p.171.

« correctes¹⁶¹ » et il ne lui viendrait pas à l'idée de « défier l'opinion publique¹⁶² ». La dernière ligne du paragraphe exposant l'avis de Lady Russell sur M. Elliot semble une flèche dirigée contre Wentworth :

Il était sérieux, observateur, modéré, sincère ; ne s'emballait jamais sous le coup d'une impulsion ou d'un égoïsme qu'il eût pris pour un sentiment puissant ; et pourtant, montrait une sensibilité pour tout ce qui est aimable et charmant et une appréciation de toutes les félicités de la vie domestique qu'un caractère à enthousiasmes de tête et à émotions violentes a peu de chances de posséder réellement¹⁶³.

En somme, il est assez aisé de dresser un portrait du candidat idéal selon Lady Russell. En plus d'avoir un physique agréable, il lui faut être bien né et suffisamment conservateur pour lui plaire. M. Elliot est l'antithèse de tout ce qu'elle reprochait à Wentworth. Là où ce dernier est aventureux et plein de confiance en ses capacités et en ce que l'avenir lui apportera, l'autre est plutôt « sérieux, observateur, modéré, sincère¹⁶⁴ ». La vivacité de Wentworth est balayée du revers de la main par Lady Russell, qui lui préfère la retenue d'un M. Elliot. Pour elle, la fougue qui caractérise le caractère de Wentworth est de mauvais augure. Elle croit qu'un tel tempérament est incompatible avec la vie de couple. L'enthousiasme de Wentworth, elle l'associe à une forme de « violence¹⁶⁵ ». Le plaidoyer de Lady Russell en faveur de M. Elliot montre son conservatisme.

Si elle se méfie de Wentworth, c'est qu'il fait trop de vagues. Kingel Ray considère que Lady Russell, à la manière d'Elizabeth dans *Pride and Prejudice*, se laisse berner par l'image que projettent les deux prétendants d'Anne, comme en témoigne l'extrait suivant de *Persuasion* :

Il lui fallait apprendre à voir qu'elle s'était trompée à l'égard de ces deux hommes ; qu'elle avait été fallacieusement influencée par leur apparence ; que, parce que les manières du capitaine Wentworth n'avaient pas été à son goût, elle était trop prompte à y voir l'indice d'un caractère dangereusement impétueux, et

¹⁶¹ *Loc.cit.*

¹⁶² *Loc.cit.*

¹⁶³ *Loc.cit.*

¹⁶⁴ *Loc.cit.*

¹⁶⁵ *Loc.cit.*

que, précisément, parce que les manières élégantes, correctes, toujours polies et suaves de M. Elliot lui avaient plu, elle avait été trop prompte à les prendre pour l'effet certain des opinions les plus correctes et d'un esprit discipliné¹⁶⁶.

Kingel Ray avance aussi que le jugement favorable qu'elle pose sur M. Elliot est fortement influencé par le souvenir chéri de sa défunte amie Lady Elliot.

3.3 L'ATTRAIT DE M. WILLIAM ELLIOT (L'ERREUR DE LADY ELLIOT)

D'entrée de jeu, le narrateur présente Lady Russell comme une amie de Lady Elliot. Certes, elle est la marraine d'Anne, mais l'affection qu'elle porte à la jeune fille se trouve renforcée par les ressemblances qu'elle voit entre sa jeune protégée et sa défunte amie. Kingel Ray est d'avis que la préférence de Lady Russell va à M. Elliot parce que la dame tente d'empêcher sa filleule de commettre les mêmes erreurs que sa mère : « Lady Russell a vu durant la romance entre Anne et Wentworth des indices qui, selon elle, montraient que sa filleule agissait comme sa mère l'avait fait vingt-deux ans plus tôt, lorsqu'elle a épousé imprudemment Sir Walter Elliot.¹⁶⁷ » Rappelons que les informations révélées par le narrateur au sujet du mariage de Lady Elliot à Sir Walter indiquent qu'il s'agissait là d'une union plutôt malheureuse. C'est la belle apparence de Sir Walter, plutôt que son caractère, qui a d'abord séduit Lady Elliot. Toutefois, la suite des choses s'est avérée plutôt sombre pour la jeune mariée, puisque ses forces et ses talents n'ont pas été appréciés à leur juste valeur à Kellynch. Après le décès de son amie, Lady Russell voit, désolée, le même scénario répéter avec sa filleule Anne. Lorsque celle-ci tombe sous le charme du flamboyant Wentworth, sa marraine craint que les ressemblances qu'Anne partage avec sa mère s'étendent jusqu'à faire des choix amoureux similaires : « Elle a vu Anne – qui est le portrait de sa mère – en train de répéter l'erreur que sa mère

¹⁶⁶ *Ibid*, p.291.

¹⁶⁷ Joan KLINGEL RAY, « In Defense of Lady Russell; or, The Godmother Knew Best », *Persuasions*, n° 15 (1993), p.207-215, <https://jasna.org/persuasions/printed/number15/ray.htm> (Page consultée le 22 octobre 2021) : « Lady Russell saw during the Anne-Wentworth romance what, to her, were obvious indications that her goddaughter was actin' like the young woman who twenty-two years earlier had foolishly married Sir Walter Elliot. »

a commise. Alors que le vaniteux Sir Walter voyait en l'union d'Anne et de Frederick une alliance déshonorante, Lady Russell l'envisage plutôt comme un choix malheureux. ¹⁶⁸ »

Klingel Ray pointe l'extrait où Lady Russell craint qu'Anne ne commette une erreur en épousant Wentworth et s'en sert pour établir un parallèle direct avec la destinée qu'a connue son amie. Pour Lady Russell, Anne est intelligente, bien née et jolie. Il lui semble donc bien imprudent et prématuré que sa filleule se lie, à dix-neuf ans, à un prétendant dont l'avenir n'est pas des plus assurés et, qui plus est, est privé de relations : son succès dans le monde ne repose que sur ses capacités. Elle craint que le destin de la jeune fille ne soit pas à la hauteur de celui qui se dessinait pour elle si elle avait arrêté son choix sur un candidat, peut-être moins attirant, mais moins risqué. L'idylle d'Anne et de Wentworth rappelle cruellement à Lady Russell le destin malheureux de Lady Elliot :

Un sacrifice, c'est ce que la mère d'Anne a fait en 1784. Lady Russell sait ce qui a attiré son amie la plus chère vers Sir Walter lors de sa jeunesse. Elle sait également que Lady Elliot n'a jamais été appréciée à sa juste valeur au château de Kellynch. Elle sait aussi qu'Anne, si ressemblante à sa mère tant par son apparence que par son caractère, est aussi sous-estimée à Kellynch que sa mère ne l'a été ¹⁶⁹.

C'est d'ailleurs entre autres parce que Lady Russell est témoin de la manière dont M. Elliot parle d'Anne, en vantant ses qualités et ses forces, que la marraine de l'héroïne en fait son favori. Lors d'une soirée chez Lady Darlymple, Lady Russell discute avec M. Elliot et est ravie d'apprendre qu'elle n'est plus la seule à valoriser les qualités de cœur de sa filleule : « Il trouvait qu'elle était une jeune femme absolument extraordinaire : son caractère, ses manières, son esprit faisaient d'elle un modèle de perfection féminine. ¹⁷⁰ » Voilà qui réjouit Lady Russell : Anne, à vingt-sept ans, aurait enfin

¹⁶⁸ *Ibid.* : « She saw Anne – her “mother’s self” – potentially repeating her mother’s error. While the vain Sir Walter thought the Anne-Frederick match “a very degrading alliance,” Lady Russell, “with more tempered and pardonable pride, received it as a most unfortunate one” ».

¹⁶⁹ *Ibid.* : « A throwing away” is what Anne’s mother had done in 1784. Lady Russell knew what had attracted her dearest, most intimate friend to Sir Walter in her youth. She knew, as well, that Lady Elliot had never been as “highly valued” at Kellynch Hall as her superior qualities had merited (160). And she knew that Anne, so like her late mother in appearance and character, was as undervalued at Kellynch as her mother had been.»

¹⁷⁰ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.186.

l'occasion de se marier avec quelqu'un qui semble l'apprécier pour qui elle est réellement. Évidemment, à ce moment, Lady Russell n'est pas encore au fait du passé trouble de M. Elliot et elle ignore aussi que le jeune homme n'est pas le seul à reconnaître la valeur et les mérites de sa filleule. Wentworth en fait tout autant et même davantage en louant non seulement ses forces et ses talents, mais également en l'encourageant à les développer. La relation qui se nouera entre Wentworth et Anne lors de leurs retrouvailles en 1814 est sous le signe de l'amour romantique, tel que popularisé par Rousseau avec la parution de *Julie ou La Nouvelle Héloïse* en 1761.

3.4 AMOUR ROMANTIQUE : LES CHOIX DE JULIE ET D'ANNE

Dans le roman de Rousseau, soit l'héroïne choisit une relation en parfait accord avec les normes sociétales, mais sans sentiments – c'est la décision qu'elle prendra – soit elle suit son cœur mais contrevient à ce que la société attend d'elle. Ce sont là deux choix éthiques qui s'opposent, deux conceptions de l'amour différentes qui rivalisent entre elles : l'une est plus traditionnelle et propose d'obéir à la ligne de conduite attendue, quitte à faire fi de ce qu'on ressent ; l'autre repose sur la voix du cœur, et ce, au risque de passer pour une rebelle. Toutefois, déroger aux mœurs ou à ce qui est attendu de nous peut être récompensé par l'épanouissement personnel, la liberté et l'autonomie. Kurbacher- Schönborn évoque la conséquence heureuse de cette prise de risque comme un « moyen d'entrevoir nos propres possibilités de dépassement et de développement de soi sous l'effet de la passion¹⁷¹ ». L'amour romantique a donc des effets positifs sur celui qui aime : il est plus qu'une simple relation de compagnie et bien davantage qu'une manière d'assurer sa descendance ou un moyen de grimper dans l'échelle sociale. La relation basée sur l'amour romantique révèle le potentiel qui sommeille à l'intérieur des amoureux, ce qui leur permettra de se dévoiler à eux-mêmes et de se découvrir à l'aide du regard de l'autre. Kurbacher- Schönborn croit que l'amour romantique tel qu'exposé dans *La Nouvelle Héloïse* permet de concevoir le couple

¹⁷¹ Frauke Annegret KURBACHER-SCHÖNBORN, « Le reniement du cœur : Quelques réflexions philosophiques sur la liaison dangereuse entre l'amour sensible et l'individualité (Watteau et Rousseau) », *Littératures Classiques*, vol.2, n°69 (2009), p.141.

comme une relation faisant naître les personnes à elles-mêmes. L'amour romantique serait donc générateur de liberté, d'épanouissement et d'identité. Dans le cas qui nous intéresse – celui d'Anne Elliot – la relation amoureuse représente tout cela : c'est également une occasion de renouveau.

3.5 RENOUEAU D'ANNE ELLIOT

Par deux fois, d'abord en refusant Charles Musgrove, puis en n'accordant pas sa main à M. Elliot, Anne démontre qu'elle attend davantage de l'amour qu'une route vers une vie confortable qui ressemblerait à celle qu'elle mène présentement auprès de son père et de sa sœur. Pourtant, Lady Russell sait quelle carte jouer pour tenter d'engager sa filleule sur le chemin d'une vie auprès de M. Elliot, un avenir qui, selon la dame, devrait apparaître tout à fait alléchant à la jeune fille. En évoquant la figure aimée de la mère, en suggérant à Anne qu'elle pourrait succéder à cette dernière à Kellynch, Lady Russell fait appel aux émotions de l'héroïne. Anne succédant à sa mère au château de Kellynch, c'est pour elle le plus heureux des tableaux. Ce rêve, elle essaie de le vendre à sa filleule :

J'avoue que si je pouvais vous regarder comme la future maîtresse de Kellynch, la future Lady Elliot... tourner mes yeux vers l'avenir et vous voir occuper la place de votre chère mère, lui succéder dans tous ses droits et dans toute sa popularité, aussi bien que dans toutes ses qualités, ce serait la plus grande joie que je puisse connaître... Vous êtes le portrait vivant de votre mère, vous avez son expression, sa tournure d'esprit et s'il m'était donné de vous imaginer telle qu'elle était, avec sa situation, son nom et son foyer, maîtresse et providence des mêmes lieux, et n'ayant sur elle que l'avantage d'être plus appréciée, ma très chère Anne, cela me causerait un plaisir que l'on connaît rarement à mon âge¹⁷².

Lady Russell était-elle au fait de la puissance de cet argument ? Le souvenir de la mère produit son plein effet sur Anne, qui, foudroyée, doit reprendre ses esprits. L'évocation de la mère a l'effet d'un envoûtement sur Anne :

Son imagination et son cœur en furent un moment ensorcelés. L'idée de devenir ce que sa mère avait été, de faire revivre le précieux nom de Lady Elliot,

¹⁷² Jane AUSTEN, *Op.cit.*, p.187.

d'être rétablie à Kellynch et de l'appeler de nouveau sa maison, sa maison à jamais, opérait un charme auquel elle ne put résister, sur l'instant¹⁷³.

Devant cette scène, Lady Russell, comme une bonne sorcière, laisse l'enchantement produire son effet. Elle a cependant négligé un petit détail : Anne a grandi. La jeune fille n'est plus aussi influençable qu'elle l'était en 1806, alors qu'elle l'avait persuadée de rompre son engagement avec Wentworth. La maturité qu'elle a acquise lui permet, cette fois-ci, de réfléchir par elle-même sur William Elliot.

Cette réflexion la mène à émettre des doutes sur la personnalité de celui-ci. Sa connaissance toute récente de M. Elliot – un mois – lui recommande la plus grande prudence. En prime, le discours indirect libre laisse voir vers quel genre de personnalité le cœur d'Anne penche plutôt :

M. Elliot était raisonnable, réservé, raffiné... mais il n'était pas ouvert. On ne lui voyait aucune manifestation spontanée d'émotion, aucun mouvement d'indignation ou de joie à propos du bonheur ou du malheur des autres. C'était là, pour Anne, une imperfection très nette. Elle ne pouvait revenir de ses premières impressions. Elle prisait la franchise, la cordialité, la vivacité de caractère au-dessus de tout le reste. L'ardeur et l'enthousiasme la captivaient toujours¹⁷⁴.

L'enthousiasme, la spontanéité, l'ardeur, tout cela rappelle le capitaine Wentworth dont le souvenir illumine toujours le cœur d'Anne. D'ailleurs, si Anne ne pensait jamais le revoir après la rupture de leurs fiançailles en 1806, elle sera bientôt délicieusement agitée de le savoir près d'elle. Ce sont les Croft qui loueront le château de Kellynch, et Frederick y rendra bientôt visite à sa sœur Sophie. Dès lors, le sort en est jeté : avec Wentworth et le spectre de leurs anciennes amours rôdant sans cesse autour d'elle, impossible pour Anne d'aimer quelqu'un d'autre. Lors de leurs retrouvailles en 1814, la relation que les deux anciens amoureux renoueront comportera tous les ingrédients de l'amour romantique : d'abord, il permettra non seulement à l'héroïne d'être plus libre, plus autonome et plus épanouie en lui donnant l'occasion de construire sa personnalité aux côtés de Wentworth,

¹⁷³ *Loc.cit.*

¹⁷⁴ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.188.

mais il sera également marqué par une passion qui semble échapper à certains critiques pour qui Jane Austen représente la voix de la raison.

3.6 L'ÉPANOUISSEMENT AUPRÈS DE WENTWORTH

Lady Russel appréciait M. Elliot entre autres parce qu'il reconnaissait la valeur de sa filleule. Il n'est toutefois pas le seul à s'apercevoir des mérites d'Anne. De plus, Wentworth ne fait pas que constater ces mérites, il encourage également Anne à développer ses forces et ses talents. Admirant sa vivacité d'esprit et son sang-froid, il l'encourage à être dans l'action et met de l'avant les succès qui reposent sur ses interventions justes, rapides et assurées. Voilà qui contraste grandement avec l'image que ses proches de Kellynch ont d'elle : son père et sa sœur la voient plutôt comme une jeune fille passive. Ils ne parviennent pas à voir tout le travail qu'Anne abat dans une journée et ne réalisent pas à quel point sa contribution est cruciale à la bonne marche non seulement de Kellynch mais aussi d'Uppercross, où elle prête main forte à sa sœur dans l'éducation de ses enfants. La vision d'Anne qu'a la famille de Kellynch et celle qu'en a Wentworth sont radicalement différentes, et c'est dans le portrait que ce dernier lui renvoie d'elle-même qu'Anne se reconnaît le plus : c'est à cette image que Wentworth a d'elle qu'elle aimerait ressembler.

Wentworth confie à Anne qu'il a été convaincu de l'excellence de son caractère à l'occasion de son passage dans le Somerset, puis lorsqu'il l'a vue diriger le sauvetage de Louisa lors de la chute de celle-ci à Lyme:

Il était maintenant fixé sur son caractère : c'était la perfection même, l'équilibre le plus délicieux entre la fermeté et la douceur, mais il devait reconnaître que c'était seulement à Uppercross qu'il avait appris à lui rendre justice, et à Lyme qu'il avait commencé à voir clair en lui. [...] [L]es scènes qui s'étaient passées sur la Vieille Jetée et chez les Harville avaient définitivement établi sa supériorité¹⁷⁵.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.283.

C'est d'abord ce qui la distingue de ses amies et de sa famille qui permet à Anne de gagner ses lettres de noblesse auprès du capitaine Wentworth. À Uppercross, elle est la seule à se porter volontaire pour veiller sur son neveu malade. Anne, qui allie douceur et fermeté, semble plus douée que Mary elle-même pour s'occuper des petits Musgrove. À Lyme, lors de l'accident de Louisa, Anne est la seule à garder son sang-froid et c'est elle qui dirige les opérations d'une main de maître. Au près de la blessée, Wentworth se serait senti fort impuissant si Anne ne lui avait pas dicté quoi faire. Benwick, Wentworth et Charles obéissent aux ordres qu'Anne formule. Dépourvus, les trois hommes dépendent d'elles : « Anne, Anne! s'écriait Charles, que doit-on faire ensuite ? Au nom du ciel, que doit-on faire ensuite? Les yeux du capitaine étaient aussi tournés vers elle¹⁷⁶. » En plus de coordonner le sauvetage de Louisa en envoyant chercher un médecin, Anne veille sur les autres, dont Henriette et Mary qui, en crise, se sont transformées en patientes supplémentaires.

Austen ne met peut-être en scène qu'une seule infirmière de profession dans *Persuasion*, l'infirmière Rooke, mais nul ne peut balayer du revers de la main les compétences en la matière d'Anne Elliot. Meegan Kennedy fait remarquer que le *care* fait ressortir certaines qualités particulières du personnage : « le soin apporté aux patients dans *Persuasion* met en valeur un modèle de femme sensée et intelligente¹⁷⁷. » Ces qualités distingueront Anne de ses congénères et seront louées par Wentworth. De plus, une intelligence vive et un solide bon sens lui seront fort utiles dans la vie qu'elle s'est choisie.

D'ailleurs, Anne admire tout particulièrement Mme Croft, peut-être parce que celle-ci vit une existence semblable à celle qu'elle aurait menée si elle avait épousé Wentworth en 1806. Mme Croft possède assurément de nombreuses qualités. Téméraire, elle a voyagé en mer plusieurs années aux côtés de son mari. Elle estime qu'une femme peut être tout à fait heureuse à bord d'un navire,

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.133.

¹⁷⁷ KENNEDY, Meegan (2003, 17 novembre), « Persuasion », Littérature Arts Medicine Database, [En ligne], < <https://medhum.med.nyu.edu/view/11859> > [Page consultée le 4 mai 2021] : « In fact, nursing in Persuasion provides a model for a woman with sense and intelligence. »

en autant qu'elle soit quelque peu « raisonnable¹⁷⁸ ». Il va de soi que ce n'est ni la frêle Mary, ni la prétentieuse Elizabeth qui pourraient se plaire dans une telle vie. Contrairement à ses sœurs, Anne semble apprécier la vie simple et la franche camaraderie qu'elle retrouve auprès des amis de Wentworth, les Harville. Leur logement exigu n'est rien en comparaison du château de Kellynch, mais Harville a agrémenté sa petite résidence de souvenirs rapportés de ses expéditions navales et cela « donnait à Anne plus que de l'amusement : tout ce décor avait un tel rapport avec son métier, le fruit de ses labeurs, l'effet de son influence sur ses habitudes, que l'image de calme et de bonheur familial qu'il offrait causait en elle quelque chose de plus – ou de moins – que du plaisir¹⁷⁹ ». Cela laisse penser que cette visite a pour Anne un goût doux-amer : si elle avait épousé Wentworth, ces gens qu'elle apprécie auraient compté parmi ses amis ; Anne quitte la maison avec regret, y voyant un foyer vivant dans un grand bonheur.

3.7 UN FUTUR LAISSÉ OUVERT

Le dernier chapitre voit Anne épouser Wentworth, et l'héroïne semble avoir toutes les aptitudes requises pour se plaire dans la vie qu'elle s'est choisie. La fin de *Persuasion* est sensiblement différente de celle des autres romans austeniens. Même si l'excipit révèle que l'héroïne est « fière d'être la femme d'un marin¹⁸⁰ », *Persuasion* est le seul qui laisse le lecteur incertain quant à la vie qui attend Anne lorsqu'elle part avec le capitaine Wentworth. À l'inverse des autres romans étudiés dans ce mémoire, où le sort que connaîtront les héroïnes est beaucoup plus prévisible, on ne sait pas quel avenir se dessine devant le couple du dernier ouvrage de notre corpus. Dans *Le Cœur et la Raison*, Marianne épouse le colonel Brandon : la fortune de ce dernier garantit que la jeune fille sera à l'aise financièrement pour le reste de ses jours. La destinée d'Elinor est aussi facile à prévoir, puisqu'elle s'est unie avec un homme d'Église. Quant aux sœurs Bennet d'*Orgueil et préjugés*, on peut facilement imaginer l'avenir qui les attend. Les choses se présentent différemment

¹⁷⁸ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.85.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p.118.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p.295.

dans *Persuasion* où l'horizon semble être ouvert devant Anne Elliot. Il est possible de croire qu'il s'agisse là d'un choix délibéré de la part de l'autrice. Et pour cause : l'essentiel maintenant n'est plus l'avenir, ni la famille, ni l'institution. Désormais, ce sont la liberté et l'affirmation de soi qui sont capitales. Ainsi, dans *Persuasion*, l'enjeu n'est pas de s'assurer un avenir financièrement confortable. Cette fin laissée ouverte cadre avec le couple basé sur l'amour romantique qu'Anne forme avec Wentworth. Certes, l'avenir devant elle se profile moins nettement que celui qui s'ouvre devant les sœurs Bennet et Dashwood, mais Anne a trouvé quelque chose de plus précieux à ses yeux : un partenaire auprès duquel elle pourra s'épanouir pleinement, quitte à vivre parfois dans l'incertitude qu'apporte un mari corsaire. Son mariage avec Wentworth ne doit pas être vu comme un acte de rébellion, de désobéissance envers sa famille : c'est d'abord et avant tout l'occasion, pour l'héroïne, de s'affirmer et de suivre sa propre route, et ce, quitte à surprendre ses proches par son choix. Ce n'est peut-être pas le chemin sur lequel ils se seraient engagés ni le compagnon de route qu'ils auraient sélectionné pour eux-mêmes, mais qu'importe : ils ne sont pas Anne Elliot, et c'est pour devenir une meilleure version d'Anne Elliot que l'héroïne s'est engagée sur cette voie pavée certes d'inconnu, mais également de passion, de découvertes et de construction de soi.

3.8 UN AMOUR SENSUEL

Longtemps, cette lecture de *Persuasion* n'a pas fait l'unanimité. Certains considèrent que le dernier opus achevé de Jane Austen est moins drôle, moins chargé en rebondissements et moins incisif sur le plan de l'analyse psychologique. Certains peinent à s'attacher à une héroïne plus âgée que celles des autres romans. Pourtant, d'autres lecteurs jugent qu'il s'agit du meilleur ouvrage de Jane Austen. C'est le cas, notamment, d'Harold Bloom, qui est d'avis que *Persuasion* est le roman parfait¹⁸¹ et qu'Anne Elliot est loin d'être l'héroïne fade qu'on dépeint souvent. Sans sous-estimer la

¹⁸¹ Harold BLOOM, *Jane Austen's Persuasion*, préfacé par Harold Bloom, New York, Chelsea House, 2004, p.1 (Coll. « Bloom's Modern Critical Interpretations »).

force des autres romans de l'autrice, Judy Van Sickle Johnson estime pour sa part que *Persuasion* est son roman le plus langoureux :

Persuasion est sans contredit le roman le plus charnel de Jane Austen. [...] C'est un roman dans lequel une jeune femme s'élanche du haut d'un escalier parce qu'elle trouve enivrant d'atterrir entre les bras d'un homme. Un homme et une femme s'accompagnent avec enthousiasme partout et sont heureux de se presser l'un contre l'autre lorsqu'une voiture est trop étroite pour le nombre de passagers qu'elle transporte. [...] Dans le cas d'Anne et de Frederick, les manifestations physiques de l'amour sont rarement aussi évidentes. [...] Pourtant, la force réelle du roman se trouve dans la facilité avec laquelle Austen a dépeint la manière dont le corps réagit lors de la renaissance d'un ancien amour¹⁸².

Elle remarque d'ailleurs que la passion est nécessaire à la progression de l'intrigue. La compagnie constante des Musgrove d'abord, puis, par la suite, les occasions mondaines multipliées à Bath ne permettent jamais à Anne et à Wentworth de se retrouver seuls suffisamment longtemps et dans un cadre assez privé pour pouvoir discuter des circonstances entourant leur dernière rencontre, huit ans et demi plus tôt. Dans la grande majorité du roman, Wentworth et Anne n'échangent pas entre eux, si ce n'est que par l'intermédiaire de conversations obliques, interposées à travers autrui, ou par des gestes, des regards :

Le langage corporel et les coups d'œil échangés sont cruciaux à la réunion d'Anne et de Wentworth, qui n'échangent que peu de mots lors de cette période de retrouvailles embarrassante pour les amoureux. [...] Tous ces petits moments particuliers que représentent les entrées et les sorties, les rencontres fortuites, le choc que produit un contact physique imprévu, la proximité volontaire ou non qui se produit sur une causeuse ou dans une voiture qu'ils partagent – toutes ces circonstances ont de l'importance et sont stimulantes pour eux, suggestives¹⁸³.

¹⁸² Judy VAN SICKLE JOHNSON, *op.cit.*, p.60 : « *Persuasion* is Jane Austen's most unreservedly physical novel. [...] This is a novel in which a young woman leaps off a sea wall because the sensation of being in a man's arms is delightful to her. A husband and wife eagerly accompany each other everywhere happily compress themselves into a carriage, because they enjoy being physically close. [...] In the case of Anne and Frederick, the physical manifestations of love are hardly so obvious [...] Nonetheless, the real power of the novel resides in Austen's success in sustaining the credibility of a renewed emotional attachment through physical signs.»

¹⁸³ Judy VAN SICKLE JOHNSON, *op.cit.*, p.45 : « Physical gestures and exchanged glances are crucial to the reunion of Anne Elliot and Captain Wentworth, who exchange very few words throughout the awkward period of renewed romance. [...] The "little particulars" of entrances and exits, surprise meetings, shocks of a momentary physical contact, deliberate or fortuitous proximity on a sofa, in a carriage – all circumstances are profoundly significant and physically stimulating, if not sexually suggestive.»

Pour connaître les sentiments de l'autre, Anne et Wentworth ne pourront compter que sur son non-verbal, sur ses gestes et sur ses attitudes envers l'ancien être aimé. C'est en décodant ce nouveau système de signes qu'Anne devra trouver la réponse aux questions qui la taraudent : Wentworth lui en veut-il? Lui a-t-il pardonné? Ressent-il encore de l'intérêt envers elle? Lui est-il indifférent? Ces menus contacts, ces brefs regards qui sont l'occasion de déchiffrements et de questionnements pour l'un et pour l'autre, Van Sickle Johnson les décrit comme étant à la fois « embarrassants et séduisants, douloureux et délicieux¹⁸⁴ ». Pour la chercheuse, l'absence de discussions entre Anne et Wentworth ne semble pas faire souffrir la passion qui se dégage du récit. La cour entre eux deux est, selon elle, majoritairement non verbale. Peut-être communiquent-ils peu par la parole, mais les sentiments et les sensations physiques ressentis par l'un et l'autre n'en sont pas moins puissants¹⁸⁵.

La romance s'en trouve plutôt décuplée, puisque chaque geste est doublement précieux, chaque regard compte et est analysé par les deux jeunes gens, qui chérissent ces occasions qui, pour les autres personnages, passent inaperçues ou se confondent avec de banales marques de politesse. Pour leur amour, cette sensualité discrète est une voie de communication qui agit comme stratégie de survie. Tantôt l'embarras à l'idée du passé les empêche de s'approcher l'un de l'autre, tantôt les circonstances ou la présence d'amis se dressent comme un obstacle à leurs retrouvailles. Pourtant, ces barrières semblent agir comme catalyseurs pour leur histoire, leur permettant de poursuivre les plaisirs de l'attente et de l'espérance, douceurs qu'ils ont déjà connues en étant, l'un et l'autre, habités par le spectre de l'être aimé depuis leur rupture en 1806.

Pour Van Sickle Johnson, rares sont les personnages austeniens qui s'ouvrent autant qu'Anne et Wentworth à la sensualité. On retrouve bien sûr Marianne Dashwood dans *Le Cœur et la*

¹⁸⁴ Judy VAN SICKLE JOHNSON, *loc.cit.* : « The varying degrees of distance between them, as the undeclared lovers read each other's looks and seek to determine true feelings, are at once embarrassing and seductive, painful and exquisite. »

¹⁸⁵ Judy VAN SICKLE JOHNSON, *op.cit.*, p.46 : « The renewed courtship between Frederick Wentworth and Anne Elliot is remarkably, almost dangerously nonverbal. The man and woman say very little to each other, but much is felt, physically as emotionally. »

Raison et Lydia Bennet dans *Orgueil et Préjugés*, mais cette dimension d'elles-mêmes est réprouvée et punie. Dans le roman à l'étude, l'ardeur d'Anne n'est pas sanctionnée : elle contribue plutôt à faire d'elle un personnage auquel le lecteur peut s'attacher et à la distinguer de ses sœurs, froides et prétentieuses. Prenant en considération qu'*Emma* a été rédigé par Austen peu de temps avant *Persuasion*, Van Sickle Johnson compare l'attitude des deux héroïnes face à la sensualité. Dans chacun des romans, elle remarque deux scènes similaires dans lesquelles les héroïnes se retrouvent coincées aux côtés d'un homme lorsqu'elles doivent partager un sofa avec plusieurs invités – M. Elton pour Emma, et Wentworth pour Anne. Lorsqu'elle se sent désirée, Emma devient inconfortable. Du côté d'Anne Elliot, les contacts avec Wentworth provoquent des émotions troubles, délicieuses. Van Sickle Johnson précise toutefois qu'Anne Elliot ne se délecte de ces sensations que lorsqu'elles sont causées par le capitaine. Lorsqu'elle est approchée tant par Benwick que par M. Elliot, Anne peut réagir différemment d'Emma en raison de sa constance et de la connaissance qu'elle a d'elle-même, deux vertus que MacIntyre remarque tout particulièrement dans l'œuvre austenienne :

Anne est certaine de son amour envers Wentworth et espère qu'il soit réciproque. Elle sait si bien ce que son cœur réclame qu'elle n'est pas autant choquée par le contact physique avec d'autres hommes que ne l'est la naïve Emma. [...] Elle est détendue en présence d'autres hommes. Seul le contact du capitaine Wentworth lui fait expérimenter toutes sortes de sensations différentes, vertigineuses et exquises ¹⁸⁶.

Le capitaine semble posséder lui aussi les deux vertus prisées par le philosophe écossais. À son arrivée dans le Somerset, Wentworth expose à sa sœur Sophie son projet de mariage : il estime être prêt pour celui-ci et ouvert à rencontrer toutes les demoiselles qu'il pourrait croiser. Secrètement, il pose cependant une exception : « sauf Anne Elliot.¹⁸⁷ » Il qualifie d'ailleurs d'idiote toute union qui se déroulerait ainsi. Est-il permis de croire que le capitaine estime ridicule tout engagement qui ne le lierait pas à son ancienne flamme? Wentworth se connaît assez pour savoir qu'Anne est la seule

¹⁸⁶ Judy VAN SICKLE JOHNSON, *op.cit.*, p.55 : « Anne si so secure and certain in her love for Captain Wentworth, and so hopeful of a return of affection. [...] Since she knows her own heart, she does not suffer the physical alarms of a naïve and obtuse Emma. [...] She is relaxed with such men and with herself. It is only in the presence of Captain Wentworth that she experiences quite different sensations.»

¹⁸⁷ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.75.

personne qui puisse lui convenir réellement. De plus, la constance de ses sentiments transparait lorsque le narrateur confie qu'« Anne Elliot n'était pas exclue de ses pensées, lorsqu'il dépeignit plus sérieusement la femme qu'il voudrait rencontrer : "Un esprit solide et des manières douces", tel était tout le portrait qu'il en fit¹⁸⁸ ». Ces qualités, nous l'avons vu plus tôt, Anne aura à plusieurs reprises l'occasion de démontrer qu'elle les possède et qu'elle est celle qui est taillée sur mesure pour faire équipe avec le capitaine Wentworth. Son courage, son sang-froid et l'excellence de ses manières feront d'elle une parfaite femme de marin.

Au 23^e chapitre, dans la lettre qu'il adresse à Anne, Wentworth l'implore de croire en la constance de son amour : « Ne prétendez pas que l'homme oublie plus vite que la femme, que son amour meurt plus tôt. Je n'ai jamais aimé que vous¹⁸⁹. » Cette même vertu est soulignée plus tard par une répétition : « C'est vous seule qui m'avez fait venir à Bath. C'est pour vous seule que je pense, que je fais des projets¹⁹⁰... » D'un côté comme de l'autre, la connaissance de soi et la constance sont des vertus qui seront profitables aux personnages. Pour Wentworth, cela lui a peut-être permis de regagner le cœur d'Anne après huit ans et demi de séparation. Pour Anne, toutefois, l'enjeu est plus important. En assumant qui elle est réellement, en choisissant de s'unir avec Wentworth, elle s'ouvre grand les portes d'un monde qui lui ressemble et qui l'éloignera d'une famille où elle n'était pas estimée à sa juste valeur. Pour l'héroïne de *Persuasion*, connaissance de soi et constance riment avec indépendance.

3.9 IDENTITÉ ET AMOUR

Plus tôt, nous avons lié la romance vécue dans *Persuasion* à l'amour romantique. Il sera maintenant exploré de quelle manière Anne elle-même peut être vue comme une héroïne romantique. Si on considère que le romantique est d'abord et avant tout un être qui ne trouve pas sa

¹⁸⁸ *Loc.cit.*

¹⁸⁹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.277.

¹⁹⁰ *Loc.cit.*

place dans le monde qui l'entoure, on peut aisément concevoir qu'Anne Elliot, mal aimée et comme étrangère à sa famille, est un personnage romantique : c'est d'ailleurs en l'amour qu'Anne trouve une voie de sortie qui l'amènera à vivre avec Wentworth dans leur propre monde.

Anne naît au sein de la famille Elliot et perd sa mère à l'âge de quatorze ans. La jeune fille demeure donc avec son père, un homme imbu de lui-même dont la préférence semble aller à l'aînée, Elizabeth, qui lui ressemble sur tous les plans. Il accorde un peu de crédit à Mary, la cadette, lorsqu'elle fait un mariage avec le fils de l'une des riches familles de la région, mais Anne, pour sa part, « n'[est] rien du tout pour son père ni pour sa sœur [Elizabeth] ; sa parole [est] nulle, son rôle de toujours acquiescer – elle [est] seulement Anne¹⁹¹ ». C'est que Sir Walter, bouffi d'orgueil, peut difficilement reconnaître la valeur de quiconque est si différent de lui. Le narrateur dit d'Anne qu'elle possède un esprit fin et un caractère doux, mais ces qualités que Sir Walter peine à applaudir, elle les tient plutôt de sa mère, une femme que le narrateur estime avoir été bien supérieure à son mari. C'est cette amie chère à son cœur que Lady Russell a l'impression de retrouver en sa filleule. Dans l'entourage d'Anne, seule Lady Russell semble apprécier la jeune fille à sa juste valeur. Sur une affaire familiale d'importance, il n'y a que sa marraine pour la consulter, les autres s'imaginent que la jeune fille n'est pas intéressée par les affaires de la maisonnée ou qu'elle ne saura pas proposer de pistes de solution intéressantes. Elizabeth et Mary ne semblent pas prendre en considération les forces de leur sœur : quand vient le moment de s'établir à Bath, Elizabeth estime que l'aide de sa sœur ne lui sera pas nécessaire, lui préférant ainsi le secours d'une amie. La cadette de la famille, Mary, semble utiliser Anne comme dame de compagnie lorsque bon lui semble. Exigeante, Mary exerce un contrôle sur sa sœur. Puisqu'elle souhaite sa présence auprès d'elle, on pourrait croire qu'elle estime Anne. Son affection s'exprime toutefois d'une drôle de manière. Dès son arrivée à Uppercross, Mary lui reproche de ne pas être venue plus tôt et, lorsqu'Anne explique qu'elle avait beaucoup à faire pour préparer le déménagement à Bath, Mary est stupéfaite : « Mon Dieu ! qu'est-ce que vous pouvez avoir à faire, vous ? » La mise en apposition du pronom « vous » par la virgule

¹⁹¹ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.10.

souligne l'incompréhension de Mary, qui semble croire qu'Anne ne peut être d'une aide précieuse à sa famille, plus précieuse encore qu'elle et sa sœur aînée. C'est pourtant le cas et, lorsqu'Anne lui détaille toutes les tâches qu'elle a effectuées, Mary écoute distraitement avant de changer de sujet. À Uppercross, Mary ne cherche pas à passer du temps de qualité avec sa sœur : elle utilise plutôt Anne tantôt comme bonne d'enfants, tantôt comme médiatrice pour arbitrer les conflits entre elle et son mari ou comme messagère entre elle et les sœurs Musgrove. Ce travail invisible qu'effectue Anne à Uppercross, que ce soit en veillant sur le petit Charles blessé, ou en jouant le rôle d'intermédiaire entre Uppercross et la grande maison ou entre Charles Musgrove et Mary, n'est pas suffisamment remarqué par ses pairs.

Dans son livre *About Love: Reinventing Romance for Our Times*, Robert C. Solomon suggère que les rôles publics ne nous caractérisent pas autant que les rôles privés. Ce sont les partitions que nous jouons dans la sphère domestique qui contribuent à nous définir. Ce sera, pour Anne, son rôle de fille, d'amie et de sœur. Difficile donc, pour l'héroïne, de se construire adéquatement dans un tel environnement familial. Solomon indique que l'identité fleurit là où l'on se sent soi-même. Si Anne désire devenir véritablement elle-même et briller à la mesure de ses talents, elle n'aura d'autre choix que de le faire ailleurs qu'à l'intérieur du cercle familial, qui ne la reconnaît pas à sa juste mesure. C'est un grand saut dans le vide pour Anne que de s'éloigner du clan Elliot, une vieille et noble lignée. Pourtant, en choisissant de le faire, elle montre que ce qui est important pour sa famille ne l'est pas nécessairement pour elle.

3.10 ANNE DANS LE REGARD DE WENTWORTH

Solomon insiste sur l'importance de l'autre dans la construction de soi. Dans l'enfance, la famille occupe une place centrale avant d'être remplacée par les pairs, puis par la personne aimée. Pour lui, la perception que la personne aimée a de nous est plus importante que la manière dont le reste de notre entourage nous voit. Entre 1806 et 1814 s'opère un changement majeur : Anne se détache de l'opinion de sa famille. Au plus fort de l'intrigue de *Persuasion*, la seule opinion qui lui

importe, c'est celle de Wentworth. Lorsque Mary lui rapporte que Frederick, après avoir revu Anne pour la première fois après huit ans de séparation, a dit que cette dernière avait tellement changé qu'il ne l'aurait pas reconnue, la jeune fille sent qu'on vient de lui infliger « une blessure particulière¹⁹² », qu'elle décrira comme une mortification. Anne est agitée par une telle révélation. Lors de leurs rencontres subséquentes, la courtoisie avec laquelle Wentworth s'adresse à elle l'irrite. Le narrateur qualifie les manières du capitaine de politesse exagérée : « Anne ne voulait plus connaître de regards et de paroles de ce genre. Cette froide politesse, cet air cérémonieux étaient pires que tout¹⁹³. » Ce qu'Anne désire, c'est de redevenir la jeune fille qu'elle était dans le regard de Wentworth il y a huit ans. Mais dans l'amabilité étudiée du jeune homme à son égard, Anne ne voit qu'un souvenir de leur rupture, que Wentworth n'a pas encore tout à fait surmontée. Et ce qui chagrine le plus Anne, c'est la transformation qu'elle a subi à ses yeux. Jadis créature aimée, leur rupture a laissé voir à Wentworth ses failles :

Il n'avait pas pardonné à Anne Elliot. Elle l'avait lésé, délaissé et déçu et, ce qui est pire, elle avait montré, en agissant ainsi, une faiblesse de caractère que son tempérament décidé et confiant ne pouvait tolérer. Elle l'avait abandonné pour obliger autrui. Cela avait été l'effet d'un excès de persuasion. C'était un signe de faiblesse et de timidité¹⁹⁴.

Cette dégringolade dans son estime est dévastatrice pour Anne, pour qui l'estime de Wentworth est essentielle. Avoir montré ses failles lui est douloureux puisque l'amoureux désire d'abord et avant tout « montrer son soi idéal, s'améliorer et être aimé, pour ce qu'[il] considère être le meilleur de [lui-même]¹⁹⁵ ». La théorie identitaire de l'amour développée par Solomon stipule que le but et la nature de l'amour sont de fonder une identité qu'on partagera avec l'autre. Pour lui, l'identité ne peut se développer qu'à travers les relations qu'on noue avec nos semblables les plus proches. Bien qu'il énonce que l'identité se construit en rapport avec l'autre, Salomon estime que

¹⁹² Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.45.

¹⁹³ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.87.

¹⁹⁴ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.74.

¹⁹⁵ Robert SOLOMON, *About Love: Reinventing Romance for Our Times*, Cambridge, Hackett Publishing Company, 2006, p.206.

nous restons maîtres de notre identité en choisissant nous-mêmes à qui nous accordons le pouvoir de nous aider à nous définir :

Notre identité est toujours entre nos mains. C'est une affaire de qui nous choisissons pour juger, qui nous établissons comme juge suprême ayant lui seul le pouvoir de reconnaître et d'encourager ce que nous considérons comme étant nos meilleurs et nos plus nobles attributs, même si le reste du monde échoue à les apprécier¹⁹⁶.

Comme juge, Anne choisit Wentworth : c'est grâce à lui qu'elle fera briller ses talents et c'est à ses côtés qu'elle fuira le livre du Baronnetage, si cher à Sir Walter Elliot, pour trouver sa place dans un nouveau monde aux côtés de Wentworth.

3.11 LE NOUVEAU MONDE D'ANNE ET DE WENTWORTH

Nous avons vu plus haut que le capitaine Wentworth est le seul à valoriser la personnalité, l'intelligence et le travail invisible d'Anne, le soin qu'elle apporte tant au sein du foyer de sa sœur Mary qu'à Louisa Musgrove. À Bath, lorsqu'Anne coordonne l'opération de sauvetage de Louisa, Frederick est épaté par son sang-froid. Il la supplie d'ailleurs de rester auprès de Louisa durant sa convalescence, estimant qu'elle est la plus qualifiée pour le faire : « Vous allez rester, j'en suis sûr ; vous allez rester la soigner¹⁹⁷. » Wentworth lui fait la preuve qu'il reconnaît, estime son bon sens lorsqu'il lui demande conseil sur la manière d'annoncer la maladie de Louisa à M. et Mme Musgrove. Voir ses qualités valorisées par Wentworth amène très certainement un changement chez l'héroïne, qui a désigné le capitaine comme co-auteur de son identité. Wentworth a su reconnaître et encourager chez Anne des vertus qu'elle était parfois tentée de laisser dans l'ombre. Après

¹⁹⁶ Robert C.SOLOMON, *op.cit.*, p.243 : « As long as we can move our identity are in our hands. It's a matter of whom we pick to judge, supreme judge who alone has the power of acknowledge and encourage what we ourselves see as our best, most noble attributes, even if the rest of the world fails to appreciate them. »

¹⁹⁷ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.137.

l'excursion à Lyme, on assiste progressivement à l'éclosion d'une Anne plus sûre d'elle, tant dans ses gestes que dans ses paroles.

En envisageant une vie auprès de Wentworth, Anne marque sa différence avec sa famille attachée au prestige et à l'orgueil des Elliot. À Bath, elle montre bien ce qui la distingue d'eux. Lorsque Bath accueille les Dalrymple, leurs cousines appartenant à l'aristocratie, la famille Elliot est dans tous ses états. Anne est embarrassée par la servilité de son père et de sa sœur, qui font tout pour entrer dans les bonnes grâces des Dalrymple. Le jugement porté par Anne sur ces derniers fait voir le peu d'importance qu'elle accorde au prestige. Elle n'est pas de l'avis de son père, pour qui il est primordial de soigner ses relations avec quelqu'un pour les bénéfices que cette personne pourrait nous apporter. C'est pour cette raison que la jeune fille refuse une invitation de Lady Dalrymple. Anne préfère plutôt passer la soirée avec une ancienne amie, ruinée et malade. Son père et sa sœur sont étonnés de ce choix. C'est que la personne qu'Anne juge plus importante que leur cousine est loin de trouver grâce à leurs yeux. L'opinion qu'a Sir Walter de cette ancienne amie en dit long sur son caractère et sur les relations qu'il entretient avec les autres : prétentieux, il estime ne devoir fréquenter que les gens de bonne réputation, de préférence les gens connus et issus de vieilles familles. Le statut social est pour lui plus important que le caractère de la personne, que ses vertus ou son tempérament. Sir Walter voit Mme Smith comme une relation « inférieure¹⁹⁸ », voire « dégoûtante¹⁹⁹ ». Anne n'est pas de cet avis. Pour elle, « la bonne compagnie [...] se compose de gens intelligents et cultivés, qui ont de la conversation²⁰⁰ ». Pour Solomon, nous sommes portés à fréquenter des gens qui nous font sentir vertueux et méritants : ces amis et ces partenaires amoureux nous aident à cheminer vers qui nous sommes réellement et qui nous souhaitons devenir.

La personne qu'Anne aspire à être est sensiblement différente de son père et de ses sœurs. En fait, il semble que pour elle, l'amitié véritable soit plus importante que les relations de façade que

¹⁹⁸ *Ibid.*, p.184.

¹⁹⁹ *Loc.cit.*

²⁰⁰ *Ibid.*, p.175.

les Elliot entretiennent avec les autres, notamment avec les Dalrymple. C'est ce que laisse croire la relation que la jeune fille entretient avec Mme Smith, une amitié qui perdurera même après son mariage avec Wentworth. L'amitié semble également être une valeur centrale pour son prétendant: la compagnie des capitaines Harville et Benwick lui est chère. C'est en voyant les liens qui unissent Wentworth à ses amis de Lyme que le lecteur a un aperçu du genre de relations sociales, simples et sans artifices, qui plairaient à Anne. Marquée par la franche camaraderie, cette amitié qui séduit la jeune fille est également valorisée par le couple Croft, dans lequel il est possible de voir un modèle pour Anne :

Elle voyait en eux une image de bonheur extrêmement attirante. Elle les suivait toujours des yeux autant qu'elle le pouvait, ravie d'imaginer qu'elle comprenait ce dont ils parlaient, peut-être, tandis qu'ils se promenaient, heureux et indépendants; ravie également de voir la cordiale poignée de main de l'amiral, lorsqu'il rencontrait un vieil ami, et d'observer le feu de leur conversation lorsque, de temps en temps, ils formaient un petit groupe avec quelques marins, et Mme Croft y avait l'air aussi intelligente et animée que n'importe lequel des officiers qui l'entouraient²⁰¹.

Anne envie le bonheur du couple Croft, qui semble se réjouir de la présence l'un de l'autre. L'impression d'indépendance qu'ils dégagent est confirmée par Mme Croft lorsqu'elle confie qu'elle n'a jamais été malheureuse d'avoir épousé un marin, malgré les périls que la vie en mer peut comporter : « Tant que nous étions ensemble, vous savez, il n'y avait rien à craindre. [...] [T]ant que nous pouvions être ensemble, plus rien ne me faisait souffrir et je ne rencontrais jamais la moindre gêne²⁰². » Le couple Croft semble isolé dans son propre univers, à l'image des amoureux de Solomon, qui créent leur propre monde. Anne, en s'unissant à Wentworth, quittera le milieu dans lequel elle a grandi pour en rejoindre un autre que son père désapprouve. Dans ce nouvel univers, toutefois, aux côtés de Wentworth, elle pourra être une meilleure version d'elle-même, plus près de ce qu'elle est réellement. La découverte de son indépendance lui apportera beaucoup de satisfaction, tel que nous l'apprend l'excipit : « Elle était fière d'être la femme d'un marin²⁰³. » Il est d'ailleurs non

²⁰¹ *Ibid.*, p.197.

²⁰² *Ibid.*, p.86.

²⁰³ *Ibid.*, p.295.

négligeable de remarquer que la première fois où Anne prend la parole dans le roman, au troisième chapitre, c'est pour défendre la marine, un corps d'emploi que sa famille dénigre particulièrement. Sir Walter et sa famille estiment que la vie à bord est inconfortable et que les marins sont rustres.

Mme Croft, qui a voyagé souvent aux côtés de son mari, s'étonne de tels jugements et a horreur d'entendre quiconque suggérer que les femmes sont rarement dotées du bon sens, de la résistance et du courage requis pour la vie au large. Ces qualités, Anne les possède toutes : pour s'en apercevoir et pour se rendre compte que Wentworth estime ces forces et l'encourage à les développer, il suffit de se rappeler la scène qui s'est déroulée à Lyme sur la Vieille Jetée, lorsque Louisa chute et qu'Anne coordonne de main de maître les manœuvres visant à lui sauver la vie.

Le couple qu'elle forme avec Wentworth est pour l'héroïne une possibilité de liberté et d'épanouissement qu'elle n'aurait pas pu trouver auprès de sa famille. Solomon définit ainsi le lien entre amour et affirmation de l'identité :

L'amour, en d'autres mots, est la recherche d'une autre personne qui nous permettra d'accéder à notre « véritable » identité et qui nous permettra de se sentir complet une fois pour toutes. [...] L'amour n'est pas seulement la volonté d'avoir de la compagnie ou le désir sexuel, mais plutôt l'effort de capturer quelque chose qui nous définit mais qui, néanmoins, nous semble difficile à cerner et à définir par nous-mêmes²⁰⁴.

Ce que Solomon propose, c'est d'abord que personne ne peut être complet par lui-même²⁰⁵. En créant son propre univers aux côtés de Wentworth, Anne se révèle à elle-même. Pour s'épanouir et devenir ce qu'elle est réellement, Anne a besoin de l'homme qu'elle aime.

²⁰⁴ Robert C.SOLOMON, *op.cit.*, p.195 : « Love, in other words, is the attempt to find another person who will give us a sense of our "true" selves and make us feel complete, once and for all. [...] Love is not just companionship or desire but the desperate effort to recapture something that is already ours but yet not ours, something that already defines the self but nevertheless seems elusive. »

²⁰⁵ *Ibid.*, p.195 : « no one can be self-sufficient or complete alone ».

Même si Anne est la plus âgée de toutes les héroïnes austeniennes, c'est celle qui osera davantage sortir du cadre établi. Le roman se termine sur une célébration de l'amour et non de la famille, ce qui fait d'Anne Elliot l'héroïne la plus rebelle de Jane Austen. De tout le corpus étudié, il n'y a que dans *Persuasion* que la proximité avec la famille n'est pas mentionnée dans l'excipit. *Le Cœur et la Raison* et *Orgueil et Préjugés* se terminent tous les deux en soulignant le bonheur qu'auront les héroïnes d'habiter tout près l'une de l'autre. Ce n'est pas le cas dans *Persuasion*, qui se termine en mettant en évidence une héroïne heureuse d'être la femme d'un marin, promesse d'éloignements fréquents de son patelin. Anne s'aventure dans un monde étranger à celui qu'elle a toujours connu : c'est une route pavée d'incertitudes quant à son futur, mais cela lui permettra de devenir qui elle est réellement, une perspective qu'Anne n'aurait pu entrevoir si elle était restée dans le giron familial, où « elle était seulement Anne²⁰⁶ ». Cela soutient notre hypothèse : Jane Austen n'est pas, comme on l'a souvent dépeinte, une romancière qui fait l'apologie de la raison. Le développement de l'amour chez Jane Austen montre que les deux premiers romans étudiés sont marqués par un conflit entre l'amour passionnel et l'amour amical. Les mariages raisonnables des héroïnes pourraient laisser croire au triomphe de l'amour amical, si ce n'était des mariages passionnels qui sont également conclus dans ces deux romans. Cette tension ne se résout que dans *Persuasion*, par l'émergence d'un nouveau modèle de l'amour, illustré par le couple d'Anne et de Wentworth. L'amour romantique rejoint ainsi certaines des valeurs clefs du romantisme : tantôt liberté et épanouissement, tantôt passion, le couple permet à une héroïne inconfortable avec les valeurs de sa famille et de son entourage de s'épanouir dans un nouveau monde qui lui permettra d'affirmer son identité.

²⁰⁶ Jane AUSTEN, *op.cit.*, p.10.

CONCLUSION

Ce mémoire cherchait à mettre en évidence que la tension entre les sentiments et la raison ne se résout que dans le dernier roman de Jane Austen, *Persuasion*, par l'apparition d'un nouveau type d'amour, soit l'amour romantique tel que décrit, entre autres, par Jean-Jacques Rousseau. Pour ce faire, nous avons envisagé l'œuvre de Jane Austen comme une seule œuvre qui se modifie à travers les années afin de mieux y analyser le développement de l'idée de l'amour. Cette démarche chronologique et globale nous a permis de montrer que dans *Le Cœur et la Raison* comme dans *Orgueil et préjugés*, la tension entre l'amour amical et l'amour passionnel demeure vive et les romans se terminent sans que ce conflit ne soit résolu. Il faudra attendre *Persuasion*, le dernier ouvrage de Jane Austen, pour qu'une solution se dessine à travers l'amour romantique. Dans ce roman, c'est le couple qu'elle formera avec Wentworth qui permettra à Anne Elliot de choisir le destin et l'identité qui lui conviennent, faisant d'elle l'héroïne austenienne la plus rebelle.

L'approche philosophique utilisée dans ce mémoire nous a permis d'explorer le mythe platonicien de l'Androgyne. Nous avons également emprunté le concept de l'amour amical à Aristote et nous avons marché sur les terres de l'amour romantique décrit entre autres par Rousseau. L'hypothèse conservatrice perçoit Austen comme une autrice de romans d'amour où la raison l'emporte toujours sur les sentiments : l'amour amical aurait donc dû sortir gagnant des œuvres étudiées. S'inspirant des travaux récents sur Jane Austen qui la perçoivent davantage comme une écrivaine critique, voire subversive, ce mémoire propose plutôt que les destinées amoureuses des héroïnes ne sont pas dominées par l'amour amical. Nous avançons aussi que la tension entre l'amour passionnel et l'amour amical ne se résout que dans *Persuasion*, par l'apparition d'un nouveau type d'amour : l'amour romantique, qui favorise la liberté individuelle et l'affirmation de soi contre la famille et l'institution en général. L'amour romantique proposé par Rousseau a été lié à la théorie identitaire de l'amour développée par le philosophe Robert C. Solomon. Une telle trajectoire permet de souligner

que l'amour austenien est plus complexe que ce qui a souvent été mis de l'avant : l'amour passionnel y a davantage sa place qu'on ne l'aurait cru et, en fin de course, le couple peut même servir de tremplin à l'héroïne pour affirmer son identité et pour s'épanouir dans une existence qu'elle s'est choisie, déjouant ainsi les attentes que sa famille avait pour elle.

Au cours du premier chapitre, nous avons exploré les trajectoires amoureuses de Marianne et Elinor Dashwood, qui montrent bien que la tension entre l'amour passionnel et l'amour amical ne se résout pas à la fin du roman. D'abord, nous avons vu comment le personnage de Marianne, tout influencée qu'elle est par l'humeur de son époque, cherche le grand amour. Sa romance avec Willoughby sera sous le signe du mythe platonicien d'Aristophane : les deux jeunes gens auront l'impression de se connaître depuis toujours. Leurs projets seront toutefois contrecarrés : désargenté à la suite d'une erreur de jeunesse, Willoughby saisit l'occasion d'épouser une riche héritière. Marianne, quant à elle, s'unira au colonel Brandon à la suite de sa maladie. Nous avons vu, toutefois, que l'affection qui la lie à Brandon n'est nullement comparable à celle qu'elle éprouvait pour Willoughby : d'une romance gouvernée par l'amour passionnel, Marianne est passée à une relation marquée davantage par l'amour amical que par la passion dévorante. L'amour amical d'Aristote qui unit ces deux derniers suggère que les deux partenaires se nourrissent mutuellement et nous assistons bel et bien à des apprentissages chez l'un comme chez l'autre. Auprès de Brandon, la fouguese Marianne apprend le dévouement et la tranquillité. À vivre auprès de Marianne, le colonel, présenté comme un personnage taciturne, goûte à une certaine douceur de vivre.

Le Cœur et la Raison présente aussi le parcours amoureux de sa sœur Elinor, et c'est le destin réservé à ce personnage qui nous laisse croire que l'amour passionnel et l'amour amical se retrouvent au coude-à-coude lorsque le récit se termine. À la fin du roman, la réservée Elinor épouse Edward Ferrars, sur qui elle avait jeté son dévolu au tout début du récit. Certes, les tempéraments tranquilles des amoureux tranchent nettement avec la paire que formaient Marianne et Willoughby. Toutefois, la communauté de leurs goûts, la similitude de leurs caractères, la ressemblance de leur conception du bonheur, ainsi que l'attachement immédiat qu'Elinor et Edward ont ressenti l'un pour

l'autre dès leurs premières rencontres, tout cela fait de cette union le seul mariage d'amour du roman, une union qu'on peut rattacher à l'amour passionnel. Le même schéma se répète dans *Orgueil et préjugés* : deux sœurs, deux mariages, l'un basé sur Platon et l'autre sur Aristote.

Le deuxième chapitre a été l'occasion de revisiter l'opinion communément émise selon laquelle Darcy serait le véritable amour d'Elizabeth. Nous défendons toutefois une thèse contraire : nous proposons que si Elizabeth connaît l'amour tel que nous l'entendons habituellement – et dont notre conception moderne est influencée par le mythe d'Aristophane de Platon – ce n'est pas auprès de Darcy mais bien auprès de Wickham. Dès qu'elle aperçoit le soldat, sa prestance la frappe, sa bonne humeur et sa facilité à entrer en conversation la charment. Nous nous sommes appuyés sur les travaux de Bander pour montrer de quelle manière l'attachement d'Elizabeth envers Wickham comporte une dimension charnelle qu'il est facile de lier à l'amour passionnel. Plus encore, ce type d'amour se remarque chez Elizabeth lorsqu'on examine la manière dont son caractère se modifie lorsqu'elle tombe amoureuse de Wickham. Plusieurs critiques louent la vivacité d'esprit et la clairvoyance d'Elizabeth à l'égard des autres personnages : nous avons montré comment le jugement de celle-ci est affecté tant elle est bernée par le charisme et l'éloquence de son prétendant, une erreur dont elle se repentira plus tard.

Le couple Darcy-Elizabeth est, pour sa part, sous le signe de l'amour amical. Ce type d'amour exige du temps pour se construire et porte en lui un grand pouvoir de transformation de soi. Nous nous sommes penchés sur les chemins tortueux par lesquels passe la relation entre Darcy et Elizabeth. La gamme d'émotions qu'ils ressentent l'un envers l'autre pendant l'année 1811 est vaste et le temps qu'ils passeront ensemble en diverses occasions répond aux exigences de l'amour amical, qui exige la lenteur pour apprendre à se connaître. La haine initiale qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre sera peu à peu remplacée par une amitié qui permettra aux partenaires d'amender leurs caractères : chacun apprendra à tempérer son orgueil et à se méfier des jugements précipités. Bref, bien qu'il soit différent de celui qui unit Marianne à Brandon, l'amour d'Elizabeth pour Darcy est tout de même un tant soit peu raisonnable, une opinion partagée par la chercheuse Vivien Jones, dont

les travaux envisagent les bénéfices pécuniaires et sociaux que retire Elizabeth de son mariage avec Darcy.

Comme Elinor, la sœur d'Elizabeth, Jane, conclut un mariage d'amour. Le deuxième opus de Jane Austen, à l'instar du premier, se termine lui aussi par une tension non résolue entre l'amour amical et l'amour passionnel. Il faudra attendre *Persuasion* pour voir émerger la solution à ce conflit, soit l'amour romantique tel que décrit, entre autres, par Rousseau dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Ce n'est que dans cet ouvrage que se résout le conflit entre l'amour amical et l'amour passionnel que nous avons vu traverser *Le Cœur et la Raison* et *Orgueil et préjugés*.

L'héroïne, Anne Elliot, s'unira à la toute fin du roman à Frederick Wentworth. Toutefois, nul besoin d'attendre les derniers chapitres pour s'apercevoir que l'amour qui les lie s'apparente à l'amour romantique. L'amour romantique propose aux partenaires de cheminer ensemble vers l'autonomie et l'épanouissement personnel. C'est, d'abord et avant tout, un amour qui rend libre et qui permet de grandir. Anne est issue d'une famille qui ne l'estime pas à sa juste valeur et qui, par conséquent, ne lui permet pas de réaliser tout son potentiel. La scène qui se passe à Lyme sur la jetée, lorsqu'Anne secourt une de ses camarades, met en évidence que Wentworth, avec Lady Russell, est le seul personnage du roman à estimer les qualités d'Anne à leur juste mesure. Plus encore, il encourage Anne à les développer. La théorie identitaire de l'amour de Solomon utilisée dans ce chapitre nous a aidés à montrer qu'Anne peut être vue comme un personnage romantique. Malheureuse dans une famille qui ne reconnaît pas ses forces, elle verra dans le couple une occasion de se réaliser pleinement. Le rôle d'amoureuse d'Anne prendra alors le dessus sur ses rôles de fille et de sœur. L'opinion qu'a Wentworth d'elle comptera désormais plus que l'avis de n'importe qui d'autre, et c'est grâce à lui qu'Anne développera des qualités qu'elle portait déjà en germe mais qui ne trouvaient pas de terreau fertile pour s'exprimer au sein de la famille Elliot. Ces qualités, le sang-froid, le courage et le *leadership* la distingueront des autres et la prépareront adéquatement à la vie de femme de marin qui l'attend. Le cocon qu'elle tisse avec Wentworth lui offrira la liberté et

l'épanouissement, deux possibilités que ni sa famille ni un autre prétendant à l'intérieur du récit n'auraient pu lui offrir.

Même si cette nouvelle vie la fait rêver, le quotidien d'Anne auprès de Wentworth risque de trancher nettement avec son giron familial et le mode de vie auquel elle était habituée. La décision qu'elle prend est audacieuse. Pour la première fois, le mariage d'Anne signifie une coupure avec sa famille et avec le mode de vie que celle-ci représente. La véritable rébellion d'Anne, c'est d'avoir donné à l'amour la possibilité de la transformer en qui elle est réellement, laissant briller ses forces véritables.

Notre recherche n'est pas étrangère à la nouvelle tendance qu'on observe dans les études austeniennes, qui s'éloignent de la critique traditionnelle et jettent un nouvel éclairage sur ces romans, y faisant ressortir la fougue, le mordant de l'autrice. Ces traits se remarquent d'ailleurs aisément dans la correspondance de Jane Austen. Une lettre que l'autrice adresse à sa nièce Fanny en novembre 1814 va d'ailleurs dans le sens de l'hypothèse de notre mémoire : « [Je te supplie] de ne pas t'engager davantage, et de n'accepter ce jeune homme que si tu l'apprécies réellement. Tout est préférable, tout peut être enduré plutôt qu'un mariage sans affection²⁰⁷. »

²⁰⁷ Jane AUSTEN, *Du fond de mon cœur : lettres à ses nièces*, traduit et présenté par Marie Dupin, Le Bouscat, Finitude, 2015, p.45.

MÉDIAGRAPHIE

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004, 574 p.

AUSTEN, Jane. *Du fond de mon cœur : lettres à ses nièces*, traduit et présenté par Marie Dupin, Le Bouscat, Finitude, 2015, 192 p.

AUSTEN, Jane. *Le Cœur et la Raison*, Paris, Gallimard, 2009 [1811], 515 p.

AUSTEN, Jane. *Orgueil et préjugés*, Paris, Gallimard, 2007 [1813], 480 p.

AUSTEN, Jane. *Pride and Prejudice*, préfacé par Vivien Jones, Londres, Penguin Classics, 2003, 429 p.

AUSTEN, Jane. *Persuasion*, Paris, Éditions 10/18, 1996, 256 p.

BANDER, Elaine. «Neither Sex, Money, nor Power: Why Elizabeth Finally Says “Yes!”», *Persuasions*, n°34 (2012), p.25-41, <https://jasna.org/assets/Persuasions/No-34/6b111ac9dd/bander.pdf> (page consultée le 19 octobre 2021).

BEGORRE-BRET, Cyrille. *L'amitié de Platon à Debray*, Paris, Éditions Eyrolles, 2012, 202 p.

BLOOM, Harold. *Jane Austen's Persuasion*, préfacé par Harold Bloom, New York, Chelsea House, 2004, 284 p. (Coll. « Bloom's Modern Critical Interpretations »).

COMTE-SPONVILLE, André. *Le Sexe ni la mort*, Paris, Albin Michel, 2012, 416 p.

DE ROUGEMONT, Denis. *L'amour et l'Occident*, Paris, UGE 10/18, 2001, 448 p. (Coll. « Bibliothèques »)

FAHMI, Mustapha. *La promesse de Juliette*, Saguenay, La Peuplade, 2021, 192 p.

KAPLAN, Deborah. *Jane Austen among Women*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992, 258 pages, <https://muse.jhu.edu/book/68486> (page consultée le 10 août 2021).

KELLY, Helena. *Jane Austen : the Secret Radical*, New York, Vintage Books, 2016, 336 p.

KENNEDY, Meegan (2003, 17 novembre), « Persuasion », Littérature Arts Medicine Database, [En ligne], < <https://medhum.med.nyu.edu/view/11859> > [Page consultée le 4 mai 2021] : « In fact, nursing in Persuasion provides a model for a woman with sense and intelligence. »

KLINGEL RAY, Joan. « In Defense of Lady Russell; or, The Godmother Knew Best », n° 15 (1993), p.207-215, <https://jasna.org/persuasions/printed/number15/ray.htm> (page consultée le 22 octobre 2021).

KURBACHER-SCHÖNBORN, Frauke Annegret. « Le reniement du cœur : quelques réflexions philosophiques sur la liaison dangereuse entre l'amour sensible et l'individualité (Watteau et Rousseau) », *Littératures Classiques*, vol.2, n°69 (2009), p.141-159.

LEE, Ang (réalisateur). *Raison et sentiments*, Royaume-Uni et États-Unis, Columbia Pictures, 1995, 135 minutes, coul., DVD.

MACINTYRE, Alasdair. *Après la vertu : Étude de théorie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, 288 p.

MERRIEN, Catherine. *Petite philosophie de l'amour de Platon à Comte-Sponville*, Paris, Éditions Eyrolles, 2010, 215 p.

PLATON. *Le Banquet*, Paris, Flammarion, 2007, 272 p. ^[1]_[SEP]

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, Flammarion, 2018, 985 p. (Coll. « Garnier Flammarion »)

SOLOMON, Robert. *About Love: Reinventing Romance for Our Times*, Cambridge, Hackett Publishing Company, 2006, 349 p.

TOMALIN, Claire. *Jane Austen : A life*, New York, Vintage Books, 1999, 400 p.

